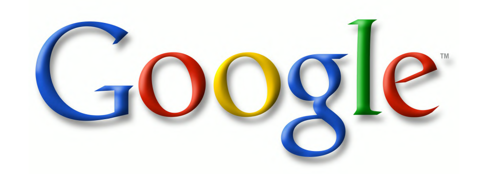





SE TAIRE ET FAIRE




UNIV.
OF
MICH.



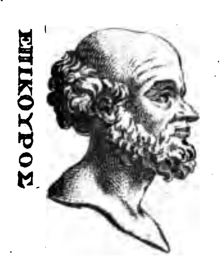
VOLUPTÉ D'EPICURE.

Voyez la fin de l'Art. 5. 1.re Partie Page 116.

LA MORALE D'EPICURE,

TIRÉE DE SES PROPRES ÉCRITS.

Par M. l'Abbé BATTEUX, *Professeur de Philosophie Grecque & Latine au College Royal de France, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*



A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége.

Verum enim invenire volumus, non tanquam adversarium, aliquem convincere. *Cic. 2. de Fin. 5.*

AVANT-PROPOS.

CET Ouvrage, qui, dans la premiere idée, ne devoit être qu'une Lettre d'un quart-d'heure de lecture, doit ſa naiſſance à un entretien philoſophique, où il fut queſtion de ſavoir s'il eſt vrai, comme quelqu'un l'a dit, que *jamais Philoſophie ne fut moins entendue ni plus calomniée, que celle d'Epicure.*

Je m'engageai, peut-être trop facilement, à mettre par écrit ce qui s'étoit dit de vive voix; parce que je crus, qu'ayant étudié ſoigneuſement la matiere dans les ſources, il ne s'agiroit que de prendre la plume, & de placer de

ſuite les matériaux qui ſembloient tous taillez. L'expérience, je l'avoue, m'a appris que rarement on ſait bien ce qu'on ne ſait que pour ſoi.

Si cela eſt vrai dans pluſieurs genres; cela eſt plus vrai encore dans le genre philoſophique, où quand on veut emporter une ſeule piece, il faut quelquefois ſoulever toute la maſſe. Or la maſſe, en Philoſophie, n'eſt pas un fardeau leger; puiſqu'outre les penſées ſolides des philoſophes, elle comprend toutes les ſpéculations vaines & les idées creuſes de l'eſprit humain, abandonné à lui-même, & ne ſuivant d'autre regle que ſa force, ou ſa foibleſſe.

Il eſt bien vrai que la philoſo-

phie d'Epicure, formant en soi un tout assez arrondi, & dont la volupté, ou le bien être de l'homme en cette vie, est le centre unique, il n'est pas difficile d'en embrasser les parties. Cependant il y a des faces extérieures, dont les rapports s'étendent au loin, & qu'on ne peut bien voir qu'en se plaçant dans les autres Écoles.

Ce sont ces points de vûë, qui auroient fait de mon projet une grande entreprise, si, en le remaniant, je ne me fusse apperçû qu'il étoit un moyen de le simplifier dans l'exécution, & de le réduire à-peu-près aux termes de mon engagement : c'est de présenter au lecteur les titres mêmes de la philosophie d'Epicure, seulement

avec ce qu'il faut de notions pour en fixer le ſens, & de laiſſer à chacun le ſoin d'en juger par lui-même, & d'en ſuivre les conſéquences.

Les matieres philoſophiques n'appartiennent qu'aux philoſophes, c'eſt-à-dire, qu'à ceux qui ſavent penſer en liſant. Or c'eſt aſſez pour ce genre de lecteurs qu'un écrit faſſe germer les idées. Ils s'irritent contre un diſcoureur qui continue de verſer toujours, ſans s'embaraſſer de la forme ni de la capacité du vaſe.

En ſuivant cette méthode, on laiſſe au lecteur le plaiſir délicat de ſe donner à lui-même l'inſtruction qu'il déſire, de converſer avec les auteurs, de voir les ta-

bleaux en original, & de comparer les tems. Et celui qui écrit, n'ayant d'autre fonction que celle de témoin, n'a besoin d'autre talent, que de savoir dire simplement ce qu'il a vû.

Si cette maniere de traiter l'érudition philosophique, est convenable dans tous les cas, elle l'est spécialement dans celui où nous sommes, parce que les préjugez où le cœur a part, ne tombent que devant la verité.

On a persécuté pendant plusieurs siécles la mémoire & la philosophie d'Epicure avec un zele qui tenoit de l'emportement : le nom seul de ce philosophe étoit presque un blasphême, ou une infamie.

Depuis cent ans ou environ,

on affecte non-seulement de le justifier, mais de faire des éloges pompeux & presque exclusifs, de sa profonde sagesse, de sa vertu austère, de sa Morale, puisée, dit-on, dans les vraies sources de la nature.

Si ces honneurs rendus à la personne ne se réflechissoient pas naturellement sur une doctrine contraire aux principes essentiels de la société & de la religion; il n'y auroit gueres que l'envie qui pourroit s'opposer à la réhabilitation de la mémoire d'un homme mort il y a plus de deux mille ans.

Mais comme ces honneurs peuvent faire sur quelques esprits peu en garde, des impressions très-dangéreuses, & les conduire à des

égaremens funeſtes, j'ai cru qu'il me ſeroit permis de faire une réviſion légére des piéces de ce procès, & de confronter l'original, tel qu'il eſt, avec les portraits qu'on en a faits. C'eſt mon objet unique. Je prie le lecteur équitable de s'en ſouvenir, & de ne me juger que d'après ce plan, que j'ai cru devoir ſuivre préférablement à tout autre, dans un ſujet tant de fois traité, ſous une infinité de faces, & qui ne l'a jamais été en françois, ſous celle-ci, la plus ſimple & la plus déciſive de toutes.

J'aurai pour guide principal dans mon travail le ſage Gaſſendi, qu'on ne ſoupçonnera pas de m'avoir donné des impreſſions contraires à la droiture & à l'é-

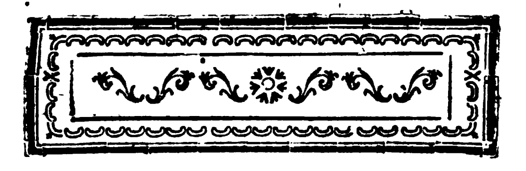
quité. Ce grand homme, auſſi admirable par ſa candeur & ſes vertus, que par ſon érudition & ſes connoiſſances philoſophiques; s'eſt toujours fait un devoir de rendre aux Anciens la gloire qui leur étoit dûe : quelquefois même il leur en a cedé de la ſienne. Pour moi, je ne ferai que me conformer à l'exacte verité, ſi je dis que tout ce petit Ouvrage lui appartient de droit, & que ſans ſes travaux ſur le texte d'Epicure, ſes découvertes, & les ſecours de toute eſpece qu'il a fournis, cette entrepriſe, quelle qu'elle ſoit, n'eût pas été d'une facile exécution.

On a quelquefois fait figurer ſon nom parmi ceux des Epicu-

riens, parce qu'il a fait revivre une partie de la philoſophie d'Epicure. Il ne faut pas qu'on s'y trompe. Il a admis les atômes; mais c'eſt Dieu qui les a créez; qui les meut, qui en forme les corps organiſez; mais outre les atômes, il admet une Cauſe intelligente univerſelle, & des eſprits créez pour animer les êtres raiſonnables, & ſurvivre aux corps qu'ils animent. Il met le bonheur dans la volupté; mais cette volupté n'eſt qu'une joie pure, préparée, comme récompenſe, à l'obſervation des loix naturelles, ou autres, qu'il a plû à la Divinité d'impoſer aux hommes: joie dont on a l'avant-goût dans cette vie, & dont la pleine jouiſſance

nous eſt réſervée après la mort. Avec ces correctifs & ces modifications, il eſt évident qu'il ne reſte plus rien de la morale d'Epicure, ni de l'Epicureïſme ; & que, ſi Gaſſendi peut être peint à côté d'Epicure, on ne doit point employer les mêmes couleurs pour l'un & pour l'autre ; & moins encore, ſuppoſé qu'on le reſpecte, comme il le ſemble, placer le portrait d'un homme de ce mérite & de ce caractere, entre ceux de Léontium & de Ninon Lenclos (*a*).

(*a*) Léontium étoit une femme célèbre dans l'École d'Epicure, où elle vêcut principalement avec Metrodore.



LA MORALE D'EPICURE,

TIRÉE DE SES ÉCRITS.

TOUT est dit pour & contre Epicure. Depuis deux mille ans, il a eu des amis & des ennemis, qui n'ont rien oublié, les uns pour l'attaquer, les autres pour le défendre.

Ses disciples ont prétendu justifier sa doctrine par sa frugalité & par sa conduite. Quel moyen, disoient-ils, d'avoir tant de mœurs avec des principes de corruption (*a*)?

(*a*) Il est vrai qu'il n'en doit pas être des Philosophes comme des autres hommes

Ses ennemis au contraire ont dit que s'il n'avoit pas été vicieux, ce ne pouvoit être que par temperament (*a*) & par timidité; & qu'avec des principes comme les ſiens, ſi, par hazard, on avoit des mœurs, on ne pouvoit avoir des vertus.

Comme il ne s'agit point ici de la perſonne d'Epicure, mais ſeulement des principes qu'on lui reproche; nous nous bornons à expoſer d'abord ces principes, en peu de mots, & à donner enſuite les pieces juſtificatives de notre expoſition : ce qui diviſera naturellement cet Ouvrage en deux parties; dont la Premiere contien-

qui ont ſouvent des principes auſteres, & une conduite relâchée. Quand la conduite d'un philoſophe n'eſt pas conforme aux loix, il faut qu'il ait eu le ſecret de ſe faire des loix conformes à ſa conduite : ou il n'eſt pas philoſophe.

(*a*) δι' ἀναισθησίας. Il fut tourmenté des douleurs de la gravelle pendant toute ſa vie.

tra les Dogmes d'Epicure exposez relativement à la Morale ; la Seconde, l'Exposition vérifiée par les paroles mêmes d'Epicure.

PREMIERE PARTIE,

OU ON EXPOSE LES PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE D'EPICURE, RELATIVEMENT A LA MORALE.

NOUS présenterons d'abord un Tableau abregé de l'état des esprits dans la Grece, par rapport à la philosophie, lorsqu'Epicure se montra sur la scene. Ensuite nous fixerons l'Objet que ce Philosophe se proposa dans le plan de toute sa philosophie. Enfin nous traiterons, en peu de mots, les points capitaux de sa doctrine, qui sont la Nature des Dieux, celle de l'Ame, de la Volupté, & de la Vertu : c'est le plan de la premiere Partie.

Quoique nous n'ayons d'autre objet qu'une expoſition ſimple & non une réfutation, parce que les dogmes dont il s'agit ont été réfutez mille fois & ſans réplique ; nous ne pourrons néanmoins nous diſpenſer, en conſidération de quelques-uns de nos lecteurs, d'indiquer en paſſant, les principales raiſons qu'employoient les anciens Philoſophes pour détruire ces dogmes. Le contraſte animera notre expoſition, & aidera ceux qui pourroient avoir beſoin de ce ſecours, pour juger comme il convient.



ART. I.

ARTICLE I.

Siécle d'Epicure.

EPICURE né 342 ans avant Jesus-Christ (*a*), dans un bourg d'Athènes nommé Gargette, se livra de très-bonne heure (*b*) à l'étude de la Philosophie, piqué, dit-on, contre son maître de Grammaire, qui, lui faisant lire la Theogonie d'Hésiode, n'avoit pû lui expliquer ce que c'étoit que le cahos.

Il ouvrit son École à trente-deux ans, d'abord à Mitylène, puis à Lampsaque, & cinq ans après à Athènes, dans un jardin qu'il avoit acheté quatre-vingts mines (*c*). Ce fut là qu'il passa

(*a*) Olymp. 109. 3.

(*b*) Selon Diogene Laerce, à l'âge de 14 ans, selon d'autres, à 12.

(*c*) Quatre-vingts

le reste de sa vie avec des amis qu'il s'étoit formez pour lui-même, selon les principes de sa Philosophie.

La sublimité de l'École de Platon où regnoient Xénocrate & Polémon ; la science profonde de celle d'Aristote, où parloit le fameux Théophraste ; l'éclat naissant de la vertu de Zenon, qui rassembloit tant d'auditeurs dans ces galeries célébres qu'avoit peint Polygnote, n'effrayerent point son courage. Il opposa hardiment ses dogmes à ceux de ses rivaux ; persuadé que l'inscription même de l'Ecole (*a*) qui annonçoit la volupté, attireroit d'abord l'attention des hommes ; & que l'agrément de ses jardins, joint à une

mines équivalent à 6400 livres sur le pied où est l'argent aujourd'hui, à 50 livres le marc.

(*a*) *Inscriptum hortulis : Hospes hîc bene manebis : hîc summum bonum Voluptas est.* Sen. Ep. 21.

idée de vertu, retiendroit chez lui une partie de ces auditeurs nombreux, qui remplissoient chaque jour l'Académie, le Lycée, & le Portique.

Il sembloit même avoir quelques avantages sur les autres Philosophes. Il paroissoit d'un caractere franc, ingenu, plus occupé du bien des autres que du sien propre. Il sembloit proposer ses idées sans art, & sans détour; se déclarant hautement contre les couleurs de l'Eloquence, & contre les finesses de la Dialectique; affectant d'attaquer en plein jour, sans casque, ni bouclier, avec une sorte de confiance qui en donnoit à ceux qui l'écoutoient (*a*).

(*a*) Cependant S. Clement d'Alexandrie assure que les Epicuriens avoient des dogmes secrets, aussi-bien que les Pythagoriciens & Platon, & qu'ils ne permettoient pas à tout le monde de lire les livres où ils étoient renfermez. *L.* 5. *Strom.* Mais qu'a-

Le divin Platon avoit été admiré lorſqu'il parloit des perfections de l'Etre ſuprême, de l'immortalité de l'ame, des charmes & des récompenſes de la vertu. Mais ſes écrits, qui préſentent toujours le pour & le contre avec des traits également forts, & des couleurs également vives, donnoient trop d'exercice, & trop peu de nourriture, à la plûpart des lecteurs, dont l'eſprit, après une certaine meſure de travail, aime à ſe repoſer ſur quelque verité. Ses ſucceſſeurs Speuſippe, Xénocrate, & Polémon, qui avoient été moins attachez que lui à la ma-

voient-ils à cacher après avoir dit hautement que la Divinité ne ſe mêloit point des affaires des hommes; que l'ame mouroit avec le corps, que la volupté eſt le ſouverain bien, & que la juſtice n'eſt rien? Peut-être y avoit-il quelques développemens trop cruds, qui n'auroient pû paſſer à la Police d'Athénes, malgré ſon extrême indulgence pour les Philoſophes.

niere de Socrate, n'ayant rien inventé de nouveau, la grande idée qui étoit restée de leur maître, absorboit une partie de leur gloire ; & l'habitude d'entendre depuis 60 ou 80 ans les mêmes choses, avoit émoussé le goût du peuple d'Athènes toujours avide de nouveauté.

Aristote, genie hardi, profond, lumineux quand il traitoit les sujets qu'il vouloit éclaircir, ou qui pouvoient l'être, avoit présenté les matieres qui concernent la Divinité, l'Ame, & les autres causes fondamentales du bonheur, avec un art qui n'appartenoit qu'à lui. Tout paroissoit précis, articulé, analysé ; mais ce n'étoit qu'un éclat extérieur jeté sur un fond obscur. Les idées étoient devenues si minces, dans la décomposition, qu'un œil ordinaire ne les appercevoit qu'avec peine. Il

falloit bien souvent en croire le Philosophe sur sa parole. Ses leçons paticulieres pour les adeptes, avoient mis en défiance tous ses auditeurs, sans exception. Qui pouvoit se flatter d'être entiérement compris dans le privilége, & d'avoir vû intuitivement la pensée du maître ?

Le Portique, où s'étoit un peu apprivoisée la secte des Cyniques, rendue fameuse par la vertu énorme d'Anthistène, de Diogène, de Monime, de Cratès, & d'Hipparchia (*a*), retentissoit des plus belles leçons. C'étoit là qu'on alloit chercher le sublime de la sa-

(*a*) Hipparchia jeune Athenienne, de famille noble, se prit d'amour pour le philosophe Cratès, au point qu'elle déclara à ses parens qu'elle mouroit, si elle ne l'épousoit pas. Cratès étoit laid, bossu, n'ayant pour tout bien qu'une besace & un bâton. Il lui découvrit même sa bosse pour essayer de la guérir de sa maladie. Non, dit-elle, je n'en veux ni un plus beau, ni un plus riche.

gesse & du bonheur. Mais cette prétendue sagesse étoit si fort au-dessus des idées & de la portée du grand nombre ; elle étoit accompagnée de tant de prétentions outrées, pour ne rien dire de plus, qu'elle effrayoit les uns & faisoit rire les autres. Ajoutez à cela le fatalisme, ce dogme si déconcertant pour l'amour propre, & l'idée bizarre d'un Dieu rond, confondu avec le feu, coupé en une infinité de parcelles, pour être distribué dans tous les êtres. Qui pouvoit digerer tant de paradoxes ?

Falloit-il passer la mer & aller à Cyrène chercher l'esprit d'Aristippe ? Ses successeurs se deshonoroient par leurs excès & leurs écarts philosophiques. Théodore, surnommé d'abord l'Athée, ensuite, par antiphrase, le Dieu, chassé de toutes les villes policées, n'avoit trouvé de refuge que dans

la maxime qui dit, que le sage n'a point besoin d'amis. Bion son disciple, avoit détesté en mourant, la folle témérité de ses maîtres & la sienne. Hégésias, surnommé l'Orateur de la mort, πεισιθάνατος, calculant la somme des biens & des maux de la vie, avoit poussé si loin ses principes, qu'au sortir de ses leçons on alloit mourir. Il fallut que le Roi d'Egypte lui imposât silence, pour conserver ses sujets (*a*).

De tous les impies, qui vivent & qui meurent sans espérance, c'étoit peut-être le seul qui eût raisonné conséquemment jusqu'au bout. Mais ces conséquences mêmes, quoique justes, avoient degoûté de sa Philosophie bien des gens, trop amis de la vie pour la

(*a*) *A Rege Ptolemæo prohibitus est illa in scholis dicere, quod multi his auditis, mortem sibi consciscerent.* Cic. Tusc. 1. 34.

sacrifier à une opération d'arithmetique.

C'est là le moment où Epicure se montre à la Gréce, presque lasse de croire & d'espérer aux promesses des Philosophes.

Il avoit visité toutes les Ecoles, entendu tous les maîtres; & s'il ne connut pas toutes leurs pensées, c'est qu'il crut en avoir assez vû pour n'avoir bas besoin de connoître le reste.

Peu satisfait de tout ce qu'on avoit voulu lui apprendre, il songea à donner des idées nouvelles. Il fit un plan, qu'il présenta comme neuf, & qu'il prétendit avoir exécuté seul, & de ses propres fonds, sans aucun emprunt (*a*). Il étoit aisé de l'en croire sur sa parole:

(*a*) Cependant il est certain qu'il n'a rien à lui: il doit toute sa Physique à Démocrite, *in Physicis totus est alienus*, & toute sa Morale à Aristippe. *Voyez Cic. de Fin. 1.* 6. & 8.

C'étoit, dit Ciceron, un homme mal logé, qui se vantoit d'avoir bâti sa maison lui-même, sans le secours d'aucun architecte (a).

Il composa trois cens volumes, sans y faire entrer aucune citation; parce qu'apparemment il ne croyoit pas que la Philosophie dût citer, ou que ses prédécesseurs méritassent de l'être. On l'a même accusé de ne s'être pas toujours renfermé dans les bornes de ce silence, qui valoit une critique; & de les avoir crayonnez tous, à sa maniere, d'une façon qui marquoit son mépris pour eux (b).

Diogene Laërce rapporte quelques-unes des qualifications dont on prétend qu'il avoit décoré Nau-

(a) *Quod & non prædicanti tamen facile quidem crederem: sicut mali ædificii domino, glorianti se architectum non habuisse.* De Nat. Deor. I. 26.

(b) Voyez Plut. dans son Livre contre les Epicuriens, pag. 1086.

ſiphane un de ſes maîtres, Platon, Ariſtote, Protagore, Heraclite, Démocrite, à qui il devoit toute ſa Phyſique, Antidore, &c. Nous les ſupprimons, par égard pour de ſi grands hommes & par reſpect pour la Philoſophie (*a*).

Ces diſcours injurieux ont-ils été fauſſement attribuez à Epicure, & ſeulement pour multiplier le nombre de ſes ennemis? Diogene Laërce, qui l'aſſure, peut avoir raiſon. On peut croire que Timocrate, qui fut le plus grand détracteur d'Epicure, après avoir abandonné ſon Ecole, en parla mal, pour juſtifier ſa déſertion.

Mais d'un autre côté, Dioclès, qu'on cite comme ſon apologiſte, n'eſt pas moins recuſable que Timocrate, par la raiſon contraire: étant diſciple d'Epicure, ſon commenſal, & ſon ami de tous les

(*a*) Voyez Ciceron *de Nat. Deor.* 1. 33.

jours, c'étoit pour son honneur même qu'il justifioit son maître.

Nous n'avons rien à dire sur cette accusation, sinon que plusieurs de ces traits sont rendus au moins vraisemblables, par l'affectation d'Epicure à ne citer jamais aucun de ceux mêmes à qui il devoit le plus; par son obstination à nier qu'il eût rien appris de qui que ce fût; par les reproches que lui ont fait plusieurs Auteurs graves, qui, quelque prévenus qu'on les suppose, n'étoient pas capables d'adopter légérement des calomnies grossieres; enfin par la conduite de Colotes son disciple & son ami de cœur, Κολοτυρίον, lequel dans l'ouvrage qu'il avoit fait pour prouver, *Qu'on ne peut être heureux en suivant les dogmes des autres Philosophes*, a laissé échapper des traits injurieux contre ce que la Philosophie a de plus respecta-

ble, jusqu'à dire entre autres choses, qu'il falloit donner du foin à Socrate, au lieu de pain, puisqu'il faisoit profession de ne rien savoir. Il traitoit avec la même liberté Parménide, Platon, Démocrite, &c.

Métrodore, qui étoit un second Epicure, *alter Epicurus*, disoit qu'un homme libre ne pouvoit s'empêcher de rire, quand il pensoit à ces tristes Lycurgues, à ces Solons, & aux autres qui leur ressemblent (*a*). Enfin il n'y a pas jusqu'à Léontium, qui n'ait voulu lancer des traits contre Théophraste:

(*a*) Non, non, Métrodore, reprend Plutarque en colere, un homme libre ne rit point quand il pense à ces grands hommes; & celui qui rit n'est point un homme libre; mais un insolent qu'il faut châtier, non avec la verge, comme l'enfant libre, mais avec le fouet à gros nœuds, dont on punit les esclaves de Cybele. *Adv. Colot.* Torquatus ne parle gueres plus respectueusement de Platon dans Ciceron.

ce qui fit naître le proverbe, *de choisir l'arbre pour se pendre* (a). Cette conduite des disciples prouve au moins que les plus grands noms n'étoient pas fort respectez dans les jardins de leur maître. Il seroit aisé de prouver qu'ils ne devoient pas l'être, selon les maximes & les principes qu'on y avoit établis.

Tout ce que Diogene Laërce avance pour la défense d'Epicure, prouve que ce Philosophe étoit doux, complaisant dans sa propre société ; mais cela ne démontre nullement qu'il ait beaucoup respecté les Philosophes dont il renversoit la Philosophie, ou qui vouloient renverser la sienne.

Après des jugemens & des termes si peu menagez, Epicure n'étoit pas en droit d'attendre qu'on lui fît beaucoup de grace. On ne

(a) *Proverbium inde natum, suspendio arborem eligendi.* Plin. Nat. Præf. lib. 1.

lui rendit pas même justice. La Philosophie s'oublia jusqu'au point de mettre en œuvre la calomnie, les suppositions d'écrits (*a*), les déclamations grossieres, moyens odieux qui ne firent que donner à Epicure une célébrité qu'il n'avoit pas encore par lui-même (*b*), & qu'il n'auroit peut-être jamais eue sans ses ennemis.

On peut voir ce qu'a écrit à ce sujet Gassendi, qui ayant épuré la doctrine de ce Philosophe dans quelques-uns de ses points, a aussi vengé sa personne, & rétabli une partie de sa mémoire. Pour nous, sans statuer rien de précis sur la personne d'Epicure, nous croyons

(*a*) On accusa Diotime Stoïcien, de lui avoir prêté 50 lettres amoureuses. *Voyez Laer.* 10. *Seg.* 3. & *Jonsius, lib.* 2. *cap.* 15. *n.* 4.

(*b*) *Nihil sibi eit nocuisse, aut Metrodoro, inter bona tanta, quod ipsos illa nobilis Græcia non ignotos solum habuisset, sed penè inauditos.* Senec. Epist. 79.

que s'il y a eu de l'animosité & de l'injustice dans ses ennemis, il y a eu aussi de l'affectation & du zele outré dans ses défenseurs. Les uns veulent qu'il soit couvert de blâme & de reproches, les autres qu'il soit sans aucune tache : il y a apparence qu'ici comme ailleurs, la verité pourroit être dans le milieu.

ARTICLE II.

Objet de la Philosophie d'Epicure.

HENRI Morus écrivoit à l'ami de Descartes (*a*) que la fin suprême de la Philosophie étoit la Religion : *Summus Philosophiæ finis Religio*. Il entendoit sans doute la fin de l'œuvre, & non celle de l'ouvrier. Car la Religion, étant elle-même un moyen, a pour objet,

(*a*) M. Clerselier. Lettres de Descartes, Tom. 1. pag. 313. éd. 1657.

comme

comme toutes les vertus, toutes les études, tous les efforts, toutes les entreprises de l'homme, le bonheur de l'homme même; avec cette seule différence, que sous son empire la nature est guidée par une sagesse qui ne trompe point; tandis que les autres moyens, employez souvent par un faux amour propre, ou par les vûës détournées de quelque passion trompeuse, mènent l'homme à un fantôme de bonheur, plûtôt qu'à une felicité réelle.

Les Philosophes payens avoient saisi cette premiere verité: *Que l'amour de soi-même est le principe de toutes les actions de l'homme*; & que si cet amour étoit bien reglé, il seroit aussi la vraie regle de l'humanité.

Il falloit donc le regler cet amour, c'est-à-dire, lui montrer son véritable objet, ensuite la vraie

route qui conduit à cet objet; enfin lui fournir les forces, ou les motifs nécessaires pour le porter jusqu'à cet objet. C'est ce qu'ils ont cru réservé à la Philosophie, c'est-à-dire, à la Raison instruite par elle-même des devoirs de l'homme, & pourvûe, aussi par elle-même, des moyens suffisans pour les remplir. Nous serons sages, ont-ils dit, & heureux par la Philosophie, quand elle nous aura donné des idées nettes & claires sur les points d'où dépend notre bonheur, & qu'elle nous aura procuré l'habitude d'agir en conséquence.

Or voici comment ils procédoient dans leurs recherches & leurs raisonnemens sur cette matiere.

Le premier sentiment de l'homme est le desir de sa propre conservation & de celle de son état. Tout animal en naissant est re-

commandé à lui-même par la nature.

L'homme ouvrant les yeux sur soi, examine de quelles parties son être est composé : il y trouve un corps & une ame.

Il doit donc s'occuper de la conservation de son corps & de son ame, & de ce qui peut contribuer à les rendre plus complets, & plus utiles pour son bien-être, c'est-à-dire, plus parfaits. Et quand il aura obtenu la perfection possible de ces deux parties de son être, il sera aussi, lui-même, parfait, autant qu'il peut l'être, eu égard à sa nature ; & par conséquent il sera heureux.

Le corps est parfait, quand il est sain & vigoureux ; & que la santé présente semble répondre de la santé à venir.

L'ame est parfaite, quand la vertu y regne pleinement, c'est-à-

dire, quand l'esprit ayant des idées justes, & en nombre suffisant, le cœur s'y conforme constamment & sans efforts.

Par consequent l'homme heureux est celui qui porte dans un corps sain & agile, un esprit éclairé, avec un cœur droit, accoutumé à suivre les idées de l'esprit.

Cet homme heureux est aussi un sage: mais s'il a toujours le même cœur & le même esprit dans un corps foible & souffrant; alors c'est un héros, c'est presque un Dieu.

Ainsi parloient Socrate, Platon, Aristote, Xénocrate, Dicéarque, & tous ceux qui ont philosophé de bonne foi sur cette matiere, la seule vraiement philosophique.

Toute la perfection de l'homme dépend donc des idées de l'esprit, puisque ce sont elles qui reglent

la volonté. Maintenant quelles doivent être ces idées ? C'étoit-là que se partageoient les Philosophes.

On peut les diviser d'abord en trois classes. Dans la premiere, chaque homme est regardé comme une partie de l'Univers, laquelle doit se conformer & concourir à l'ordre général, & à la perfection du tout. C'étoit l'idée des Stoïciens.

Dans la seconde, chaque homme est une partie du genre humain, & doit, à ce titre, contribuer au bonheur général, & en tirer, par ce moyen, son bonheur particulier. C'étoit la pensée de l'École de Platon, qui, sur ce point, comprenoit aussi celle d'Aristote.

Dans la troisieme, chaque homme en particulier se fait centre de l'Univers & de la Société : c'est à lui seul qu'il rappelle tout le

reste. C'étoit le sistême d'Epicure, d'Aristippe, & de tous ceux qui mettoient le souverain bien dans les sens & la volupté :

Et mihi res, non me rebus subjungere conor. Hor.

Ces trois classes peuvent être réduites à deux, dont la premiere comprend tous ceux qui bornoient l'être de l'homme à la vie présente ; la seconde renferme ceux qui espéroient une autre vie ; dont l'état fût lié avec l'état de la vie présente.

Selon le sistême de ceux-ci, le bien particulier sacrifié au bien public, dans cette vie, devoit être remplacé par un plus grand bien particulier dans la vie future.

Selon le sistême des Epicuriens, le sacrifice du bien particulier au bien public, étoit une sotise pure, sans récompense & sans objet.

La différence de ces deux Phi-

losophies n'étoit donc pas dans l'une le sacrifice de l'intérêt personnel, dans l'autre le commerce ou l'usure de ce même intérêt : l'intérêt particulier étoit dans toutes deux. Mais dans l'une c'étoit l'intérêt d'une vie immortelle & d'un bonheur sans fin ; dans l'autre c'étoit l'intérêt & le bien-être d'une vie passagere.

Le premier intérêt étoit l'amour de soi-même qui renonçoit à quelque bien présent pour un bien à venir infiniment plus grand. L'autre étoit le même amour de soi, qui renonçoit à l'espérance à venir, pour le bien qu'il croyoit présent. C'étoit donc la différence des idées qui séparoit d'abord les Philosophes ; & ceux qui avoient tort étoient coupables d'erreur, avant que de l'être de crime.

Faisons encore un pas. Le bien de la vie présente est de deux sor-

tes : le bien honnête & le bien agréable.

Le bien agréable, par opposition au bien honnête, est celui qui parvient à l'ame par les organes des sensations : c'est un mouvement qui flatte les sens.

Le bien honnête est celui qui nous procure l'estime & la bienveillance des hommes vertueux.

Les Stoïciens avoient embrassé le bien honnête, exclusivement à tout autre bien. C'étoit à eux à concilier les contradictions des principes de leur Métaphysique, avec ceux de leur Morale. Aristippe & Epicure avoient embrassé le seul bien agréable, y comprenant les vertus mêmes, qui n'étoient bonnes, selon eux, qu'à cause des agrémens qui les accompagnent même dans cette vie. Nous toucherons encore cette matiere ci-après. *Art.* 5.

Tout se réduit donc à savoir si l'homme sage, pour se rendre aussi parfait & aussi heureux qu'il peut l'être, eu égard à sa nature, à son origine, à sa destination, doit dans cette vie, sacrifier les plaisirs à la vertu, ou subordonner les vertus au plaisir.

Pour discuter cette question dans toute son étendue, il y avoit deux autres points essentiels à traiter préalablement : la nature de la Divinité & de ses attributs; celle de notre Ame & de ses proprietez; la question du bonheur n'étant proprement que le résultat de ces deux autres : Epicure l'avoit senti. » Si nous n'avions point, dit-il, » d'inquiétude sur ce qui se passe » au-dessus de nos têtes, ni sur la » mort & ses suites, & que nous » pussions connoître, sans la Phi- » losophie, où doivent s'arrêter nos » plaisirs pour ne point se changer

» en douleur, nous n'aurions que » faire d'étudier la Philosophie » (a).

Voilà donc trois objets : connoître les Dieux, pour savoir s'il faut craindre leur vengeance : connoître l'Ame, pour savoir quelles sont les suites de la mort : connoître les limites du plaisir, pour éviter les suites fâcheuses de l'excès.

La connoissance des Dieux & celle de l'Ame nous est donnée par l'étude de la nature ou de la Physique (b) : sans cette étude, dit Epicure, les hommes comme les enfans dans l'obscurité, s'effraient de ce qui n'est pas. Les phenoménes du ciel & de la terre, dont ils sont frappez, parce qu'ils n'en voient pas les causes, les tiennent sous le joug d'une crainte qui les rend souverainement malheureux. C'est donc au

(a) Max. XI. 2. Part, art. 2.

(b) Voyez les Maximes 11. 12. & 13.

grand jour de la Philosophie qu'il appartient de tirer les hommes de la servitude, & de leur apprendre que ce ne sont pas les Dieux qui font ce qui les étonne: » Graces » soient rendues au Citoyen d'A- » thènes, » s'écrie Lucrece dans l'enthousiasme de son admiration, » nous sommes libres des vains pré- » jugés de l'enfance. (*a*) C'est cet » homme immortel, qui, emporté » par son génie vainqueur au-delà » des limites enflammées du mon- » de, a parcouru l'Univers & l'es- » pace. C'est lui qui nous a ra-

(*a*) *Primum Grajus homo mortales tollere contra*
Est oculos ausus, primusque obsistere contra. . .
Ergo vivida vis animi pervicit, & extra
Processit longè flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animo(*que*.
Unde refert nobis victor quid possit oriri
Quid nequeat, finita potestas denique quoique
Quanam sit ratione, atque altè terminus hærens.

L. I. v. 66.

» mené en triomphe, toutes les dé-
» terminations possibles des êtres,
» les formes essentielles de chaque
» espece, les principes de leurs
» mouvemens & de leurs repos,
» enfin tous les circuits & les re-
» tours des élemens. Nous pour-
» vons désormais acquiescer à nos
» penchans, & suivre sans inquié-
» tude, les douces violences de la
» nature, qui nous entraîne à la
» volupté. »

Ce qui veut dire en prose que nous connoissons par la Philosophie que les Dieux ne se mêlent de rien; que chaque être a la raison de sa forme & de son existence dans la pesanteur, la configuration, & la masse des atômes,

Et metus ille foras præceps Acheruntis agendus,
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo.
Omnia suffundens mortis nigrore: neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

L. III. v. 40.

l'ame aussi bien que le corps; & qu'ainsi tout se décompose & se détruit, sans exception : partant point de maître à craindre dans le monde invisible, ni pendant cette vie, ni après la mort. Tout notre être est ici, tout notre bonheur: & l'un & l'autre ne dépend que de nous. Voilà les lumieres que nous donne l'étude de la nature, ou de ce que les Anciens appelloient la Philosophie naturelle.

Il ne reste plus qu'à développer, d'après ces principes, les loix que cette même nature prescrit à l'homme, soit par le sentiment, soit par la raison, pour le conduire au bonheur qui lui convient, selon ce sistême; & alors il jouira de tous les avantages que la sagesse peut lui procurer: c'est l'objet de la Philosophie morale, qu'Epicure a traitée au long, & toujours rélativement à la nature de la Di-

vinité & de l'Ame, qui sont les deux appuis fondamentaux des mœurs, & à celle du bonheur de l'homme, qui en est la fin & le résultat.

Les autres Philosophes avoient aussi traité avec étendue ces mêmes objets, rélativement aux mêmes points de vûë, je veux dire, pour nous délivrer de nos craintes fausses, & nous mener au vrai bonheur; parce que ces idées ne peuvent se séparer (*a*). Mais ils nous conduisoient à ces résultats par des moyens tout différens de ceux d'Epicure.

Ils avoient écrit sur la Divinité, pour nous faire connoître, je ne dis point sa nature, qui est essentiellement incompréhensible à toute in-

(*a*) Toute idée de justice, disoit Chrysippe, tient à Jupiter, & à la connoissance qu'on a de la nature universelle. C'est de là que dépend l'essence du bonheur & des vertus. *Plut. de Stoic. rep.* 1035.

telligence finie; mais son existence, & quelques-uns de ses attributs rélatifs à notre propre conduite; sa sagesse qui ordonne toutes choses; sa puissance, qui embrasse les moindres objets, qui leur donne l'être, le mouvement & la vie; sa science, à qui tout est présent, qui voit jusqu'à nos plus sécretes pensées; sa providence, qui veille spécialement sur les hommes, & qui leur a donné par prédilection, le motif de la raison, plus encore que celui de l'intérêt, pour les attacher à la vertu: enfin sa justice, qui est un amour constant de l'ordre, qui le fait, qui le commande, qui le retablit, toujours pour sa gloire: & au lieu du tribut servile de la crainte, auquel Epicure prétendoit que nous serions forcez, si la Divinité existoit, ils ont demandé pour elle l'hommage libre & filial, c'est-

à-dire, l'amour & le respect d'un cœur vertueux.

Ils avoient parlé de la mort : non pour nous montrer de loin les portes du néant, qui n'est que le doute malheureux d'un homme sans principes ; mais pour nous adoucir ce passage nécessaire, par le détachement insensible des choses terrestres : *Philosophia est commentatio mortis.* Ils avoient dit que l'homme étranger sur la terre, & rappellé à une meilleure patrie, devoit chaque jour couper quelqu'un de ces nœuds grossiers qui l'attachent ici-bas, malgré lui ; qu'il devoit diminuer, par l'étude des choses intellectuelles, le poids de cette partie materielle de lui-même, qui l'empêche de prendre l'essor vers la perspective d'une autre vie. Ils avoient dit que la vie d'ici-bas, en comparaison de l'autre, n'étoit qu'un état de mort ; que

que notre ame étoit renfermée dans le corps comme dans un tombeau, ou tout au plus, comme dans une prison étroite ; où ses idées n'étoient que des lueurs, ses desirs que des maladies, ses plaisirs que des suites ou des préludes de la douleur ; de maniere que la mort, qui étoit par elle-même un phantôme affreux pour le vulgaire, & pour Epicure l'entrée du néant, étoit devenue pour le sage, un terme desirable, le moment du salaire, où les travaux finissent, & le bonheur commence.

Ils avoient parlé des goûts de la nature, & même de la volupté des sens ; mais ils en avoient parlé comme d'un criminel digne de mort, à qui il falloit faire le procès sans pitié, qu'il falloit exterminer comme l'ennemi de toute vertu. Ceux d'entre eux qui l'avoient traitée avec plus de modé-

ration, avoient dit que les plaisirs sensibles étoient des adoucissemens légers dans les maux de la vie ; mais dont il falloit user sobrement : des attentions de la nature bienfaisante, qui nous invite à conserver notre être par l'attrait du sentiment ; mais dont il ne falloit profiter qu'avec défiance & précaution.

Ainsi avoient parlé les Écoles de Thalès, de Pythagore, de Parménide, de Platon, d'Aristote, des deux Zénons, de ces hommes fameux, dont tout l'Univers alors connu, répetoit les noms avec une reconnoissance mêlée de vénération : « parce que, dit Plutarque (a), » quand même les loix qui sont le » frein des passions humaines, au» roient été perdues & anéanties ; » les conseils & les exemples de » ces héros de la sagesse, auroient

(a) *Adv. Col.*

» toujours retenu les nations, &
» empêché les hommes de se dé-
» vorer. On auroit toujours craint
» le crime & la honte, toujours
» aimé & respecté la justice, ren-
» du honneur aux Magistrats &
» aux Dieux : on auroit toujours
» cru qu'il y avoit des guides &
» des témoins invisibles de la con-
» duite de chaque mortel ; que
» tout l'or de l'Univers ne pouvoit
» payer la moindre vertu ; enfin
» on auroit fait, par l'attrait seul
» de la raison & de la décence, ce
» qu'on ne fait aujourd'hui que par
» crainte. »

Cependant il faut l'avouer, ces grands hommes qui avoient trouvé dans l'étude de la nature, la notion de Dieu, de l'ame immortelle, du bonheur de la vertu, n'avoient pas toujours eu ce qu'il falloit pour persuader les esprits, souvent grossiers, quelquefois ré-

tifs, presque toujours offusquez par le goût & l'habitude des choses sensibles. Ils n'étoient pas même d'accord entre eux sur les développemens de plusieurs de ces points essentiels. Et comme l'esprit humain a toujours eu le secret, quand il l'a voulu, d'embrouiller, à force de réflexions, les choses les plus claires, & de rendre douteuses les plus certaines; il s'est trouvé que dans le choc des raisonnemens & des idées contraires, dont aucunes ne reconnoissoient un tribunal sans appel, la verité a souvent eu moins de crédit & de pouvoir que le mensonge; parce qu'elle est ordinairement sans faction, & que le nombre des sages n'est jamais le plus grand.

Dans cet état des pensées & des opinions des Philosophes sur le bonheur de l'homme, & sur les

moyens d'y parvenir, Epicure s'imagina que la question seroit bientôt décidée, si quelqu'un, sans s'arrêter aux vaines disputes des Écoles, reprenoit le fil de la nature, & le suivoit jusqu'au bout sans le rompre. Il crut que ce chef-d'œuvre lui étoit réservé; & qu'il étoit heureusement arrivé au terme, en prénant le hazard pour principe, & la volupté pour guide : l'un pour délivrer l'homme des craintes fausses, & l'autre pour le délivrer des sottes cupidités, qui sont les deux grandes, & les seules maladies du genre humain. Il a prétendu avoir guéri la premiere, en tirant le voile mistérieux qui nous déroboit les opérations sécretes de la Nature; & la seconde, en plaçant le ressort de toute vertu dans l'amour du bien être de cette vie : c'est toute sa Philosophie.

ARTICLE III.

Idée d'Epicure sur la nature des Dieux.

UN Poëte a dit, & on l'a cité quelquefois avec complaisance, que c'étoit la crainte qui avoit fait les Dieux dans l'Univers : *Primus in orbe Deos fecit timor.*

On pourroit dire le contraire avec plus de verité, que c'est la crainte qui a chassé les Dieux de l'Univers. » Je n'ai jamais vû un » homme, dit Ciceron, qui eût » plus de peur qu'Epicure de deux » choses, dont il disoit qu'il ne fal- » loit point avoir peur, je veux » dire de la mort & des Dieux (*a*). Il en parloit toujours.

(*a*) *Neminem vidi qui magis ea quæ timenda esse negaret, timeret ; mortem dico & Deos.* De Nat. Deor. I. 31.

Elevé dès sa tendre enfance (*a*) dans la frayeur des esprits & des démons, contre qui sa mere employoit les rits expiatoires dans les maisons des particuliers, il avoit eu long-tems l'imagination remplie de fantômes hideux. Il se représentoit, si l'on peut user de l'expression du Poëte qui a mis en vers sa Philosophie, la tête énorme de la Religion sortant des cieux, & glaçant d'effroi par son regard terrible, les pâles mortels, victimes du préjugé :

Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans.
L. 1. 65.

Ce fut pour se délivrer une bonne fois de cette idée, pleine de trouble & de terreur, qu'il entreprit de mettre la Religion sous ses pieds. Quand il crut y avoir

(*a*) Voyez Diog. Laërce, & Bayle dans son Dict. Rem. B. n. 1.

réussi, ses disciples chanterent victoire, & se crurent eux-mêmes dans les cieux :

Quare Relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

L. I. v. 80.

Lorsque des esclaves infidéles craignent leur maître, ils n'ont que deux moyens pour se délivrer de leur crainte : le premier est de l'anéantir, s'ils le peuvent ; le second de lui fermer les yeux, & de lui lier les mains : car si ce second moyen passe encore leurs forces, ils n'ont d'autre parti à prendre que de faire leur devoir, & de porter leurs chaînes de bonne grace.

Epicure n'a point voulu imiter ces Philosophes Titans qui entreprirent d'escalader le ciel, dûssent-ils être écrasez par les rochers mêmes qu'ils lançoient contre lui. Il a mieux aimé prendre

la voie des souterrains. » Oui, dit-
» il, oui; il y a des Dieux: l'évi-
» dence des idées nous le prou-
» ve » (*a*); c'est-à-dire, la vûë claire & distincte de ces phantômes gigantesques qui se peignent à notre imagination lorsque nous rêvons.

Mais quels sont ces Dieux? Quelle est leur nature? C'étoit-là le point essentiel pour son objet (*b*).

L'existence des Dieux considerée en elle-même, ne fut jamais ce qui blessa ceux qui l'ont attaquée. Qu'importoit à Diagoras qu'il y eût dans quelque coin de l'Univers quelque nature plus parfaite que lui, jouissant d'un plus grand bonheur que le sien? Que lui importoit même que ces êtres fussent spectateurs de sa conduite

(*a*) Lettre à Ménécée, n. 1.

(*b*) Voyez la Lettre à Ménécée, II. Part. num. 1. dans la note.

& de ses pensées, pourvû qu'ils n'eussent aucune sorte d'influence sur son bien-être ? Eût-il laissé mettre sa tête à prix, pour une question toute spéculative, qui n'auroit eue aucune espece de rapport avec son existence ? Il s'agissoit d'une Providence universelle, qui, ayant arrangé toutes choses, eût fait des loix morales pour les êtres qui seroient capables de s'y conformer.

Epicure a donc pris la question dans le point intéressant, quand, laissant aux Dieux l'existence, il leur a ôté les armes,

Eripuitque Jovi fulmen, viresque tonanti.
Man. 1.

Athènes qui vouloit conserver ses Dieux, mais qui rougissoit encore d'avoir ôté la vie au plus sage de ses Philosophes, parut se contenter du mot qu'on lui laissoit, & n'osa se plaindre qu'on lui eût ôté la chose.

Dieu, a dit Epicure, est un Etre heureux & immortel (*a*) : deux attributs que toutes les Philosophies renferment dans la notion de Dieu; mais qu'Epicure emploie par préférence à d'autres, pour des raisons essentielles à son systême; les voici:

Tout Etre qui a ces deux qualitez, n'est, selon lui, capable ni de haine, ni d'amour, sentimens qui supposent la foiblesse. Par consequent on ne le touche point par les bienfaits, ni on ne l'offense par les injures. Tranquille & renfermé en lui-même, il n'empêche ni ne trouble la tranquillité de qui que ce soit (*b*). C'est donc mal-à-propos que les hommes prêtent à la Divinité leurs idées d'amour & de haine, de récompense

(*a*) Voyez la Lettre à Ménécée, II. Partie, Art. 1. n. 1.

(*b*) Voyez II. Part. art. 2. Max. 1.

& de punition, & qu'ils lui refuſent le repos parfait, parce qu'ils n'en trouvent pas le modele en eux-mêmes (*a*).

Epicure (qu'il ſoit permis de l'obſerver ici en paſſant) ne s'apperçoit pas qu'il tombe lui-même dans la faute qu'il reproche au vulgaire. Quand il ne peut concevoir le repos & le bonheur parfait de la Divinité, ſans lui ſuppoſer une inaction univerſelle; n'eſt-ce point parce qu'il ne peut concevoir un homme gouvernant un grand empire, ſans prendre beaucoup de ſoins & beaucoup de peines? C'eſt donc par la nature de l'homme, qu'il juge de la nature de Dieu. Mais ſuivons-le dans le developpement de ſes principes.

Les Dieux ſont heureux, parce qu'ils ſont parfaitement oiſifs; rien

(*a*) Lettre à Mén. II. Part. Art. 1.

n'agit ſur eux; ils n'agiſſent ſur rien (*a*). On peut en juger par les lieux mêmes où ils ſont placez. Qu'on ſe repréſente une infinité de mondes qui s'agitent & ſe meuvent chacun dans leur tourbillon particulier: il n'eſt pas poſſible que leurs configurations, rondes ou approchantes de la rondeur, ne laiſſent quelques intervalles entre eux. Ces intervalles s'appellent *intermondes*. C'eſt-là que les Dieux tranquilles, loin des hommes, regnent, & jouiſſent d'eux-mêmes, ſans action, ſans ſoins, ſans volonté. S'ils ſe fuſſent trouvez engagez dans les mondes, ils auroient eu trop d'embarras & trop de peines. Il auroit fallu ſuivre le mouvement des ſphères: quelle fatigue! ou le régler: quels efforts! cela ne peut ſe concilier

(*a*) Voyez l'Extrait de la Let. à Hérod. II. Part. art. 5. n. 18.

avec le bonheur de l'immortalité qui eſt l'élement des Dieux.

Mais d'où viennent toutes ces formes qui rempliſſent l'Univers, & qui le varient à chaque inſtant? Il y a aſſurément une cauſe, quelle qu'elle ſoit, pour la production & pour la formation de ces êtres. Ne ſeroit-ce point ces Dieux par leſquels ſeroient operez tous ces renouvellemens de ſcéne qui nous étonnent? Si par malheur cela étoit ainſi, vivans & mourans, nous ſerions dans la main de ces Dieux.

Un Philoſophe religieux auroit dit que c'étoit une raiſon de plus pour recónnoître l'action des Dieux; puiſqu'alors nous ſerions dans la main des auteurs de notre être, qui ne peuvent être ennemis de leur ouvrage. Epicure n'oſe s'y fier. Il croit plus ſûr pour lui, de tenir ſon être du concours

fortuit des atômes, & de le perdre dans le vuide, que d'en être redevable à un Etre très-sage & très-bon.

Mais quelle preuve nous donne-t-il de cette origine du genre humain & des autres êtres ? Il faut l'entendre un moment.

L'Univers, dit-il, ne renferme que deux choses, le corps & l'espace. On ne peut concevoir ni par idée intuitive ou directe, ni par analogie ou réflexion, aucun autre être qui soit essentiellement & par lui-même (*a*).

Le corps est partagé en atômes ou parties indivisibles, infinies en nombre, presque infinies en figures (*b*). Toutes, par leur pesanteur naturelle & nécessaire dans le vuide, se meuvent avec une vitesse égale à celle de la pensée, &

(*a*) Voyez II. Part. art. 5. n. 2. & suiv.

(*b*) Lettre à Her. Seg. 42.

dans une direction infiniment peu éloignée de la perpendiculaire.

L'espace est un être essentiellement continu & indivisible, même par la pensée, pénétrable au corps, comme le corps l'est à lui; immuable, parce qu'il est infini & continu, mais sans lequel le corps, ou l'atôme, seroit immobile.

On conçoit que de la rencontre & de la combinaison de ces atômes, différemment figurez dans l'espace, & des parties de l'espace différemment figurées par les atômes, selon qu'il a plû au hazard de l'ordonner, se sont formez tous les êtres & tous leurs attributs. C'est de-là que viennent le bonheur & l'immortalité des Dieux, les sensations, les pensées, les raisonnemens des hommes, les formes des élemens, les générations des espéces, enfin l'ordre de toutes choses tant au ciel que sur la terre:

c'est de-là qu'est venu non-seulement tout ce qui est, mais encore tout ce qui a pû être.

Voilà les principes de tous les êtres expliquez, ou les causes clairement connues, sans avoir eu besoin de recourir à la Divinité.

Epicure a donc conçû clairement que deux atômes, dont ni l'un ni l'autre ne sent, pouvoient sentir, penser & raisonner, quand ils se touchoient par quelqu'une de leurs extremitez (*a*).

Il a conçû que dans l'espace infini, où il ne voit lui-même ni haut ni bas, ni cause déterminante; les atômes pouvoient se mouvoir plutôt d'un côté que d'un autre, en déclinant de la perpendiculaire, plutôt qu'en la suivant.

Il a conçu que les atômes allant tous dans la même direction, &

(*a*) Voyez II. Part. Let. à Hér. n. 13. & suiv.

avec une viteſſe égale (*a*), pouvoient s'atteindre, & former des maſſes ou collections d'atômes.

Enfin il a conçu, bien clairement, que l'ordre, la beauté, l'harmonie, la magnificence de l'Univers, étoient le réſultat d'un mécaniſme aveugle, l'effet d'un coup de dez heureux : il a conçu tout cela ; & il ne peut concevoir, non plus que nous, qu'un batteau de pêcheur aille & revienne conſtament au même rivage, ſans être guidé par une intelligence.

C'eſt par ces idées lumineuſes qu'il eſt parvenu à ſe perſuader lui-même, & à perſuader à ſes diſciples, qu'il n'y a point d'Eſprit qui gouverne le monde ; que les Dieux ne font rien dans l'Univers ; qu'ils n'ont aucune attention à ce que font ou deviennent les hommes ; & que par conſequent, il n'y a rien à craindre ni à eſpérer d'eux.

(*a*) *Ibid.* n. 12.

ARTICLE IV.

Idée d'Epicure sur la nature de l'Ame humaine.

S'IL eſt vrai que les Dieux ne font, ni ne ſentent rien ; l'homme bien ſûr de leur impuiſſance, n'a rien à craindre d'eux, ni pendant ſa vie, ni après ſa mort. Epicure croit l'avoir démontré.

Mais n'a-t-il rien à craindre de la nature même, qui, après tout, peut lui laiſſer aſſez de ſentiment pour le rendre malheureux dans quelque état, dont on peut imaginer la poſſibilité ? Le même Epicure nous aſſure que non.

La mort, ce mot qui fait frémir les humains, n'eſt, ſelon lui, qu'un vain phantôme, qu'il ſuffit de regarder de près, pour en diſſiper l'illuſion. Comme il a vû dans

l'eſpace infini les atômes allans & venans de la compoſition des êtres à leur diſſolution, & réciproquement ; il étoit bien capable de nous apprendre ce que nous ſommes, & ce que nous devenons. » Qui ſuis-je, [s'écrie l'homme qui ſe diſpoſe à raiſonner ſur ſon ſort] ? » Suis-je un mélange de » corps & d'ame ; ou plutôt une » ame uſant du corps, comme le » cavalier uſe de ſon cheval ? Ce » principe, par lequel j'ai l'intel- » ligence, le raiſonnement, l'ac- » tion, eſt-il proprement mon » être, de maniere que les orga- » nes du corps, & les facultez de » l'ame, ne ſoient que les inſtru- » mens de cette premiere faculté ? » Suis-je un animal plus compli- » qué & plus furieux que Typhon, » ou une nature ſimple & paiſible » émanée de la Divinité (*a*) ? »

(*a*) Plut. *adv. Col.* 1119.

Vous êtes, dit Epicure, un rezeau d'atômes, un tissu de certaines parcelles, formé par certaines combinaisons, que le hazard a exécutées d'une certaine maniére, & qui doivent se rompre au bout d'un certain tems, par les loix essentielles de la nature (*a*). Votre ame même n'est qu'un entrelacement de corps très-subtils, répandus dans cette portion organisée de matiére sensible, que vous appellez votre corps. Ce ne peut être autre chose; puisque toute chose est essentiellement & nécessairement atôme & vuide : ou, si vous le voulez, choix & arrangement d'atômes, combinez avec le vuide (*b*).

De quelle espece sont ces atômes? C'est quelque chose d'approchant d'un soufle de flamme,

(*a*) Lettre à Hérod. II. Part. art. 5. n. 13.

(*b*) Voyez Lett. à Hérod.

tenant à la fois de la nature de l'air & de celle du feu ; mais dont les parties surpassent cependant en finesse, celles de ces deux élemens : ce qui rend l'ame plus capable de sympathie.

Enfin, pour ne rien laisser à desirer sur cette matiere, Epicure nous assure que la partie raisonnable de l'ame a son siége dans la poitrine, comme il paroît par les sensations de joie & de crainte ; & que sa partie non raisonnable, est dans le reste du corps (*a*).

Nous nous mocquons des Grecs quand nous voyons chez eux de telles idées & de telles preuves ; comme si tous les Grecs les avoient employées, ou que personne ne les employât chez nous.

Il est donc demontré, comme on vient de le voir, que l'ame est composée d'atômes, de même que

(*a*) *Ibid.*

le corps. Changez en quelque chose la position & l'ordre de ces atômes ; l'homme d'heureux qu'il étoit, devient malheureux, ou de malheureux il devient heureux (*a*). Changez-la encore ; d'être sentant qu'il étoit, il n'est plus rien : son être particulier est rentré dans le fonds commun de la nature, où il trouve un repos éternel dans le néant de lui-même : la mort n'est rien.

Cependant Epicure n'est point entiérement sûr de sa découverte. Il avoue qu'il a peine à tirer la pensée, la mémoire, le raisonnement, l'amour, la haine, des élemens dont il compose l'ame ; qu'il lui faut une qualité. . . . comment la nommera-t-il ? Elle n'a point de nom (*b*). Quelle est sa nature ? On

(*a*) *Epicurus summum bonum definit* σαρκὸς εὐσταθὲς κατάστημα. A. Gel. ix. 5. Métrodore définissoit de même le bonheur, selon Ciceron, 2. *Tusc.* & 2. *de Fin.* & 3. *Off.*

(*b*) *Ea est omnino nominis expers.* Luc. 3. v. 243.

ne peut la définir, ni la décrire, ni la désigner : on la sent : c'est tout ce qu'on en sait (*a*).

Nous pourrions nous dispenser d'indiquer les preuves d'Epicure, puisque nous n'avons promis qu'une exposition vérifiée de sa doctrine. Si nous en offrons ici quelques-unes ; ce ne sera que pour rendre notre exposition plus complette.

On ne peut concevoir, a-t-il dit, aucune substance ou être subsistant par lui-même, que l'atôme & le vuide : donc on ne doit point en admettre d'autre.

Il n'est personne aujourd'hui qui ne sente combien une pareille conséquence est ridicule. Tout est plein de choses dont nous ne pourrions croire même la possibilité, si leur existence n'étoit pas sentie

(*a*) Voyez Cic. 2. *De Fin.* Plut. *advers. Col.* pag. 1118.

de la maniere du monde la plus évidente.

Il sembleroit au moins par ce raisonnement, qu'Epicure auroit conçu bien clairement lui-même, ce que c'est que vuide & qu'atôme. Si cela étoit aisé à concevoir, pourquoi tant de grands hommes, anciens & modernes, d'un esprit très-vif & très-pénétrant, auroient-ils déclaré qu'ils ne pouvoient le comprendre? Et en effet, qu'est-ce qu'un atôme? Une étendue solide, & indivisible.

Avons-nous dans la nature aucun exemple d'une pareille indivisibilité? Pouvons-nous nous en faire une notion? Ne peut-on pas dire du vuide, qui est opposé au corps, tout ce qu'on dit du corps? Si le corps est étendu; le vuide l'est aussi. Si le corps est impénétrable au corps; le vuide l'est au vuide. Si le corps pénétre le vui-

de consideré comme espace ; le vuide consideré comme espace, pénétre le corps dans le même sens. Si le corps est mobile, parce qu'on le suppose dans l'espace ; l'espace sera aussi mobile dans le corps supposé continu. Il ne reste que l'indivisibilité. Mais si on ne la conçoit pas dans le vuide, parce qu'on y voit toujours de l'étendue ; il est évident qu'on ne la conçoit pas davantage dans le plein, par la même raison. L'étendue indivisible, & par consequent l'atôme, n'est donc rien moins qu'aisée à concevoir.

Epicure dira qu'elle est prouvée par le fait même de la nature. Quel est-il ce fait ? La constance des especes dans le monde physique. Les natures y ont toujours été les mêmes dans tous les tems : ce qui démontre qu'elles sont fondées & établies sur des principes immua-

bles, qu'aucune force physique ne peut ébranler, ni détruire, ni par conséquent diviser.

On lui passe cette raison, quoiqu'elle ne soit valable que dans le sistême d'Anaxagore, qui fait les premiers élémens similaires, c'est-dire, de même nature que les especes qui en sont composées immédiatement. Car alors il est aisé de comprendre pourquoi le feu est toujours feu, l'air toujours air, &c. parce que le feu est composé d'élémens qui sont feu essentiellement, & l'air d'élémens qui sont air. Mais dans le sistême d'Epicure, où le feu, l'eau, la terre, l'air, ne sont tels que par la combinaison des atômes; cette combinaison pouvant changer à tout moment, si la nature ne change point; ce n'est pas à l'indivisibilité des atômes qu'il faut en avoir obligation : cela est évident.

On peut même tourner cette façon de raiſonner contre Epicure. Il juge de l'exiſtence & de la néceſſité des indiviſibles par les inductions qu'il tire des effets de la nature, dont il ne ſauroit donner l'explication ſans eux ; pourquoi ne juge-t-il pas de la néceſſité & de l'exiſtence des eſprits par les opérations & les productions dont on ne peut trouver la raiſon, ni dans les atômes, ſur qui rien n'agit, ni dans le vuide, qui n'agit ſur rien ?

Les Modernes ſuggéreront peut-être à Epicure leur argument favori, Que nous ne connoiſſons point toutes les proprietez de la matiére, & que nous ignorons ſi elle ne peut pas penſer.

Mais alors ils ne ſont plus dans l'idée du Philoſophe. On renverſe tout ſon édifice, dont l'objet unique eſt d'établir la ſécurité de l'ame, ſur l'évidence des cauſes

de compoſition : tout eſt perdu, ſi on peut ſoupçonner ſeulement, qu'il y ait en nous un atôme penſant, & par conſequent ſentant, par lequel notre être pourroit devenir malheureux, même après notre mort.

Si on dit que les atômes, dont aucun ne ſent, commencent à ſentir quand ils ſont pluſieurs ; on n'apprend rien de nouveau à Epicure. Il l'a dit avant tous les Modernes ; & c'eſt ſur quoi il auroit eu beſoin, comme eux, d'une double démonſtration : la premiere, pour prouver la poſſibilité & le fait d'un être ſenſitif compoſé de parties qui ne ſentent point ; la ſeconde, pour prouver que cette compoſition, n'eſt, ni ne peut être exiſtante après la décompoſition du corps groſſier.

Toutes les autres preuves d'Epicure contre l'immortalité de

l'Ame, se réduisent à sa dépendance apparente des différens états du corps. Elle semble se développer, se fortifier, s'affoiblir avec lui; elle est gaie, triste, vive, languissante, selon que le sang coule, ou qu'on a bien ou mal digeré.

Aristote avoit répondu à cette objection faite long-tems avant Epicure. Dans un vieillard la mémoire tombe, l'imagination s'éteint, toutes les facultez de l'ame semblent s'affaisser comme le corps. Mais le corps n'étant que l'instrument de l'ame, ne peut-on pas attribuer à l'instrument seul, ce qu'on veut attribuer à l'ame? Donnez un œil de vingt ans à une ame de quatre-vingts; elle verra comme à vingt ans: & de même, l'homme de vingt ans verra comme à quatre-vingts, si on lui donne un œil de quatre-vingts ans. J'écris rouge ou noir, avec de l'encre

rouge ou noire; gros ou fin, net ou brouillé, avec une plume bien ou mal taillée. L'application est aisée. C'en est assez du moins pour ôter aux preuves tirées de la dépendance de l'ame, l'effet de la démonstration qu'Epicure prétend leur donner, & pour faire renaître les inquiétudes de l'obscurité.

On ne lui parle point de ces opérations de l'esprit qui sont toutes intellectuelles, & qui, quand même elles auroient des liaisons d'origine avec les sens, ne peuvent être l'ouvrage des sens. On ne lui parle point de ce trésor immense d'idées de toute espece, sur lesquelles l'activité de l'esprit se fixe, & travaille à son gré, pour en composer ses notions & ses raisonnemens. On ne lui demande point par quel art de sympathie, le corps aide l'ame à former de longues chaines de pensées infiniment sub-

tiles, & toutes composées d'une infinité d'idées. Epicure n'a pas porté jusques-là ses recherches.

Mais on lui demande quel avantage il a prétendu tirer de la mortalité de l'ame.

Il répond, sans mistère, que c'est pour être plus tranquille en cette vie.

On lui réplique que quand même cette opinion seroit la plus probable, ce qui n'est point, elle ne seroit pas la plus sûre : cela est évident. » Si je me trompe, disoit » le vieux Caton, quand je crois » que les Ames sont immortelles, » c'est une erreur qui me plaît : » je ne veux point qu'on me l'ar- » rache, tandis que je suis vivant. » Et si, comme le veulent quelques » Philosophes du dernier rang, je » n'ai plus de sentiment après ma » mort ; je ne crains point que les » autres Philosophes morts, vien-

» nent

-nent se railler de ma crédulité (a).

On lui demande en faveur de qui il a travaillé en bâtissant un pareil sistême. Tout le genre humain est partagé en deux classes, dont l'une comprend les gens de bien, & l'autre les méchans. J'entens ici par méchans ceux qui observent la loi par crainte, & qui la transgressent par goût; & j'entens par gens de bien, ceux qui observent la loi par goût, & qui ne la transgressent que par foiblesse.

Il n'est point de méchans heureux : le vice, par la raison seule qu'il est vice, trouble & ronge toujours le cœur où il habite. La crainte du deshonneur, de la pu-

(a) *Quod si in hoc erro, quòd animos hominum immortales esse credam, libenter erro: nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus (ut quidam minuti Philosophi censent) nihil sentiam: non vereor ne hunc errorem meum mortui Philosophi irrideant.* Cat. maj. n. 23.

nition, de la douleur, l'agite, & l'éveille au milieu de ſon repos. Il eſt inutile de le prouver aux Epicuriens. C'eſt une de leurs plus formelles prétentions, qu'ils pouſſent même beaucoup trop loin; parce que, néceſſaire à la juſtification de leur Morale, elle ne le fait que quand elle eſt outrée. Ils ont dit qu'il n'étoit aucun cas où le méchant pût, je ne dis pas être aſſuré, mais ſe croire ſûr de l'impunité, ſoit par le ſecret qui l'enveloppe, ou par la puiſſance qui le défend contre les loix (*a*).

Si cela eſt ainſi, quelle perſpective plus agréable pour un homme méchant, que celle de la mort? C'eſt bien pour lui que la mort eſt un port après la tempête, un doux ſommeil après des tourmens cruels, la liberté après un long & pénible eſclavage.

(*a*) Max. 38.

Il n'arrivera à la mort que par la douleur. ? N'a-t-il pas la recette de son école ? Si la douleur dure, on peut la supporter : si on ne le peut, c'est un quart-d'heure (*a*).

Qu'Epicure ait eu compassion des méchans, parce qu'ils sont hommes ; cela est digne d'un Philosophe qui chérit l'humanité : mais quelle raison a-t-il eue pour ôter aux gens de bien leur récompense ?

Si cette récompense est le sentiment de leur vertu ; cette vertu leur échappe comme un songe vain. Ils vont se plonger dans le néant, avec le regret inutile d'avoir été justes, moderez, patiens, temperans, lorsqu'ils pouvoient ne pas l'être ; & que ne l'étant pas, ils pouvoient jouir de satisfactions sans nombre, & se délivrer d'autant de combats, qu'il leur en a

(*a*) II. Part. art. 2. Max. 4.

fallu, pour résister à toutes les invitations de la nature, de la volupté, & de l'exemple.

S'ils sont heureux dans cette vie : quel spectre plus affreux que la mort qui va les dépouiller nuds, & leur ravir tout leur bien sans retour ?

S'ils sont malheureux : quel désespoir de se voir en proie à la douleur, en attendant le néant (*a*) ? Ne feront-ils pas mieux de sortir de leur engourdissement, pour tirer quelque parti avantageux de leur existence momentanée ? Il ne s'agit que d'être adroit ou puissant, ou l'un & l'autre, si on le peut, par soi-même, ou par autrui, n'importe comment, pourvû qu'on ait de quoi se satisfaire, sans en craindre les suites ; le pis-aller, est

(*a*) Voyez le Liv. de Plut. où il prouve *qu'on ne peut vivre heureux en suivant Epicure*. Vers la fin.

de se briser dans l'effort.

Qu'Epicure se tourne comme il lui plaira. Dans son sistême, tout est pour les méchans, & contre les gens de bien. Les méchans ont profité de la vie : ils ont été riches, puissans, encensez du grand nombre : & ils gagnent encore en mourant, le repos de leurs passions & l'assurance de l'impunité. Les gens de bien n'ont point joui de la vie : & ils perdent en la quittant le seul bien qu'ils ont eu, leur vertu, qui n'a été pour eux qu'un mot, comme un bois sacré n'est qu'un bois. S'ils avoient bien pris les leçons d'Epicure, ils auroient sû que vivre c'est jouir, & que l'homme est d'autant plus parfait dans sa nature, qu'il a plus de goûts ; & d'autant plus heureux, qu'il a plus de moyens de les satisfaire.

ARTICLE V.

Idée d'Epicure sur la Volupté.

APRE'S avoir démontré, à sa maniere, que les Dieux ne se mêlent point de ce qui regarde les hommes, & que la mort n'est qu'un vain phantôme, qui fuit, lorsqu'on ose aller à lui, Epicure s'arrange, & se fait un plan de conduite.

Je suis : mon existence renfermée dans des bornes très-étroites, n'est qu'un tissu de sensations qui me sont propres ; & dont les unes sont agréables, les autres douloureuses.

Par un avantage particulier que j'ai sur les bêtes, je puis prévoir, jusqu'à un certain point, l'avenir de mon être ; & par ma prévoyance, diminuer la somme de mes sen-

sations douloureuses, & augmenter celle des sensations agréables : je le puis.

Si je le fais ; je suis ce qu'on appelle un Sage, c'est-à-dire, un mortel, qui, par la justesse des mesures qu'il a prises, & par sa ponctualité à les exécuter, s'est donné à lui-même toute la perfection dont l'humanité étoit susceptible en lui.

Je n'ai rien à craindre des Dieux : la mort n'est rien : je ne me vois donc d'ennemi que la douleur. Si je m'en délivre ; il ne me reste que mon être & la volupté.

Qu'est-ce que la volupté ?

C'étoit sur cet article principalement que les Epicuriens prétendoient n'être pas entendus. » Quoi, disoit Ciceron (*a*), je ne

(*a*) *Hoc frequenter dici solet à vobis, non intelligere nos quam dicat Epicurus voluptatem. Quod quidem mihi, si quando dic-*

» sais point ce que c'est qu'ἡδονὴ en » grec, & *voluptas* en latin ? Qui» conque veut être Epicurien, l'est » en deux jours ; & je serai le seul » qui ne pourrai y rien compren» dre ? Vous dites vous-même » qu'il ne faut point de lettres pour » devenir philosophe (il parle à un Epicurien.) » En verité, quoique » je sois naturellement assez mo» deré dans la dispute ; je l'avoue, » j'ai peine à me contenir. »

Et en effet, pourquoi Ciceron n'auroit-il pas compris ce que les Epicuriens, la plûpart fort bornez & incapables d'entrer dans les discussions fines (*a*), comprenoient

tum est, est autem dictum non parum sæpe, etsi satis clemens sum in disputando, tamen interdum soleo subirasci. Ego non intelligo quid sit ἡδονὴ *græcè, latinè* voluptas ? *&c.* De *Fin.* 2. 4.

(*a*) *Vestri optimè disputant, nihil opus esse eum qui Philosophus futurus sit, scire litteras. Itaque ut Majores nostri ab aratro abduxerunt Cincinnatum: sic vos de Pelasgis omnibus colligitis bonos*

dès le premier mot? Epicure parle d'une volupté dont tout animal, en naissant, a la connoissance par le sentiment seul (*a*). Il en appelle aux témoignages de l'enfant qui vient de naître, de la bête brute, qui se porte par le seul instinct de la nature, à la recherche du plaisir. La notion renfermée dans le mot de *Volupté* n'est donc pas une chose si mistérieuse, ni si difficile à pénétrer.

Epicure avoit une excellente maxime : c'étoit de ne point employer un mot qui eût besoin d'être expliqué par un autre. La seule qualité qu'il demandoit dans l'orateur, & à plus forte raison, dans le philosophe, étoit la clarté. Il la pratiquoit lui-même : *Complectitur verbis quod vult; & dicit pla-*

quidem viros, sed certè non pereruditos. Ibid.

(*a*) Cic. Liv. 1. *de Finibus.* Et Diog. Laer. Liv. 10. Segm. 138.

nè, quod intelligam (*a*). Ses disciples la pratiquoient comme lui, & si bien, que Ciceron, qui avoit suivi avec Atticus, les leçons de Phédre & de Zénon, successeurs d'Epicure, déclare, qu'ayant eu souvent des discussions sur ces matieres, avec son ami, jamais il ne s'étoit agi du sens des termes, mais toujours du fonds même de la doctrine: *Neque erat unquam controversia quid ego intelligerem, sed quid probarem.* De Fin. 1. 5.

Et après tout, si les Epicuriens entendoient par le mot de *Volupté*, autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étoient gueres habiles d'aller employer, dans un pays où ils avoient tant de rivaux & d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvoit donner prise à la calomnie. Qui les obligeoit, s'ils

(*a*) Cic. *de Fin. I.* 5.

avoient des idées pures & exemtes de tout reproche, de présenter la vertu sous l'habit d'une courtisanne décriée? *Quid enim necesse, tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic Voluptatem in virtutum concilium adducere? Invidiosum nomen est, & infamiæ subjectum* (a). Le seul nom suffisoit pour les rendre suspects.

Venons à la chose même, & tâchons de pénétrer, s'il est possible, le sens énigmatique qu'on prétendoit donner à ce mot fameux. Qu'est-ce que la Volupté?

Epicure en distinguoit de deux sortes: l'une qui consistoit dans le mouvement, & l'autre dans le repos.

Dans l'une, l'ame agissoit, ou plutôt recevoit des sens une impression agréable qui la remuoit; *jucundus motus in sensu*. Dans l'au-

(a) *De Fin.* 2. 4.

tre, l'ame n'étoit ni active ni passive : elle étoit seulement délivrée de la douleur, *doloris amotio*. Un homme altéré boit une liqueur fraîche & agréable ; il goûte la premiere espece de volupté : il a bu, & il est désalteré ; il goûte la seconde. Dans l'une, il a senti le plaisir ; dans l'autre, il ne sent plus le besoin.

C'est ce dernier état qu'il a plu à Epicure d'appeller souveraine Volupté, bien suprême, comble de félicité. En effet, on est heureux, quand on est content ; & on est content, quand on ne sent ni douleur ni besoin.

Mais il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut.

Aristippe de Cyrène, qui, comme Epicure, renfermoit tout le bonheur de l'homme dans cette vie, avoit parlé sans détour, & fait consister ce bonheur dans la

jouissance des sensations agréables.

Hiéronymus de Rhodes voyant que cette opinion pouvoit avoir, & qu'elle avoit eu effectivement des suites peu honorables à la Philosophie, crut qu'il devoit la modifier, en la réduisant à la cessation de toute douleur.

Epicure qui vint quelque tems après Aristippe & Hiéronymus, adopta les idées de ces deux maîtres, & se fit disciple du second pour les principes, & du premier pour les conséquences.

Mais la nature ayant reglé les besoins & les plaisirs de l'homme; de maniere qu'en se délivrant des uns, il jouit des autres; il est évident que ces deux opinions n'en faisoient qu'une sous deux faces. Aristippe altéré, buvant une liqueur fraîche, ne fût-ce que de l'eau, disoit: Je jouis du bonheur

de ma Philoſophie, parce que je reſſens du plaiſir. Epicure, dans le même cas, diſoit: Je jouis auſſi du bonheur de la mienne, parce que je me délivre de la douleur & du beſoin.

La douleur, en général, n'eſt qu'un avertiſſement, ou un cri de la nature, qui ſe ſent en quelque danger, & qui demande d'être ſecourue.

Quoique l'ame ſeule ſoit ſenſible, il y a pourtant douleur d'eſprit, & douleur de corps.

La douleur d'eſprit ne peut être que la crainte de l'avenir & le regret du paſſé.

La douleur du corps eſt le ſentiment du préſent.

La douleur du corps peut être de deux eſpeces : l'une qui s'appelle beſoin, l'autre, maladie.

Les beſoins du corps ſont des eſpeces de maladies, dont les re-

medes ſont agréables & faciles à la nature.

Les maladies ſont des eſpeces de beſoins dont les remedes ſont le plus ſouvent déſagréables, & quelquefois impoſſibles à la nature.

Pour être heureux il faut être délivré de toutes ces eſpeces de douleurs (*a*).

L'homme ſera délivré de la crainte de l'avenir, quand il ſaura qu'il n'a que faire aux Dieux, & que la mort n'eſt rien.

Il n'aura point de regrets du paſſé, quand il ſaura que le paſſé eſt irréparable, & qu'il eſt ſans conſequence.

On ſait la recette d'Epicure pour les maladies & les douleurs. Si elles ne ſont pas ſupportables, elles tuent ; ſi elles ne tuent pas,

(*a*) *Augendæ voluptatis finis eſt doloris omnis amotio.* De Fin. 2. n. 3.

elles sont supportables (*a*) : d'ailleurs on est libre de quitter la vie quand elle est à charge.

Il ne reste donc plus qu'à examiner les besoins du corps, c'est-à-dire, les douleurs, dont les remedes sont agréables, & faciles à la nature : c'est de quoi il s'agit dans cet article.

L'homme considéré par rapport à ses besoins, peut être dans trois états (*b*), qui sont, l'état d'inquiétude ou du besoin senti ; l'état du mouvement, ou du remede qui s'applique au besoin ; & l'état du repos, ou du besoin satisfait.

Dans le premier état, le cœur se resserre & se rétrécit ; dans le second, il se dilate ; dans le troisieme

(*a*) II. Part. Art. 2. Max. 4.

(*b*) *Sunt in natura rerum tria, unum cum in voluptate sumus, alterum cum in dolore; tertium hoc, in quo nunc quidem sumus.* Cicero de Fin. 2. n. 5.

tiême, il a son assiette naturelle: c'est-là qu'est le vrai bonheur.

Ecoutons maintenant les leçons du Philosophe.

Si vous êtes sans besoins, vous êtes aussi sans desirs. Si vous êtes sans desirs, vous êtes content; & par consequent heureux. Tâchez de vous maintenir dans cet état.

Si vous avez des besoins; leur objet est dans la nature, ou dans le caprice d'une vaine imagination. Vous voyez, sans qu'on vous le dise, qu'il faut renoncer à tous les besoins de fantaisie: c'est multiplier les chaînes & les douleurs de la vie, à pure perte. Mais si cet objet est dans les bornes & les loix de la nature; vous avez acquis, en naissant, le droit de vous y porter: cependant il faut encore distinguer.

Si cet objet vous est absolument nécessaire pour votre conserva-

tion; nulle loi ne peut vous empêcher de le pourſuivre. La loi de votre propre conſervation paſſe avant tout. Il n'eſt point d'animal qui puiſſe oublier l'intérêt de ſon être : voilà la régle générale. S'il ne vous eſt pas abſolument néceſſaire ; je vous conſeille de vous en abſtenir encore, & de le renvoyer avec les beſoins de pure fantaiſie.

Qu'Epicure preſcrive ce régime philoſophique à une ame paiſible, dont les mouvemens ſoient doux, les idées pures & ſans mélange ; on conçoit qu'il ſera bien reçu, & pratiqué ſans effort. Mais il n'étoit point néceſſaire. Cette ame eſt ſaine, & n'a nul beſoin des remedes de la Philoſophie. C'eſt un homme malade qu'il faut guérir. La Philoſophie eſt la médecine de l'eſprit.

On lui propoſe donc un homme,

jeune ou vieux (car il veut qu'à tout âge on travaille à se rendre heureux) qui ait les besoins de la nature & ceux de l'imagination & même du caprice, & qui les ait à un degré violent. La cupidité enflammée a mis le trouble dans toutes ses facultez : la résistance & les combats n'ont fait que redoubler l'ardeur de sa fiévre. Guérissez-moi, s'écrie cet homme, adressant la parole à Epicure, je viens à votre école : on dit que vous possedez l'art de rendre l'homme heureux.

Rien n'est plus facile. Mais avant que de vous donner des préceptes, il faut vous donner des idées. Je ne serai pas long.

Votre état est un état de douleur. La douleur est le souverain mal, de même que la volupté est le souverain bien. Toute douleur est une affection désagréable de

l'ame ou du corps. Toute volupté est une affection agréable du corps ou de l'ame. Je vais vous donner les principes généraux seulement : ce sera à vous-même d'en faire l'application à l'état où vous êtes.

Toute volupté est bonne en soi : toute douleur en soi est mauvaise. Mais la premiere est quelquefois précedée ou suivie de douleurs, & la seconde, quelquefois précedée ou suivie de volupté. Il faut donc user de prudence, & se conduire selon les régles que voici :

I. REGLE.

Embrasser la volupté qui ne tient à aucune douleur.

II. REGLE.

Rejetter la douleur qui ne tient à aucune volupté.

III. REGLE.

Rejetter une volupté qui en empêche une plus grande, ou qui tient à une plus grande douleur.

IV. REGLE.

Embrasser une douleur qui délivre d'une plus grande douleur; ou qui tient à une plus grande volupté (*a*).

Voilà une balance que la Philosophie présente à la Raison, pour péser les intérêts de l'homme, & le déterminer par le plus grand poids.

On pourroit demander à Epicure, si la raison de l'homme dont il s'agit, qui n'a pour contre-poids ni la crainte des Dieux, ni l'idée d'une seconde vie, peut user de cette prétendue balance dans l'état où il est. Son cœur est aux abois;

(*a*) Voyez la Lettre à Menécée.

l'objet de sa cupidité l'emporte : il ne voit ni ne sent que lui ; & c'est dans ce moment de trouble & de délire, qu'on lui dit : Prenez la balance. Il la prend.

Sa douleur est occasionnée par le frein que la loi met à sa cupidité, & qui l'empêche d'aller à son objet, où elle trouveroit un plein repos.

Cette loi ne peut être que celle de la nature, qui concerne le bien particulier, ou celle de la société, qui fait le bien public. Si vous commettez l'homicide ; la société vous punit par le supplice. Si vous êtes intempérant ; la nature vous punit par la maladie. Si vous conservez un citoyen ; la société vous récompense, & cette récompense vous procure un moyen de bonheur de plus. Si vous êtes sobre & frugal ; vous serez sain, vigoureux & long-tems. Voilà tous les poids

qu'Epicure met en opposition dans les bassins de sa balance. Ce sont les biens d'une part, & de l'autre les maux, de la nature & de la société.

Que fera l'homme malheureux par ses passions, qu'il décore des noms de besoins & de douleurs de la nature, souffrante en lui, sous le joug de la loi? Il voit enfin un rayon d'espérance qui brille à ses yeux. Il se récueille en lui-même, pour se faire l'application des principes de son nouveau maître; & voici comme il raisonne.

Agité jour & nuit par les combats que se livrent en moi la nature & la loi, je souffre cruellement & sans relâche. La douleur est le souverain des maux: on vient de me l'apprendre. On m'a appris aussi que tout mon être est dans cette vie, & que nulle intelligence autre que la mienne, n'aura pitié

de moi. Mon ſort eſt donc dans mes mains.

Juſqu'ici j'ai ſacrifié mon repos à une loi qui faiſoit le repos des autres, & mon propre tourment. On vient de m'en montrer une autre qui eſt ſupérieure à celle que je ſuivois : c'eſt la loi de mon plus grand bien. J'y cours ; & je vais trouver enfin mon repos dans la ſatisfaction de mes goûts & de mes penchans. Que peut-il arriver à un malheureux qui riſque ? ſi ce n'eſt de ne plus être malheureux, ou peut-être même d'être heureux.

J'aurai à craindre la maladie ? Sera-t-elle plus cruelle que la torture que j'eſſuie depuis ſi long-tems? La mort ? La mort n'eſt rien.

Je craindrai d'être reconnu par la ſociété offenſée, & d'être puni par elle ? Qu'eſt-ce que cette crainte de l'avenir, en comparaiſon du mal préſent dont je me délivre,

& du bien, aussi présent, que je me procure ? Elle s'affoiblira de jour en jour par l'habitude : bientôt il n'en restera que de foibles ressentimens, qui ne reviendront que de loin à loin, & qui enfin ne reviendront plus. Combien y en a-t-il d'autres qui échappent, soit par l'adresse, soit par le crédit, ou par d'autres moyens ? Il y a à parier mille contre un, que je serai du nombre. Ainsi j'embrasse un bien présent, grand, & très-grand pour moi, qui ne tient qu'à une menace légère, éloignée, & qui le plus souvent reste sans effet.

Je suis découvert & puni ? Mais premierement, les larcins que je médite, ne sont pas dans le genre le plus odieux à la société ; ainsi la peine se réduira à quelque diminution d'estime dans l'esprit de gens à préjugez, que je méprise. Je serai dans le cas de l'animad-

version publique ? Mais elle ne fera sur moi que ce que la misere alloit faire, *quem metui moritura.* On m'ôtera la liberté ? Un Philosophe sait la reprendre, quand il le veut. On me rendra la vie importune ? L'étoit-elle moins avant ma transgression ? J'aurai du moins cette consolation, que ce n'est plus par imbecillité que je suis malheureux. Qui m'empêchera de sortir du malheur, si je le veux, & d'aller dormir dans le néant ? Faut-il plus d'effort pour aller au-devant de la mort, qui n'est rien, que pour l'attendre dans une prison, ou dans un lit ? Mais ces terreurs sont vaines : je me cacherai dans la foule : on n'auroit jamais fait, s'il falloit nous punir tous (*a*).

(*a*) *Non oportet timidum aut imbecillo animo fingi, non bonum illum virum qui, quidquid fecerit, ipse se cruciet, omniaque*

En un mot, pour conclure: cet homme malheureux, par la pauvreté, par l'infortune, par la violence de ses passions, par toutes les conjonctures qui peuvent mettre le comble au malheur, n'a point de raison dans la Philosophie d'Epicure, pour sacrifier son bonheur actuel à la loi; & il en a de suffisantes, même d'évidentes, pour sacrifier la loi à son bonheur.

Nous parlons d'un seul homme malheureux. Combien y en a-t-il qui n'ayent été, au moins pendant quelques momens de leur vie, dans ces situations critiques, où le joug de la loi les rendoit souverainement malheureux? Quel motif pouvoit les retenir, s'ils étoient disciples d'Epicure? La crainte

formidet; sed omnia callidè referentem ad utilitatem, acutum, versutum, veteratorem, facilè ut excogitet quomodo occultè, sine teste, sine ullo conscio fallat. De Fin. I. 16.

d'être découverts ? C'étoit donc à ce fil si délié que tenoit leur vertu, cette vertu tant de fois comparée par les Poëtes aux rochers inébranlables au milieu des flots. Mais au moins il suit de-là que, si le sage Epicurien ne craignoit point de perdre les honneurs de la vertu, il n'y auroit rien de si injuste ni de si infâme, qu'il ne fît pour jouir des avantages du vice : *In magnis interdum versatur angustiis, ut hominum conscientiâ remotâ nihil tam turpe sit, quod voluptatis causâ non videatur esse facturus*. Cic. *de Fin.* Confiez à un tel sage un dépôt de vingt mille écus, dont il ait lui-même un pressant besoin ; & croyez qu'il aimera mieux votre estime, que cette somme qui feroit son bonheur ; ou qu'il la rendra à vos héritiers, si on vous trouve mort un matin.

On nous dira que Ciceron &

ceux qui le citent, ſont bien éloignez de la penſée d'Epicure, à qui on ſuppoſe gratuitement des principes d'injuſtice & d'infamie ; qu'on devroit ſe ſouvenir, que plus haut on a dit, que toute ſa volupté ſe réduiſoit à la paix de l'ame & à la ſanté du corps ; & que par conſéquent, on devroit conclure qu'elle ne ſouffre point d'entrepriſes illégitimes, ni contraires aux diſpoſitions de la ſociété ; ſa volupté ne conſiſtant point dans le mouvement, mais dans le repos.

Cette réponſe, comme nous l'avons déja inſinué plus haut, n'eſt qu'un retour de fineſſe & une vaine diſpute de mots. D'abord, Epicure admet l'une & l'autre volupté. Diogène Laerce en convient (*a*), lorſqu'il marque la différence qu'il y a entre les Cyrenaïques & les Epicuriens. » Les

(*a*) *Lib. 10, Seg. 136, édit. Veſt.*

» Cyrenaïques, dit-il, n'ad-
» mettoient point la volupté de
» repos : ils ne connoissoient que
» celle qui consiste dans l'action
» & le mouvement. Epicure ad-
» met l'une & l'autre. » L'Historien cite les livres du Philosophe d'où il a tiré ce qu'il avance.

En second lieu, la volupté d'Epicure n'est pas seulement une soif appaisée, c'est une soif qui s'appaise, *amotio doloris* (*a*). C'est un mouvement de l'ame qui s'éloigne du besoin & de la douleur, & qui s'avance au terme où le besoin sera satisfait.

L'homme placé entre la douleur & la volupté comme entre deux termes, dont l'un est le principe de son mouvement, l'autre en est la fin, ne peut faire un pas qui ne leur soit également relatif, par des rapports contraires. S'il fuit la douleur, c'est toujours pour cou-

(*a*) Τοῦ ἀλγοῦντος ὑπεξαίρεσις.

rir à la volupté ; s'il court à la volupté, c'est toujours en fuyant la douleur, ou le désir qui cuit. De sorte que, dans tous les mouvemens de son ame, il y a nécessairement une double impulsion : l'une qui vient de la haine, l'autre de l'amour : deux ressorts opposez, dont la force, partie du même centre, se réunit au même point, qui est le bien être.

Epicure avoit senti, quoique peut-être assez confusément, l'inséparabilité de ces deux principes qui n'en font qu'un sous deux faces. Présentant tantôt l'une, tantôt l'autre, selon la différence des circonstances ; devant ses ennemis, il ne parloit que d'écarter la douleur ; devant ses amis, il convenoit qu'on ne pouvoit l'écarter sans causer le mouvement du plaisir.

Cependant, pour ne point trop embrouiller les idées de ses disci-

ples, il a fallu renoncer à cette politique dans ses Livres : & dire nettement ce qu'il entendoit par cette volupté. C'est ce qu'il a fait, surtout dans celui qui avoit pour titre, *Du Souverain Bien.* Voici ses paroles citées par Ciceron apostrophant Epicure : » Pourquoi tergiverser ? » Sont-ce vos paroles, ou non ? » Voici ce que vous dites, dans » le Livre qui contient toute votre » doctrine sur cette matiere : car » je ne ferai que traduire mot-à-» mot, *ad verbum expressa*, de peur » qu'on ne pense que j'invente.

» Je déclare, dites-vous, que » je ne connois aucun bien, autre » que celui qu'on goûte par les sa-» veurs, par les sons agréables, » par la beauté des objets sur les-» quels tombent nos regards, & » par les autres impressions sensi-» bles que l'homme reçoit dans » toute sa personne. Et afin qu'on ne

» ne dise point, que c'est la joie de
» l'ame qui constitue ce bonheur;
» je déclare, que je ne connois de
» joie de l'ame, que quand elle voit
» arriver ces biens dont je viens
» de parler, & dont la jouissance
» la délivrera de la douleur.....
(*a*) Et quelques lignes plus bas:
» Tout ce qui suit, est dans le mê-
» me goût; tout le Livre est plein
» des mêmes idées. Et *n.* 20: Il
» ne s'est pas contenté de présenter
» le mot de Volupté, il a expli-
» qué ce qu'il entend par ce mot:
» ce sont les saveurs, le toucher
» des corps, les jeux, les chants,
» les beautez qui frappent la vûe.
» Est-ce que je mens? Est-ce que
» j'invente? Qu'on me réfute, je ne
» demande pas mieux; car je ne
» cherche en tout que la vérité. Il
dit la même chose *De Finib.* 2 (*b*).

(*a*) Tusc. III. 18.

(*b*) Voyez Diog. Laer. *L.X. f.*6. Athenée 12. cap. 12. & surtout Gassendi. *Tom. II.* 680.

Un témoignage si formel prouve bien, que selon Epicure, tout ne se réduit au silence de la nature que quand elle est satisfaite. Il ne s'agit dans ce monde ni d'honneur ni de probité que, comme de moyens dont le sage use pour se délivrer d'un mal, ou pour se procurer un plaisir. La vertu ne peut être elle-même que l'instrument de la volupté (*a*).

Pourquoi Epicure nous dit-il que quand la volupté ne peut point s'augmenter, elle peut se varier (*b*) ? Il est certain que le plaisir du repos, lorsque l'ame est pleinement satisfaite, après l'exécution entiere de son entreprise, ne peut plus s'augmenter : dans le repos parfait, il n'y a ni plus ni moins. Mais d'où vient que ce repos peut se varier ? si ce n'est

(*a*) Diog. Laer. Liv. 10. s. 138.

(*b*) II. Part. Art. 21 Max. 18.

relativement aux eſpéces de mouvemens ou d'actions, qui ont précédé le repos. Ainſi les repos qui ſuivent la faim, la ſoif, la douleur, le déſir de vengeance, ſont différens dans leurs eſpeces ; parce qu'ils ſont à la ſuite de mouvemens différens. Ils ſuppoſent donc tous le plaiſir d'action & de mouvement: *Jucundus motus in ſenſu.*

Epicure a fait plus : il a mis cette doctrine en maxime, lorſqu'il a dit, que ſi les voluptueux, ἀσώτοι, connoiſſoient des bornes dans leurs plaiſirs, & qu'ils n'euſſent à craindre ni les Dieux ni la mort, leur état pourroit être celui du ſage : *Nihil haberem quod reprehenderem* (*a*).

Le voluptueux Epicurien ne craint ni les Dieux ni la mort. Il n'a donc plus d'étude à faire que pour connoître les limites & en

(*a*) Max. 12. II. Part. Art. 2.

éviter le choc. C'eſt, où l'Epicurien a beſoin de recourir aux leçons de la Philoſophie, pour apprendre les régles de la volupté: *Hoc loco diſcipulos quærere videtur (Epicurus) ut qui aſoti eſſe velint philoſophi ante fiant.* Cic. de Fin. C'eſt le bien être ſeul, le plaiſir, en un mot, la Volupté qui regne. Les paſſions tirent ſon char: les vertus empreſſées n'ont d'autres fonctions que d'en graduer, avec art, les mouvemens, & de les mener juſqu'au point précis où commenceroit le dégoût, c'eſt-à-dire, le preſſentiment de la douleur. Ou ſi on aime mieux l'idée de Cléanthe: qu'on imagine un tableau où la Volupté parée comme une reine, ſoit aſſiſe mollement ſur un trône, ayant autour d'elle, & à ſes ordres, les vertus qui lui diſent à l'oreille (ſi toutefois la peinture peut rendre cette

expression) de ne rien hazarder qui puisse blesser les esprits, ou lui causer à elle-même quelque retour désagréable. C'est là le sublime de l'Ecole. (*a*).

(*a*) *Cleanthes jubebat eos qui audiebant secum ipsos cogitare pictam in tabulâ Voluptatem pulcherrimo in vestitu & ornatu regali, in solio sedentem : præstò esse Virtutes ut ancillulas quæ nihil aliud agerent, nullum suum officium ducerent, nisi ut Voluptati ministrarent, & eam tantùm ad aurem admonerent (si modo id pictura intelligi posset) ut caveret ne quid perficeret imprudens, quod offenderet animos hominum, aut quidquam ex quo oriretur aliquis dolor.* Cic. *de Finib.* *II.* 21. C'est le sujet du frontispice de cet Ouvrage.



ARTICLE VI.

Idée des Vertus, selon Epicure.

» CEt homme qu'on accuse d'ê-
» tre trop livré à la volupté, Epi-
» cure, n'a de voix que pour crier
» qu'on ne peut vivre heureux sans
» être prudent, honnête & juste,
» ni être prudent, honnête & juste
» sans être heureux (*a*). C'est un Epicurien qui parle ainsi dans les ouvrages de Ciceron.

Les disciples d'Epicure croient que tout est dit pour la justification de leur maître, quand ils ont cité cet apophthegme, & quelques au-

(*a*) *Clamat Epicurus, is quem vos nimis voluptatibus esse deditum dicitis, non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justèque vivatur, nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè.* Cic. de Fin. I. n. 18.

tres ſemblables. Mais en conſidérant les choſes de près, ces diſcours ſpécieux ne détruiſent aucunes des conſéquences qu'on reproche à leur ſiſtême.

Toutes les Sectes philoſophiques, conſidérées par rapport aux mœurs, ſe réduiſent à deux: dont l'une détruit l'ame avec le corps, l'autre fait l'ame immortelle, & ſuſceptible, après cette vie, de peine ou de récompenſe.

L'ame eſt cenſée détruite, quelque choſe qu'elle devienne, quand elle perd le ſentiment d'elle-même, qu'elle ne ſent plus l'intérêt de ſon être particulier.

Qu'on arrive à cette concluſion finale, directement, ou par des circuits, par l'Epicureïſme, ou le Matérialiſme, par le Stoïciſme, par le Stratoniſme, par le Spinoſiſme, par l'Athéiſme, tous ces moyens ſont à peu près indiffé-

rens, toutes ces sectes, au point de réunion, font cause commune. Qu'importe que l'on fasse les atomes sans qualitez, ou qu'ils soient feu, air, & eau, avec un mouvement direct ou oblique, perpendiculaire ou déclinant, raréfiant, condensant, dans le plein ou dans le vuide, &c? Qu'importe qu'on anéantisse les corps pour ne laisser que les phénomenes, ou qu'on ne laisse qu'une substance générale & unique, physiquement indifférente à toutes formes, & dans laquelle se perdent tous les êtres particuliers? Toutes ces opinions ne sont que des erreurs diverses, de gens qui vont au même but.

Ils conviennent tous que leur être est tout entier dans cette vie, & que leur bien-être est dans la satisfaction, ou le repos de l'ame; enfin que ce repos ne peut être l'ouvrage que de la vertu.

Il faut que la vertu soit bien gravée dans la constitution même de l'homme, puisque nulle Morale, quelle qu'elle puisse être, n'a jamais pû se soutenir sans elle (*a*) !

Mais qu'entendent ces Philosophes par le mot de vertu ? Le sacrifice d'un moindre bien présent à un plus grand bien avenir, attendu dans cette vie.

Soyez juste, s'écrie Epicure, de peur qu'on ne vous dépouille vous-même par la loi du talion, ou que la Société, dont vous êtes membre, ne vous punisse. Voyez à quels retours fâcheux tels & tels ont été exposez, pour avoir voulu être heureux par l'injustice. Il faut plier ou rompre sous la loi ; parce

(*a*) *Eo libentiùs Epicuri dicta commemoro, ut istis, qui ad illa confugiunt, spe malâ inducti, qui velamentum seipsos suorum vitiorum habituros existimant, probem quocunque ierint, honestè esse vivendum.* Sen. Ep. 21.

que tôt ou tard, elle est la plus forte (*a*).

Soyez prudent, sans quoi vous serez duppe, & bientôt victime. La prudence consiste à ne pas prendre l'ombre pour le corps, en fait de bonheur ou de malheur.

Armez-vous de force & de constance, pour être prêt à tout évenement: cela dépend de vous, il est essentiel de le croire: le découragement ne fait que doubler les maux de la condition humaine.

Enfin soyez tempérant & modéré en tout. La nature a marqué les bornes où il faut vous arrêter, pour votre propre intérêt. Elle ne nous a point donné le ventre du bœuf, ni le cou du chameau, ni l'estomac de l'autruche. Il faut donc vous soumettre à ses loix, user de ses présens, & vous arrêter au nécessaire.

(*a*) Voyez II. Part. Art. 2. Max. 34. & suiv.

Si nous étions nez comme les autres animaux, dont les idées sont renfermées dans les bornes du préſent & du beſoin réel, ces efforts de vertu nous ſeroient inutiles : nous n'aurions qu'à nous laiſſer aller au courant des impreſſions reçûes. Mais l'impétuoſité & l'étendue de nos penſées emportant notre cœur au-delà du but de la nature ; & quelquefois notre cœur trop lâche reſtant en-deçà, c'eſt une néceſſité d'uſer de mords & d'éperon : point de bonheur pour l'homme ſans la vertu.

Ce diſcours étonne ceux qui croient que la vertu ne peut être ſans la Religion & le reſpect de la Divinité. Ils demandent ſi cette vertu eſt bien vraie & bien réelle ; ſi elle va juſqu'au cœur.

On leur répond avec confiance, qu'il n'eſt pas permis d'en douter. Et en effet, dit-on, ſi cette vertu

étoit fausse, elle ne feroit qu'un faux bonheur. Il faut donc que ce soit une vertu franche & sincere, qui porte son empire jusqu'aux pensées les plus secretes, jusqu'au germe du désir desordonné; dont la sourde activité suffiroit pour sapper les fondemens du bonheur, & ôter au Philosophe tout le fruit de sa Philosophie.

Mais si cela est ainsi, permettez, Epicure, qu'on vous demande à vous & à vos sectateurs, la raison qui vous empêche de pratiquer cette même vertu par des principes plus rélevez, que celui de votre bien-être en cette vie? Car voici un raisonnement qu'on peut vous présenter en passant: nous reviendrons après à l'examen de vos principes de vertus.

Quoique sans Dieu & sans loi, vous convenez que vous n'en êtes

pas moins obligez, pour votre propre conservation & pour votre repos, d'être vertueux: c'est-à-dire d'être justes, prudens, modérez, armez de force & de constance, & d'avoir jusques dans le cœur, le fond & le principe essentiel de ces vertus; de peur, dites-vous, que la nature ne vous punisse par l'inquiétude intérieure, & par la révolte des passions. Si cela est: qu'auriez-vous de plus à faire sous la loi de la Providence? Que vous en coûteroit-il de faire ce que vous faites, parce qu'une Intelligence, qui veille à votre conduite & à votre conservation, l'exigeroit de vous pour votre propre bonheur? Car, encore une fois, vous êtes vertueux, vous l'êtes réellement: vous nous l'avez dit, & un Philosophe ne ment point. Qui vous empêche de joindre aux motifs que vous avez d'obéir à la

nature pour votre ſanté, à la police pour votre ſûreté, celui d'obéir à une Divinité pour l'aſſurance de l'avenir, contre lequel après tout, vous n'avez point de démonſtration géométrique? Que riſquez-vous? Il n'y a que la vertu qui coûte. Dès que vous la pratiquez ſi bien, & dans tous ſes points; un motif de plus, qu'on vous donne, doit vous prêter des aîles, plutôt que de vous arrêter dans votre courſe.

Refuſerez-vous de faire avec plus ce que vous faites avec moins? Ce refus, ſans raiſon, ne ſeroit pas digne d'un Philoſophe.

Direz-vous qu'en vous délivrant de toute crainte des Dieux, vous eſpérez vous dédommager par des tranſgreſſions ſecretes? Vous nous avez donc trompé, quand vous nous avez aſſuré que votre vertu étoit vraie & entiere.

Mais non : nulle Philosophie ne permet ces transgressions, ni ne les avoue.

Reclamerez-vous les droits naturels d'user de votre corps, de votre intelligence, de votre volonté, de votre liberté, des plaisirs de cette vie, dont nos Modernes affectent de dire que la Religion demande le sacrifice, plus que la Philosophie.

Mais 1°. c'est une allégation fausse. La Religion par elle-même, n'exige rien de contraire à la santé, ni à la vigueur du corps (*a*); & la Philosophie demande par elle-même, la retenue, la sobriété, la tempérance, aussi-bien que la Religion (*b*).

(*a*) Pour que notre raisonnement soit juste, il n'est pas nécessaire que la Philosophie porte la vertu aussi loin que la perfection chrétienne.

(*b*) La premiere idée, dit Bayle, qui se présente à ceux qui veulent examiner l'état d'irreligion, est

20. Le ſacrifice de nos lumieres naturelles, ſur ce qui concerne les cauſes primitives, eſt-il un ſi grand ſacrifice? J'en appelle à la bonne foi des Philoſophes qui ont étudié l'hiſtoire de l'eſprit humain. La Religion ne nous ôte pas une de nos connoiſſances utiles & réelles. Elle affermit celles qui ſont chancelantes, & nous en donne que nous n'aurions pas ſans elle: ſon flambeau s'allume, où celui de la raiſon s'éteint. De quoi

l'idée d'une liberté fort heureuſe, ſelon le monde, dans laquelle on ſatisfait tous ſes deſirs ſans aucune crainte, ſans aucuns remords. Cette idée s'enracine ſi avant dans l'ame, & en occupe tellement la capacité, que ſi quelqu'un nous vient dire que l'état d'un homme pieux n'eſt point comparable, en fait d'avantages temporels, à celui d'un Epicurien, nous rejettons cela comme un menſonge très-abſurde; & cependant ce menſonge prétendu a de ſon côté une foule de raiſons très-fortes, comme Plutarque l'a fait voir. *Diction. au mot* Epicure. *Remarque R.*

ſe plaint-on ? La raiſon ne comprend rien aux myſteres ; cela eſt vrai : mais elle voit évidemment que Dieu peut communiquer à l'homme la connoiſſance de certaines véritez, ſans lui en communiquer les démonſtrations. Si elle pouvoit en douter ; on la rappelleroit à toutes ſes connoiſſances naturelles, qui ſont à peu près dans le même cas. Le Philoſophe ſait-il ce que c'eſt que la lumiere qu'il voit, l'air qu'il reſpire, la terre qu'il foule de ſes pieds, le feu qui lui donne la vie ? Connoît-il l'art du germe de la moindre plante, du moindre vermiſſeau ? Tout eſt myſtere pour lui dans les choſes qu'il voit, qu'il touche, dans leſquelles il exiſte ; & il ſe câbre, lorſqu'il ne comprend pas l'infini.

La volonté eſt captive ſous la Religion ; il faut renoncer à ſes

penchans, à ses goûts.....

Est-ce que vous en auriez de ceux que la Religion condamne ? On vous demande si la Philosophie les approuve ? Qu'est-ce que la vertu, selon la Philosophie, même d'Epicure ? Une volonté subjuguée. Où irons-nous pour avoir cette liberté que nous demandons ? La nature sage, qui nous a donné les forces, a crû devoir les limiter, pour la conservation même de notre être. L'ordre public les a bornées encore, pour nous assurer notre bien-être. Que ferions-nous si nous avions les aîles de l'aigle & la force du taureau ? Il a fallu nous garotter les mains, le cœur, & l'esprit pour notre propre repos : cela est évident. Que doit faire le Philosophe, s'il est vraiment tel ? Se renfermer dans les limites, & se tenir toujours en-deçà, s'il craint de se heurter contre elles.

Il faudra donc renoncer à tout, se concentrer en soi-même, dire adieu à tous les plaisirs. C'en est fait.... .

On est fâché de le dire : tant d'objections décélent un intérêt sécret.

Plutarque a fait un Livre exprès pour prouver *qu'on ne peut vivre heureux en suivant la doctrine d'Epicure*. Un moderne, philosophe aussi profond, qu'ami sincere de l'humanité, a démontré qu'on ne pouvoit être malheureux avec la vertu (*a*). Enfin, voici un apologue, qui est vieux, mais qui fera voir, qu'il y a long-tems qu'on a répondu à ces difficultez, qu'on croit nouvelles.

« On raconte qu'Hercule em» barassé du parti qu'il devoit » prendre en entrant dans le mon-

(*a*) La Théorie des Sentimens agréables, par M. l'Evêque de Pouilly. *Chez David le jeune*.

» de, vit venir à lui deux femmes.
» L'une vêtue de blanc, avoit la
» taille déliée, des traits nobles :
» la pudeur régnoit dans ses yeux,
» la douceur & la modestie dans
» son maintien : toute sa personne
» étoit ornée par la décence & par
» la simplicité. L'autre, engraissée
» par une éducation molle, avoit
» plus d'apparence que de force.
» Sa taille toute artificielle, ses
» couleurs empruntées, ses yeux
» ouverts avec affectation, sa pa-
» rure recherchée, enfin, une étu-
» de continuelle de ses mouve-
» mens & de ses gestes annon-
» çoient un dessein formé de plaire
» & d'attirer les yeux. Celle-ci,
» plus empressée que sa compa-
» gne, se hâta d'adresser ces mots
» au héros : Jeune Prince, vous
» êtes embarassé, je le vois, de
» la route que vous devez suivre
» dans le cours de votre vie. Ayez

» confiance en moi ; je vous mon-
» trerai un chemin facile, par le-
» quel vous arriverez à tous les
» plaisirs, sans essuyer aucune pei-
» ne. Exemt de tous soins, exemt
» des fatigues de la guerre, vous
» n'aurez qu'à choisir les mets &
» les liqueurs qui seront de votre
» goût, ainsi que les autres objets
» qui pourront flatter vos yeux, vos
» oreilles, tous vos sens..... Si
» vous craignez que ces objets ne
» vous soient ravis ; je vous ensei-
» gnerai les moyens de vous les
» procurer sans efforts. Vous joui-
» rez du travail des autres, vous
» ne vous abstiendrez de rien,
» quand il vous paroîtra bon. Car
» c'est la puissance que j'accorde
» à ceux qui m'aiment : ils ont
» droit de tirer tout à eux. Com-
» ment vous appellez-vous, lui
» dit le héros ? Mes amis m'ap-
» pellent *la Félicité*, & mes enne-
» mis, *la Mollesse*.

« La Vertu parla à son tour;
» mais d'un style bien différent de
» celui de sa rivale. Je ne veux
» point vous tromper, dit-elle au
» héros. Tout ce qu'il y a de beau
» & d'excellent dans la nature s'a-
» chete au prix de la peine & du
» travail. Les Dieux l'ont ordonné
» ainsi. Si vous voulez que ces
» Dieux vous soient favorables;
» il faut leur rendre honneur. Si
» vous voulez être aimé de vos
» amis; il faut leur faire du bien.
» Si vous voulez être honoré dans
» quelque Ville que ce soit; il
» faut y être utile. Si vous vou-
» lez être admiré de toute la Gré-
» ce; il faut la servir. Si vous
» voulez que la terre vous donne
» ses fruits; il faut la cultiver. Si
» vous voulez défendre vos amis
» & votre patrie & vous venger de
» vos ennemis; il faut apprendre
» l'art pénible de la guerre, &

» vous endurcir aux travaux; en-
» fin, si vous voulez avoir un corps
» robuste; il faut l'accoutumer à
» obéir à l'ame, l'habituer à la
» sueur & aux efforts laborieux.

Après ce discours, la Vertu fait observer à son Eleve, qu'outre la gloire & le plaisir d'avoir fait le bien, elle fait donner aux hommes, mais comme un surcroit seulement, les satisfactions mêmes que promet la Volupté; qu'elle les leur procure à meilleur titre & à un plus haut dégré; en un mot, que l'homme gagne plus de volupté qu'il n'en perd, quand il renonce à la volupté (*a*).

Rien n'empêchera donc celui qui est vraiment philosophe, c'est-à-dire, vraiment vertueux, de se soumettre à l'œil de la Providence: cette soumission ne lui ôtera rien de ce que la vraie Philosophie lui

(*a*) Xénophon Mém. Soc. lib. 2.

accorde, non plus que celle-ci n'ôte rien à la nature, quand elle ne demande que ses vrais besoins:

Non aliud natura, aliud sapientia, dicit. Juv.

Que la Nature soit la base de l'édifice, la Religion peut le couronner; & la Raison, placée entre les deux, obéissant à l'une, commandant à l'autre, sera le nœud de correspondance & de conciliation.

On nous a dit que l'Impie avoit besoin d'être vertueux pour son bonheur. Le Philosophe qui reconnoît la Providence, le sera de même pour le sien. Mais celui-ci aura des motifs pour l'être malgré la douleur & la mort; parce qu'il voit sa plus grande récompense au de-là de cette vie. Cet autre cessera de l'être toutes les fois que l'accomplissement de la loi lui coûtera plus dans cette vie, que la transgression; ou que, toutes choses égales, il lui rapportera moins.

S'il l'eſt encore, quoique la vertu exige plus d'efforts qu'elle ne rapporte de ſatisfactions : ce ne pourra être que par des raiſons étrangeres à ſon ſiſtême, & parce que ſes mœurs avoient eté faites par l'éducation, avant que la Philoſophie en eût vitié les principes. Car il agit ſans cauſe, & eſt dupe de ſa vertu, toutes les fois qu'un double ſalaire, quel qu'il ſoit, ne le paie point en cette vie, du ſacrifice qu'il a fait de ſon repos.

Le crime de toutes les ſectes qui tuent l'ame avec le corps, n'eſt donc point d'avoir permis le vice & négligé la vertu. Cette idée auſſi odieuſe qu'abſurde, eût été à Athènes une affaire de police plûtôt qu'une queſtion de Philoſophie. C'eſt d'avoir ôté aux paſſions leur frein & leur barrieres les plus eſſentielles : c'eſt d'avoir coupé à la vertu ſes nerfs ;

de lui avoir ôté ses motifs & ses garans : c'est d'avoir mis tout le ressort moral des facultez humaines dans le bien-être personnel de la vie présente.

Si l'Epicurien se fait des amis ; ce ne sera que pour en tirer un profit usuraire : *L'amitié est une terre qu'on seme* (*a*). S'il est juste ; ce ne sera que pour sa propre utilité : il ne peut l'être contre lui-même (*b*) : *Le Sage est à lui-même sa derniere fin* (*c*). Il se gardera d'entrer dans les affaires publiques ; *parce que les honneurs sont toujours des charges* (*d*). Il ne voudroit pas même être Roi ; *parce que la couronne du repos vaut mieux que celle de la gloire* (*e*). Enfin, tirant parti de tout, il prendra sur les autres

(*a*) Voyez Max. 32.

(*b*) Voyez les Max. 34. 35, &c.

(*c*) *Sapientem omnia suâ causâ facere.* Cic. pro Sexto.

(*d*) Plut. *adv. Coli* 1125.

(*e*) Plut. *adv. Col.* 1125.

de plus qu'il pourra prendre, & ne laiſſera prendre ſur lui que ce qu'il ne pourra défendre. *Et mihi res non me rebus.* Hor. « Ce n'étoit point » ainſi, dit Plutarque, que ſe com- » portoient les Sages qui ont pré- » cédé Epicure. Parménide (*a*) » a établi d'excellentes loix dans » ſa patrie, dont chaque année » les Magiſtrats font jurer encore » l'obſervation à chaque citoyen. » Empedocles a fait faire le pro- » cès aux chefs d'Agrigente, qui » étoient devenus tyrans & diſſi- » pateurs des fonds publics. Il a » délivré ſon pays de la peſte & » de la ſtérilité, en faiſant murer » les gorges d'une montagne, par » où le vent du midi ſe portoit » dans les plaines. Socrate con- » damné, aima mieux mourir in- » juſtement, que de donner en » fuyant, la moindre atteinte aux

(*a*) *Adv. Col. 1126.*

» loix: Mélissus se mît à la tête
» d'une flotte, & battit les Athé-
» niens. Platon a écrit des choses
» admirables sur les loix, & sur
» l'art de rendre les peuples heu-
» reux; mais ses leçons de vive
» voix étoient plus admirables en-
» core. Ce fut par elles que Dion
» mit sa patrie en liberté; que Pi-
» thon & Héraclide égorgerent le
» tyran de Thrace. Chabrias &
» Phocion, qui commanderent les
» armées d'Athènes, étoient dis-
» ciples de l'Académie. Il est vrai
» qu'Epicure envoya un homme
» en Asie pour maltraîter Timo-
» crate, & le faire chasser de la
» Cour, parce qu'il avoit offen-
» sé son frere Métrodore. Ce
» trait est conservé dans leurs ar-
» chives. Mais Platon a envoyé
» aux Arcadiens Aristonime, aux
» Ebéens Phormion, Ménédéme
» aux Pyrrhéens, pour régler les

» constitutions de leurs Etats. Eu-
» doxe a donné des loix aux Cni-
» diens ; Aristote à Stagire : ils
» étoient l'ün & l'autre amis &
» disciples de Platon. Aléxandre
» demanda à Xénocrate ses con-
» seils sur l'art de regner. Celui
» que les Grecs d'Asie envoyerent
» à Aléxandre pour le déterminer
» à la guerre contre les Barbares,
» Délius d'Ephese, étoit de l'é-
» cole du même Platon. »

» Quand la conjuration de Zé-
» non, disciple de Parménide,
» contre le tyran Démicus fut dé-
» couverte, il fit voir que la doc-
» trine de son maître étoit un or
» pur, qui ne craint point l'épreuve
» du feu. Il fit voir que la douleur
» ne peut effrayer que les enfans
» & les femmes, ou les hommes
» qui ont un cœur de femme.
» Il se trancha la langue avec ses
» dents & la cracha au visage du

» Tyran. La Morale d'Epicure a-
» t-elle, je ne dis pas égorgé les
» Tyrans ; à-t-elle produit, je ne
» dis pas un héros, un législateur,
» un chef de nation, un ministre
» de quelque Roi, un défenseur
» du peuple, un homme qui ait
» souffert pour la justice, qui soit
» mort pour elle ; mais un homme
» qui se soit seulement embar-
» qué pour sa patrie, qui ait fait
» pour elle la moindre dépense ?
» Qu'on nous en cite un seul qui
» ait travaillé pour le bien public.
» Métrodore une fois en sa vie fit
» un voyage de 40 stades (*a*) pour
» rendre un service à un certain
» Mithra, officier du Roi Lysi-
» maque. Epicure en écrivit des
» lettres à tout l'univers : c'étoit
» l'effort d'une vertu sublime.
» Qu'auroient-ils dit, si, comme
» Aristote, ils eussent rebâti leur

(*a*) Environ une lieue & demie.

» patrie ; & s'ils l'eussent, com-
» me Théophraste, remise deux
» fois en liberté ? Le Nil n'eût point
» produit assez de papier pout cé-
» lébrer tant de gloire.

» Mais, ce qui me paroît le
» plus insoutenable, ce n'est point
» que de tous les Philosophes ils
» soient les seuls qui ne fournis-
» sent point leur contingent à la
» société ; tandis que les Poëtes
» même, jusqu'aux comiques, plai-
» dent la cause du bien public &
» des loix : c'est que, s'ils parlent
» du gouvernement, c'est pour dé-
» fendre d'y prendre aucune part ;
» s'ils parlent de l'Éloquence, c'est
» pour la mettre au rabais ; s'ils
» parlent de la Royauté, c'est pour
» vanter le bonheur de ceux qui
» vivent sous les Rois (*a*). Ils tour-

(*a*) Epicure étoit vraiement dans ses principes : La royauté est le repos de tous par le travail d'un seul.

» nent en ridicule les Héros amis
» de la liberté & de la gloire » :
» *Qu'étoit-ce qu'Epaminondas? Peu*
» *de chose : un corps ſans ame, une*
» *ame de bois (a), & encore n'avoit-*
» *il que l'écorce. Quelle mouche le pi-*
» *quoit pour aller courir comme un*
» *fou par-tout le Peloponéſe, tandis*
» *qu'il pourroit reſter chez lui tran-*
» *quilement aſſis, la tête dans ſon*
» *bonnet?*

Nous laiſſons au Lecteur à juger lui-même ſi ce Diſcours de Plutarque eſt une vaine déclamation ſans fondement, ou un expoſé fidéle des conſéquences d'un ſiſtême qui ramene tout au bien être perſonnel dans cette vie.

Qu'on ſuppoſe en concurrence l'Epicurien avec l'homme qui reconnoît l'œil de la Providence : le premier a pour lui, non-ſeu-

(a) Un homme qui ne ſentoit point: | Σιδήρεοι σπλάγχνοι.

lement

lement, les moyens légitimes qui font les talens, la capacité, les amis, les dehors de la vertu, les témoignages des honnêtes gens, *fas*; mais encore le mensonge, qui ne sera point honteux lorsqu'il ne pourra être prouvé; le parjure, qui, sans la Divinité, n'est qu'une ruse pour attraper les sots; la calomnie qui tue, si elle pénétre, & qui laisse au moins la cicatrice, si elle guérit; enfin, il aura tous les moyens les plus violens, *nefas*; pourvû qu'il puisse s'assurer de l'impunité, soit par la force, soit par l'artifice; ou que les suites du mauvais succès de l'entreprise formée soient plus fâcheuses encore pour lui, que celles des mauvais moyens.

Qu'on suppose deux concurrens, persuadez tous deux des principes métaphysiques d'Epicure, tous deux adroits, tous deux

puiſſans, tous deux également ardens, également preſſez par la cupidité, par le beſoin, par la douleur; on entrevoit le ſpectacle de tout ce qui peut rendre odieuſe l'eſpece humaine. Qu'on mette deux Nations à la place des deux hommes; on a toutes les horreurs des ſiécles les plus barbares.

Mais, dira-t-on, la Religion empêche-t-elle ces horreurs dans les Nations où elle regne?

Elle les empêche ſouvent: elle les condamne toujours. Et la Philoſophie dont nous parlons, n'ayant, dans bien des cas, aucun titre pour les condamner, en fournit même pour les autoriſer. Voilà les dangers de cette doctrine pour la ſociété.

Il n'y a pas moins d'inconvéniens pour le particulier même; dont la vertu eſt peu aſſurée par les motifs d'Epicure.

Il n'est vertueux que parce qu'à sa vertu tient son être, & son bien être ; sans quoi la vertu ne vaudroit pas pour lui un denier percé (a).

L'intérêt de son être, s'il est bien convaincu de ses principes, est une foible garde. Que lui importe de vivre vingt ans de plus ou de moins ? On sait en François la maxime des voluptueux ; les Latins en avoient une pareille :

Mihi sex menses satis sunt vitæ, septimum orco spondeo (b).

Epicure n'a-t-il point dit que ce n'étoit pas par la durée qu'on devoit mesurer la vie, mais par la jouissance du plaisir (c) ? Le sage

(a) Cette expression est de Plutarque. Diogène Laërce dit qu'Epicure pensoit que c'est pour la volupté qu'on doit rechercher les vertus, & non pour elles-mêmes. *Lib. X. Seg.* 138.

(b) Cic. *L.* 2. *de Fin.*

(c) Lettre à Ménécée.

peut donc prendre ſur ſon être, pour ajouter à ſon bien être.

Mais, s'il arrivoit qu'on ſe fût trompé dans le calcul de l'avenir, & que les plaiſirs qu'on avoit cru devoir abréger la vie, ne la changeaſſent qu'en une longue douleur ; alors, l'Epicurien ſeroit livré à de cruels repentirs. Cette crainte ne ſuffit-elle pas pour l'attacher à la pratique conſtante de la vertu ?

Voilà donc l'unique frein de la paſſion. Ce n'eſt plus la mort qui épouvante l'Epicurien ; c'eſt la douleur qui y conduit par un chemin trop long.

Qu'eſt-ce que cette crainte, ſur-tout pour un Epicurien, dans l'inſtant où domine déja l'avant-goût & le preſſentiment de la volupté ? Preſque tous les hommes s'y laiſſent prendre. Quelque amour qu'ils aient pour la ſanté

& pour la vie ; quelque autorité qu'aient sur eux la raison, l'honneur, les loix qui punissent, celles qui récompensent, l'intérêt de la vie présente, l'espérance de la future ; il en est peu qui ne chancélent devant le phantôme du bonheur, qu'ils croient voir dans la volupté. Et Epicure veut que la seule crainte d'une douleur qui peut suivre ou ne pas suivre le plaisir ; d'une douleur, dont on peut se délivrer soi-même, si elle ne nous délivre pas assez vîte de nous, conserve la vertu dans sa pureté ! Ce n'est point par amusement qu'on dispute en matiere si grave ; & si on y va de bonne foi, on s'en rapportera à l'expérience & au jugement de ceux qui connoissent le caractere des hommes, leur sensibilité au bien présent, & leur peu d'inquiétude sur le mal problématique de l'avenir.

ARTICLE VII.

Partisans d'Epicure.

ON a recours aux autoritez pour justifier Epicure. Peut-on croire, dit-on, que, si les principes de ce Philosophe eussent été tels qu'on vient de les présenter ; tant de gens de bien dans l'antiquité, & parmi les modernes, auroient pris sa défense ?

Ciceron, lui-même, en plusieurs endroits de ses ouvrages, loue les Epicuriens pour leur droiture, leur probité, leur amitié réciproque entre eux (*a*). Il y a plus, Séneque, c'est-à-dire, un Stoïcien, qui, selon l'esprit de sa secte, devoit être l'ennemi juré d'Epicure, Séneque a fait son

(*a*) Ciceron ne parle que des hommes, & nullement de la doctrine.

apologie. « Je ne pense point, » dit-il, comme la plûpart de nos » Stoïciens, qui assurent que la » secte d'Epicure est l'Ecole du » vice : je dis seulement qu'elle a » une mauvaise réputation ; & j'a» joûte qu'elle ne la mérite point. » C'est donc l'apparence qui trom» pe & qui inspire la défiance (*a*) ».

Que dirons-nous des modernes, de Philélphe, de Rhodiginus, de Volaterran, de Laurent-Valle, de Quévédo, de la Mothe-le-Vahier, de Sorbiere, &c. dont les uns disent qu'Epicure est de tous les anciens Philosophes celui qui a le plus approché de la vérité ; & d'autres que c'est injustement qu'il a été attaqué & déchiré par ses

(*a*) *Non dico quod plerique nostrorum, sectam Epicuri flagitiorum magistram esse; sed illud dico : Malè audit, infamis est : & immerito..... Frons ipsa dat locum fabulæ, & ad malam spem invitat.* Lib. de beat. vitâ, cap. 13.

ennemis ? M. le Baron des Coutures a fait ſur lui un Livre qui eſt un panégyrique. Enfin, on cite Gaſſendi, dont l'ouvrage eſt un chef-d'œuvre, & qui ſeul vaut tous les autres défenſeurs de ce Philoſophe calomnié.

On peut répondre en général, que les ſuffrages de tous ces Auteurs prouvent peu de choſe ; parce qu'ils ſont tous ou des Epicuriens ſecrets qui tâchent de juſtifier leur maître afin de ſe juſtifier eux-mêmes ; ou des ſavans, qui, ayant approuvé les idées d'Epicure ſur certains chefs, les ont reſtraintes & modifiées, comme elles avoient beſoin de l'être. C'eſt un édifice ruineux dont ils ont voulu conſerver quelques parties, qui leur ont paru belles & fondées ſur les vrais principes. Par exemple, ayant conſideré avec attention la Morale qui ramene

toutes nos actions au bien être particulier, ils y ont trouvé un fonds de vérité, dont il est difficile de se défendre quand on l'a approfondi (*a*).

Il est certain que les hommes qui ne sont instruits que par la nature, travaillent principalement pour se procurer la force, & par elle, la liberté & le repos.

Il n'est pas moins certain que toutes les vertus civiles, qui vont au bien de la société, ont en même tems une autre tendance plus forte & plus sensible vers le bien personnel, & que la plûpart des sacrifices faits au bien général, rapportent le centuple à l'amour particulier.

Qu'il y ait des impulsions subites, des traits de pure générosité, des vûes sublimes d'ordre & de grandeur, qui semblent épurées de

(*a*) Voyez Chap. 2.

toute eſpéce d'intérêts ; cependant, quand les Epicuriens ſoutiennent que tous ces ſentimens élevez ont leur germe radical dans un certain amour de ſoi-même ; ſi, après les avoir entendus, on deſcend juſqu'au fond de ſon cœur, on y trouve quelque choſe qui parle pour eux. Quel inconvénient que Dieu ait enchâſſé, enveloppé le germe de la vertu dans l'intérêt de notre être, & que l'accompliſſement de chacun de nos devoirs ſoit récompenſé par quelque accroiſſement de bien être ?

Ce coup d'œil de la Morale, qui, quoi qu'on en diſe, a été préſenté d'une maniere plus marquée & plus nette dans la Philoſophie d'Epicure que par-tout ailleurs, & qu'on pourroit concilier avec la plus ſublime vertu, eſt ce qui a procuré des partiſans à cette Philoſophie : on a cru y voir une par-

tie du sistême de la nature, dont la voix, lorsqu'elle est distinctement articulée & étendue, ne peut point tromper le cœur humain. C'est le côté que Gassendi a vu, & qu'il a fait voir à ceux auprès de qui il vouloit justifier Epicure.

Mais à ce côté, il en est un autre opposé, & qui ruine dans la pratique, tout ce que ce sistême présente de séduisant dans la spéculation : c'est de n'avoir employé pour rien, dans ce plan de Morale, la Divinité, sans laquelle l'homme n'a plus d'appui, plus de garant, plus de ressort agissant dans tous les cas.

Les Epicuriens en conviennent lorsqu'ils font l'histoire du genre-humain. » Dans le commencement, nous disent-ils, les » hommes vivans comme les bê» tes, n'avoient d'autres régles

» que la volonté du plus fort :
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus. Hor.
» Par l'expérience, on trouva qu'il
» seroit utile de faire des loix d'é-
» quité & de justice pour arrêter le
» brigandage & la licence. La so-
» ciété alors prit quelque forme,
» & commença à apprivoiser les
» hommes brutaux.

» Ce remede ayant paru insuffi-
» sant dans une infinité de cas se-
» crets, un Législateur plus profond
» & plus rusé que tous les autres,
» imagina les Dieux ; c'est-à-dire,
» des témoins, des juges, des ven-
» geurs, pour voir, peser & récom-
» penser le bien & le mal, ou dans
» cette vie, ou dans une autre (*a*).

Cet exposé purement Epicurien, est l'aveu le plus complet de ce qu'on reproche à la vertu d'Epicure. Son héros peut être brave, honnête, juste, modéré, quand

(*a*) *Plut. de Plac. L. 1. c. 7.*

il croit qu'on le regarde; parce qu'alors le ſalaire eſt prêt, c'eſt-à-dire, l'eſtime, la conſidération, la confiance des autres hommes, qui ſont pour lui autant de moyens de plaiſir & de ſureté. Mais quand on ne le voit plus; toutes ces belles vertus s'évanouïſſent. Elles ſont une duperie, ſurtout, ſi les vices contraires rapportent plus de repos, plus de liberté, plus de moyens de bonheur, que les vertus.

On oppoſe l'autorité de Séneque, comme un bouclier impénétrable à tous les traits qu'on peut lancer ſur Epicure.

Il eſt vrai que ſon apologie d'Epicure eſt préciſe & formelle; mais il eſt à craindre que loin de juſtifier Epicure, elle ne donne des ſoupçons contre les Stoïciens. Veut-on s'arrêter un moment pour comparer enſemble ces deux ſectes?

Elles avoient un fond intérieur & un dehors apparent. Séneque nous l'a aſſuré, pour l'honneur d'Epicure. Que ſeroit-ce, s'il en étoit de même des Stoïciens, à la honte de Zénon?

Il eſt certain que pour les dehors, jamais ſectes ne furent plus oppoſées.

Dans le Portique, on ne parloit que de Dieux & de providence des Dieux. Dans les jardins d'Epicure, on ne voyoit que des atômes, & leur concours fortuit pour former tous les êtres.

Là, les colonnes n'étoient frappées que des beaux noms de vertu auſtere, de juſtice univerſelle, d'amitié pure. Ici les échos ne répétoient que les noms de volupté, de plaiſirs ſenſibles, de bien-être perſonnel.

Zénon regardoit les paſſions comme des monſtres qu'il falloit

étouffer. Epicure les voyoit comme des ressources qu'il falloit ménager.

L'un ne parloit que d'action, d'activité : il falloit être soldat, commerçant, magistrat ; en un mot, se livrer à la vie civile & aux occupations de service dans la société. L'autre vouloit qu'on laissât faire les sots, & qu'on se reposât à l'ombre de la sagesse ; ou qu'on ne se donnât de mouvement qu'autant qu'il en falloit pour assaisonner le plaisir du repos.

On voit par ce simple coup d'œil, combien il devoit y avoir de combats & de querelles entre les subalternes des deux écoles. Car, en fait de dispute, ils sont toujours plus braves que les chefs. Les Stoïciens étoient furieux par principes, croyant se battre pour la vertu. Les Epicuriens se fâ-

choient un peu moins, de crainte de se fatiguer. Mais ceux qui étoient à la tête des deux partis, rioient secrétement de ces demêlez, dont ils laissoient le petit honneur au peuple de la secte, pour lui tenir lieu de pâture, & l'animer à bien servir ses maîtres dans le besoin.

Séneque qui n'étoit point homme à passer toute sa vie dans une secte philosophique sans l'avoir approfondie & comparée avec les autres, avoit sans doute jeté un regard sur celle d'Epicure (*a*); & il y avoit saisi les traits de ressemblance avec la sienne, que le vulgaire n'y voyoit pas.

Epicure concevoit dans l'infinité de l'espace un nombre infini d'atômes, dont la masse, le mouvement

(*a*) *Soleo enim & in aliena castra transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator.* Sén. Epist. 2.

vement & la figure étoient les causes séminales de tous les êtres. Les Stoïciens concevoient un cahos immense, contenant tous les principes, & les raisons mécaniques des essences, & des natures qui se sont formées (*a*).

Selon ces derniers, les principes nageans d'abord dans le vuide, s'étoient rassemblez au centre de l'espace, y avoient formé les élémens, & ensuite le monde que nous habitons. Epicure en disoit autant de ses atômes : seulement il admettoit d'autres mondes que celui-ci, & vouloit que le vuide fût dispersé par-tout. Les Stoïciens ne l'admettoient que hors du monde ; afin, disoient-ils, que, quand le monde respiroit, il eût de l'espace pour s'enfler & s'étendre.

Il est vrai que Zénon faisoit

(*a*) Voyez Plut. *de Plac.* I. 7.

Dieu auteur du monde. Mais 1°. ce Dieu étoit corporel : c'étoit la partie la plus subtile de la matiere. 2°. Il étoit soumis au destin, ou à une nécessité qui contenoit en soi la raison de toutes choses (*a*). 3°. Il étoit l'ame de tout ce qui a en soi un principe de mouvement & d'activité. Epicure, en changeant les noms, avoit tout cela dans ses atômes, lesquels renfermoient en eux les principes naturels de toute activité, par leur pésanteur nécessaire dans le vuide, & de toutes formes, par leurs configurations inaltérables. Deux têtes bien organisées, qui en étoient à ces termes, pouvoient aisément se concilier sur ces deux points.

(*a*) *Eadem necessitas & Deos alligat : irrevocabilis divina pariter atque humana cursus vehit. Ille ipse omnium conditor ac rector scripsit quidem fata, sed sequitur : semper paret ; semper jussit.* Sénec. de Prov. c. 5. *Voyez Bruk. T.* 1. *Hist. ph.*

Malgré la roideur & l'inflexibilité du destin, Zénon n'osoit dire que l'homme ne fût pas libre. Epicure ne le disoit pas non plus, malgré le mécanisme des causes motrices. Il n'avoit même inventé la déclinaison des atômes, que pour conserver la liberté & donner par elle quelque mérite à la philosophie : mais ce n'étoit que des mots de part & d'autre (*a*). Séneque l'avoit bien vû.

Les Stoïciens faisoient grand bruit de la Providence : on croiroit, quand ils en parlent, qu'il s'agit d'une volonté éclairée, qui regle toutes choses à son gré : ce n'étoit qu'un mouvement spontané de la nature, une chaîne mobile tournant sur elle-même, & entraînant

(*a*) Rien de plus pitoyable que la méthode dont Epicure se servoit pour expliquer la liberté des actions humaines. *Bayle au mot*, Epicure. *Rem. V.*

avec elle la suite & l'ensemble de tous les êtres attachez irrésistiblement aux anneaux dont elle étoit composée (*a*). Cette même Providence s'appelle aussi fatalité, nécessité, hazard même, si l'on veut (*b*). Epicure devoit être content, à moins qu'il ne voulût disputer pour le plaisir de disputer.

Nous avons dit qu'Epicure avoit lié les mains aux Dieux, remettant aux atômes toute l'activité des causes. Séneque l'a fait de même, remettant cette activi-

(*a*) *Fatum est sempiterna quædam & indeclinabilis series rerum, & catena volvens semetipsa & implicans per æternos consequentiæ ordines, ex quibus apta, connexaque est.* A. Gell. *Noct. Att.* L. VI. c. 2.

(*b* *Vis illum fatum vocare? Non errabis... Vis illum providentiam dicere? Rectè dices.... Vis illum naturam vocare? Non peccabis.... Vis illum vocare mundum? Non falleris. Ipse enim est totum quod vides, totus suis partibus inditus, & se sustinens vi suâ.* Sen. Nat. quæst. L. 2. c. 45. *Voyez M. Brucker Otii. Vindel, p. 165.*

té au destin, qui seul ordonne de tout, & applique les formes à la matiere (*a*) : mais hâtons-nous d'achever ce paralléle.

A la mort Epicure nous anéantit entierement, c'est-à-dire, qu'il rejette dans la masse universelle les élémens dont nous étions composez, & qu'il ne nous laisse aucun sentiment de notre être. Les Stoïciens nous accordoient quelques siécles de vie au-delà du trépas, pour purger l'ame de ses souillures, avant que de la replonger dans l'être principe. Pour Séneque, il paroissoit avoir peu de foi à cette seconde vie (*b*). Et après

(*a*) Dieu, selon les Stoïciens, est un feu subtil qui se revêt selon les loix du destin, de toutes les formes qui sont dans la nature. Plutarq. *de Plac.* I. c. 6. & c. 7. Diog. Laër. L. 7. Cic. *de Nat. Deor.* L. 1. Sen. *de Ben.* IV. c. 7. Bruk. *Hist. Crit.* T. 1. p. 931.

(*b*) *Juvabat de æternitate animarum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facilè opinionibus,*

tout, le monde des Stoïciens n'étoit que celui d'Héraclite, où tout se faisoit par des retours périodiques de raréfaction & de condensation. La substance la plus raréfiée étoit Dieu, la plus condensée étoit matiere. Les ames placées entre les deux extrêmes, prenoient l'ordre du destin pour monter ou pour descendre. Quelques routes qu'elles prissent, elles arrivoient toujours à un fleuve d'oubli. Or, c'étoit tout ce que vouloit Epicure.

Zénon avoit en horreur la volupté. Epicure en faisoit son Dieu. Mais tous deux vouloient arriver à l'ataraxie, à l'apathie, à l'euthy-

magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis, quam probantium, Epist. 102. Et dans l'Ep. 53. *Fortasse (si modo sapientium vera fama est, recipitque nos locus aliquis,) quem putamus periisse, præmissus est.* Il parle clairement dans le Livre à Marcia. *Luserunt ista Poetæ : mors omnium dolorum solutio est & finis... non potest miser esse qui nullus est.* c. 19.

mie, à l'aponie, à l'aochlesie, à l'athambie, à l'acataplexie, à l'athyphie, c'est-à-dire en françois, au repos de l'ame :

Hic (Zeno) *requiem præbet fessis in vertice summo.*

Le Stoïcien sera heureux quand il sera indépendant de tout ce qui ne dépend point de lui ; quand il ne craindra ni les Dieux, ni la mort, ni la fortune, ni la douleur, & que par une pratique constante, il sera affermi dans ses principes, s'abandonnant au cours du destin, sans que rien l'étonne ni ne le frappe.

L'Epicurien sera indépendant, de même que le Stoïcien, & par les mêmes raisons (*a*). Il s'est dé-

(*a*) *Sed possunt hæc quadam ratione dici, non modo non repugnantibus, verum etiam approbantibus nobis* (*Epicureis*). *Sic enim ab Epicuro sapiens semper beatus inducitur : finitas habet cupiditates ; negligit mortem ; de Diis immortalibus, sine ullo metu, vera sentit : non dubitat, si ita melius*

livré de la terreur des phénomenes : la mort pour lui n'eſt rien ; la douleur vive ne fait que paſſer ; ou ſi elle dure, elle a des repos de compenſation. Que le ciel tonne, que la terre tremble, que les ruines de l'univers tombent ſur lui, il n'en ſera point étonné, s'il eſt affermi dans ſes principes ;

Impavidum ferient ruinæ.

Enfin, & c'eſt le dernier point de comparaiſon, ce bonheur ſuprême, ce repos immuable eſt l'ouvrage de la vertu, de la juſtice, de la prudence, de la force, & de la tempérance (*a*), c'eſt-à-dire, de ces habitudes pénibles à acquérir, qui rangent ſous le joug de la raiſon tous les goûts & toutes les idées de l'amour pro-

ſit, migrare de vitâ : his rebus inſtructus ſemper eſt in voluptate. De Fin. I. c. 19.

(*a*) Il faut obſerver qu'il ne s'agit point ici des faits, mais des prétentions de la philoſophie.

pre mal entendu, & qui n'adoptent que celles qui, épurées au feu de la plus austere Philosophie, plaçent la félicité de l'homme dans une sphére supérieure à tout événement. » Non, dit Epicure, on ne » peut être heureux sans être sage, » honnête, & juste; & réciproque- » ment, on ne peut être sage, hon- » nête & juste, sans être heureux. »

Il reste à savoir si ces Philosophies pouvoient fournir les principes de cette vertu. Ce point a été touché dans l'article précédent.

C'en est assez, je crois, pour faire voir la conformité des deux sistêmes, & réduire à sa juste valeur l'apologie dont Epicure est redevable à Séneque: *Non est*, dit celui-ci, en parlant d'Epicure, *quod putes magnum quâ dissidemus* (a). On peut voir ce qu'en dit Gassendi, *L. 2. De Vit. Epic. c. 6.*

(a) *De Const. Sap. c. 19.*

CONCLUSION DE LA I. PARTIE.

On peut juger maintenant ſi ce Philoſophe & les autres ennemis de la Divinité ont atteint véritablement leur objet, qui étoit de rendre l'homme parfait & heureux, en renfermant tout ſon être dans cette vie.

Ils ont formé leur ſiſtême d'irreligion, parce que dans les ſiſtêmes religieux, ils ne pouvoient vivre en paix. Les Modernes parlent comme ont parlé les Anciens: » Leur ame partagée ſans ceſſe » entre le penchant de la nature » & les loix ſévéres de la Religion, » étoit livrée à des alternatives » continuelles, & à des intermit- » tences douloureuſes. La Reli- » gion demandant ſans ceſſe des » ſacrifices, la nature voulant tou- » jours regner, ces deux forces » contraires déchiroient leur cœur » tour-à-tour, & le donnoient en

» proie à de cruelles variations, qui
» ne devoient finir qu'au milieu
» des terreurs d'une autre vie, dont
» l'état étoit inconnu ». Il a donc fallu opter. Les Epicuriens modernes l'ont fait par des raisons toutes contraires à celles des Anciens.

Epicure avoit prétendu se mettre en liberté par l'étude approfondie de la nature. Il croyoit avoir découvert les vraies sources des êtres, & avoir vû, avec la derniere évidence, qu'il n'y avoit nulle Cause intelligente universelle ; c'étoit donc sur l'évidence qu'il fondoit son bonheur & son repos.

Les Modernes ont repris, & peut-être, avec moins de tort, les idées de Démocrite, qui disoit que la vérité étoit au fonds de l'abîme : *Veritatem demersam in profundo*. Le problême des causes leur a paru si compliqué, & si fort audessus des pensées de l'homme, qu'ils ont cru qu'on ne pouvoit

leur faire un crime d'une ignorance qu'ils prétendent invincible : « Nous nous traînons, » se sont-ils écriez, » dans des téné»bres profondes que rien ne peut »percer. Cette fiere raison, dont »on fait tant de bruit, n'est qu'une »étincelle qui nous éblouit, & »qui l'instant d'après nous rejette »dans des ténébres plus noires. »Si c'est le hazard qui régle notre »marche ; c'est lui qui fait nos »crimes : il doit en porter la pei»ne. Avant que de sacrifier, il »faut connoître des Dieux ».

Ainsi a parlé la Philosophie incrédule, tantôt présomptueuse jusqu'à la folie, tantôt timide jusqu'à l'imbécilité, & toujours se réfutant elle-même par la contrariété de ses pensées. Elle qui parle sans cesse du milieu, qui le conseille sans cesse, elle ne peut s'y arrêter.

Mais qu'elle prenne le parti de l'évidence des causes, ou celui

de leur obſcurité, elle doit toujours convenir que l'une eſt traverſée de nuages aſſez épais, & l'autre, de rayons aſſez lumineux, pour ramener le doute pénible & l'intermittence douloureuſe.

On a vu que la nature des atômes & du vuide, ou d'une matiere ſubſtance unique, n'étoit rien moins que démontrée; que les combinaiſons des parties par le mouvement fortuit ou ſpontané, pour former les Dieux, l'ame, le ſentiment, l'ordre des grandes & des petites parties de l'univers, étoient des miſteres qui demandoient le ſacrifice le plus dur & le plus complet des lumiéres naturelles. Le mécaniſme peut bien rendre raiſon de quelques cauſes & de quelques effets ſecondaires, qui reſſemblent à des cauſes conditionnelles; mais, nul Philoſophe dans ce ſiécle, n'a ôſé avancer que ce même mécaniſme

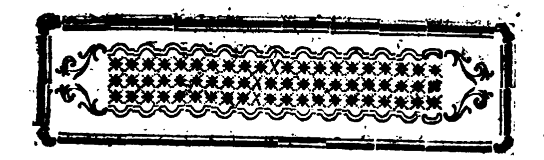
pût être jusques dans l'action des causes premieres. L'évidence ne peut donc rassurer l'Epicurien.

Il en est de même de l'obscurité. Tout est mistere dans la nature, *sacer est mundus* ; c'est-à-dire, que tout l'intérieur des causes, dont l'homme n'est point chargé de mouvoir les ressorts, n'est point montré à l'homme, pour des raisons dont on peut rendre grace à la sagesse de celui qui a bien fait toutes choses. Mais dans le spectacle des effets, que d'objets frappans nous avertissent, qu'une intelligence en prépare & en conduit tous les ressorts ! Sans parler des rapports de dessein qui sont sous nos yeux & qui brillent dans la composition & l'organisation du moindre insecte, pour sa propre conservation & pour celle de son espéce, qui peut expliquer par des principes mécaniques, pourquoi ces globes qui roulent sur

nos têtes ne ſont pas tous réunis au même point central ? pourquoi, ne s'étant pas réunis, ils ne ſuivent pas tous de ſemblables routes dans l'eſpace ? pourquoi ils en ſuivent ſouvent de toutes oppoſées, quoique dans le même tourbillon ? pourquoi ces aſtres étrangers qui voyagent dans notre monde, n'y établiſſent point leur demeure ? pourquoi ils y reviennent au bout d'une certaine révolution des tems, en contrariant, par une irrégularité réguliere, tous les mouvemens qui s'obſervent dans les tourbillons qu'ils traverſent ? En faut-il tant, je ne dis pas pour démontrer, nous n'avons pas beſoin ici d'aller juſques-là, mais pour produire au moins des doutes dans l'ame de celui qui veut méconnoître l'action d'une Cauſe libre & intelligente, & par conſéquent, pour le rejetter dans le trouble & dans

l'inquiétude, & lui faire perdre par-là le fruit de sa prétendue philosophie ?

Ainsi difficultez de toutes parts. Il y en a de grandes dans la Religion : il y en a de plus grandes encore dans l'irreligion. Et comme par-tout il est évident qu'il faut réfréner ses goûts, & se livrer à la pratique de la vertu, pour le bonheur même de cette vie ; il s'ensuit que c'est toujours par la vertu qu'il faut commencer. Quand nos Philosophes la pratiqueront seulement autant que la Philosophie le demande, on a assez bonne opinion de leur esprit & de leur jugement, pour croire qu'ils descendront en eux-mêmes, & qu'ils sentiront la justesse de ces mots énergiques d'un Payen : *S'il y a des Dieux, les gens de bien ne doivent pas craindre la mort : & s'il n'y en a point, que font-ils sur la terre ?* Marc Antonin.



LA MORALE D'EPICURE, TIRÉE DE SES ÉCRITS.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT LES PREUVES DE LA PREMIERE.

IL EST peu de sectes philosophiques dont nous ayons des monumens en si grand nombre & si autentiques, que de celle d'Epicure. Diogène Laërce nous a conservé quatre Lettres de ce Philosophe ; trois desquelles ont été écrites pour être le précis

de toute sa Philosophie : c'est-à-dire, de sa Physique particuliere, & de sa Morale (*a*) : car il ne vouloit point de Dialectique, ni de Métaphysique. Le même Historien nous a conservé quarante-quatre Maximes fondamentales : *maximè ratas sententias*, concer-

(*a*) » Epicure divise la Philosophie en » trois parties : il » nomme la premiere, Canonique, » la seconde, Physique, & la troisiéme, » Ethique ou Morale. » La Canonique est » une espece d'introduction renfermée » dans le Livre qu'il a » intitulé Κανὼν ou la » Régle. La Physique » contient toute la » théorie de la Nature, renfermée dans » 37 livres & dans » des Epîtres particulieres. La Morale, » qui a pour objet ce » qu'il faut fuir ou rechercher, est dans » ses livres sur l'art de » vivre, dans ses Epîtres, & dans le livre » sur le souverain » bien, περὶ τέλους. Les » Epicuriens ne veulent point de la » Dialectique qu'ils » croient inutile, disant pour raison, » qu'un Physicien n'a » besoin que de savoir » le nom des choses. *Diog. Laër. L. X. Seg. 30.* Le Livre intitulé *La Régle*, contenoit les régles pour penser & pour parler.

nant la Divinité, la mort, les fins morales de l'homme, & les principes de ses devoirs : c'est la philosophie en aphorismes. Enfin, nous avons de lui le portrait du sage, ou le plan général de sa conduite, par rapport à lui-même, & par rapport à la société.

Lucrece vient à l'appui, quand il en est besoin, pour expliquer ou déterminer le sens du texte de son maître. Ciceron y vient aussi, de même que Plutarque, Clement d'Aléxandrie, Séneque, Lactance, Arnobé, & tous ceux qui ont combattu, ou défendu Epicure. Cependant, nous n'emploierons aucune de ces autoritez que comme commentaires, & seulement, lorsque le texte original, qui fait seul notre objet, aura besoin de ces éclaircissemens.

Nous allons présenter d'abord

la traduction de la troisieme Lettre, qui, contenant l'abregé de la Morale d'Epicure, doit être, par cette raison, la premiere de nos piéces justïficatives.

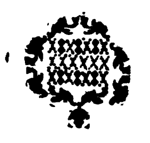
Nous donnerons ensuite la traduction des Maximes, & celle du Portrait du sage, où on verra le concert de la doctrine & de la conduite de ces Philosophes.

La Lettre à Hérmachus, qui contient les dernieres paroles d'Epicure suivra ces trois morceaux, & sera comme le couronnement du portrait de la sagesse épicurienne.

Enfin, nous ajoûterons un extrait des deux Lettres à Hérodote & à Pythoclès. Quoique ces Lettres ne contiennent, la premiere, que la Physique générale, & une partie de la Physique particuliere d'Epicure, & l'autre, que la Physique des météores, elles entrent

essentiellement dans notre plan; parce qu'Epicure n'a traité ces genres que relativement à la Morale & au bonheur de l'homme dans cette vie. *Omnium rerum naturâ agnitâ, levamur superstitione, liberamur mortis metu, non conturbamur ignoratione rerum, è quâ ipsâ horribiles sæpè existunt formidines. Denique meliùs morati erimus, cùm didicerimus quæ natura desideret.* C'est Torquatus, Epicurien, qui parle ainsi dans Ciceron (*a*); & qui répéte la même chose quelques lignes plus bas.

(*a*) *De Fin.* 119.



ARTICLE I.

LETTRE D'EPICURE à Ménécée (a).

Diog. Laër. Liv. X. Seg. 122.—135.

» LA jeunesse, Ménécée (a), n'est
» point une raison pour différer
» d'embrasser la Philosophie, ni la
» vieillesse, pour cesser de la sui-
» vre ; puisqu'il n'est point d'âge
» où il soit indifférent de se pro-

(a) Cette Traduction a été faite d'abord sur le texte de Gassendi, & ensuite revûe sur celui de l'édition de Westein, corrigée par Meibom. Nous n'avons pas cependant toujours suivi les corrections de ce Commentateur. Il est nécessaire que le Lecteur en soit averti.

Nous n'avons jeté au bas du texte de cette Lettre que des notes courtes, pour éclaircir quelques endroits qui nous ont paru n'avoir pas besoin d'une plus longue explication ; renvoyant à la premiere Partie, les points plus importans qui ont besoin de plus grands détails & de quelques développemens.

» curer la santé de l'ame. Dire » qu'il n'est pas encore tems de » se livrer à l'étude de la sagesse, » ou qu'il n'en est plus tems, c'est » dire, qu'il est trop-tôt, ou » trop-tard, pour travailler à se » rendre heureux (*a*). On doit » s'attacher à cette étude quand » on est jeune; afin qu'en vieil-» lissant, on rajeunisse toujours » par le souvenir agréable d'une » sage conduite (*b*). On le doit

(*a*) C'étoit une question dans les Ecoles de l'Antiquité, de savoir si un jeune homme étoit digne disciple de la Philosophie. On entendoit par Philosophie principalement la partie qu'on nomme Morale. Il est certain que la plûpart du tems une jeune personne ne sent pas les beaux preceptes qu'elle entend. Sa santé, sa vigueur semblent la mettre au-dessus de tous les conseils. On n'apprend à économiser ses fonds, que quand on est presque ruïné.

(*b*) La sagesse de la conduite consiste, selon Epicure, à se procurer de grands plaisirs, à petis frais, & à éviter de grandes douleurs en sacrifiant de petits plaisirs.

» quand on eſt vieux, afin d'avoir
» à la fin de ſa carriere, la ſécu-
» rité de la jeuneſſe, qui ne fait
» point craindre l'avenir.

» Il faut donc nous occuper de
» ce qui peut faire notre bien-être;
» puiſque nous avons tout dans le
» bien-être, & que quand nous ne
» l'avons point, nous faiſons tout
» pour y parvenir (*a*). Souvenez
» vous, Ménécée, de ce que je
» vous ai dit & recommandé ſou-
» vent, & regardez-le comme la
» ſource & le principe du bonheur
» de votre vie.

» I. Mettez-vous d'abord dans
» l'eſprit, que Dieu eſt un être
» immortel & heureux. C'eſt la
» notion commune que nous en
» avons tous (*b*). Gardez-vous

(*a*) S'il y a des cas où le crime eſt plus ſûr que la vertu pour arriver au bien-être de cette vie, que deviendra la vertu?

(*b*) Voyez ci-après, art. 2. dans les développemens des Max. 25. 26. & 27. ce qu'E-

» donc de lui rien attribuer qui » ne puisse s'accorder parfaitement » avec son immortalité & avec son » bonheur ; ou de lui refuser rien » de tout ce qui convient à ce bon- » heur inaltérable qui fait son es- » sence (*a*).

» Oui, il y a des Dieux : l'évi- » dence des idées nous le démon- » tre (*b*). Mais ces Dieux ne sont

picure entend par *notion commune*.

(*a*) Epicure ne donne ces attributs à la Divinité, que parce qu'il les croit incompatibles avec la providence. *Voyez le Chap. 3. & la Max.* 1.

(*b*) Epicure entend par évidence des idées, non une notion claire & distincte d'un Etre infiniment parfait ; mais une image corporelle, détachée de la surface des corps divins, & qui traversant les airs, sans se rompre, vient par nos yeux, jusqu'à notre esprit. Image qui, selon Epicure, ne peut pas exister sans modele. Nous voyons quelquefois dans nos songes des géans, des figures collossales; donc il y a des modeles semblables, errans dans la nature. On a entendu des voix au loin, venant de ces modeles; donc ce sont des natures intelligentes. Ces mêmes apparitions se font fai-

» point tels que la multitude les
» imagine, avec des attributs qui
» en détruiroient la nature.

» L'impiété n'eſt pas de nier
» l'exiſtence des Dieux du vul-
» gaire ; c'eſt de leur attribuer ce
» que ce même vulgaire leur at-
» tribue (*a*).

» Auſſi les idées qu'il s'en fait,
» ſont-elles plûtôt des lueurs fauſ-
» ſes que de vraies idées. Il croit

tes en différens tems & en différens lieux ; donc ces natures ſont immortelles. Or ces êtres, géans, intelligens, immortels, ſont des Dieux ; donc il y a des Dieux. Quelle eſt leur forme ? Humaine. Que font-ils de leurs membre ? Rien. Leur corps eſt-il ſolide ? Ce n'eſt qu'une vapeur circonſcrite qui n'a que le trait, *Monogrammos Deos* : des Dieux grêles (*Cic. de Nat. D.* 23.) Gaſſendi excuſe Epicure, diſant qu'il n'a erré que par ignorance, & non par malice ; *Videri illum ignorantiâ, non malitiâ lapſum fuiſſe. In Lib. X. Laër.* Il pourroit y avoir eu autant de l'un que de l'autre.

(*a*) Il veut dire que c'eſt une impieté de croire que les Dieux ſe fatiguent à recompenſer la vertu, & à punir le vice.

» que les Dieux ont sans cesse l'œil
» ouvert sur les méchans pour les
» punir, & sur les gens de bien
» pour les récompenser, & jugeant
» des affections de la Divinité par
» celles de l'homme, il lui refuse
» les qualitez dont il ne trouve
» point le modéle dans l'homme.

« II. Faites-vous une habitude
» (*a*) de croire que la mort ne
» nous est rien : car le bien & le
» mal ne peuvent avoir lieu que
» par le sentiment. Or, la mort
» est l'extinction de tout sentiment
» (*b*).

« Avec ce principe, on sait user
» de cette vie mortelle : on ne s'a-
» vise point d'en attendre une au-
» tre pour jouïr ; & on renonce à

(*a*) Cette expression est remarquable. C'est un endurcissement contre la crainte de la mort, & non une assurance fondée sur la raison.

(*b*) C'est ce qu'il faudroit prouver, & ce qu'Epicure ni personne ne prouvera jamais.

» ce vain espoir de l'immortalité
» (*a*). Il ne peut même arriver
» rien qui nous rende malheureux;
» dès que nous sommes parvenus
» à ne pas regarder la perte de la
» vie comme un malheur.

» Mais, dira-t-on, la mort est
» toujours à craindre à cause du
» mal qu'elle nous fait, sinon
» quand elle est présente, dumoins
» quand on la voit en perspective.

» Quand elle est présente, elle
» ne peut nous tourmenter en au-
» cune façon (*b*). Quand elle est
» absente & loin de nous; il est
» évident que ce n'est pas elle,
» mais un vain phantôme de notre
» imagination, qui nous tourmen-

(*a*) Cette maxime développée va loin, il est inutile d'en avertir.

(*b*) C'est-à-dire, quand on est mort. Mais quand on meurt, & qu'on voit un avenir sur lequel Epicure ne donne point de démonstration qui aille au cœur; on peut, on doit être fort inquiet, surtout, si on a vêcu selon les principes d'Epicure.

» te. Ainsi, la mort, ce mot qui » fait frissonner le vulgaire, ne » nous touche point, puisque tant » que nous sommes, elle n'est » point ; & que quand elle est, » nous ne sommes plus. Ni ceux » qui vivent, ni ceux qui sont » morts, n'ont rien à craindre de » la mort : ceux-là, parce qu'elle » ne peut être avec eux ; ceux-ci, » parce qu'ils ne peuvent être avec » elle.

III. » Les hommes vulgaires » craignent la mort, ou comme » le plus grand des maux, ou » comme la privation de ce qu'ils » ont de bien dans la vie.

» Mais pourquoi craindre de ne » pas vivre, puisqu'on n'est plus, » pour sentir qu'on ne vit pas (*a*) ?

(*a*) C'est la réponse au premier membre de la proposition disjonctive. Le Texte de Meibom porte : *Le Sage ne craint point de cesser de vivre, parce qu'il ne pense pas*

» Ce n'est pas la quantité mais
» le goût qui fait le mérite des
» viandes. Il en est de même de
» la vie : ce n'est point par sa du-
» rée, mais par les satisfactions
» dont on a joui, qu'on doit en
» apprécier la valeur (*a*).

» Celui qui a dit que le jeune
» homme devoit apprendre à vi-
» vre heureux, & le vieillard à
» mourir content, me paroît avoir
» manqué de sens (*b*) : non-seu-
» lement, parce que la vie est
» toujours un bien désirable (*c*) ;
» mais encore, parce que le soin
» qu'on prend pour vivre heureux,

que ce soit un mal, & parce qu'il sait qu'il n'est pas le maître de prolonger sa vie, quand la nature la termine.

(*a*) C'est la réponse au second membre.

(*b*) εὐήθης ἐστιν. Ce terme prouve qu'Epicure n'étoit pas tendre pour ceux qui ne pensoient pas comme lui.

(*c*) A cause des plaisirs qui l'accompagnent toujours apparemment. On en appelle à l'exemple de Philoctète. Voyez Cic. *de Fin.* II.

» & celui qu'on se donne pour
» être content de mourir, ne peu-
» vent être l'un sans l'autre (*a*).
» Un autre a dit encore plus mal-
» à-propos, que le premier bon-
» heur étoit de n'être pas né; le se-
» cond, de rentrer dans le néant
» aussitôt qu'on a vû le jour (*b*). Si
» ce prétendu sage étoit bien per-
» suadé de sa maxime, que ne
» quittoit-il la vie? car on le peut
» toujours quand on le veut. S'il
» plaisantoit, c'étoit un *sot*, μα-
» ταῖος: on ne plaisante point sur
» une matiere si grave.
» IV. Considerez l'avenir com-
» me une chose, qui est à nous,
» & qui cependant, n'est pas à

(*a*) Parce qu'on ne peut être tranquille dans cette vie, que quand on est toujours prêt à mourir.

(*b*) Théognide. *Non nasci longè optimum, nec in hos scopulos incidere vitæ: proximum autem, si natus sis, quàm primùm mori, & tanquam ex incendio, effugere fortunæ.* Frag. de Cic.

» nous (*a*) comme une chose qui
» nous pouvons espérer ; mais sur
» laquelle il ne faut pas trop
» compter.

V. » Parmi nos désirs, il y en
» a de naturels, & il y en a de
» fantaisie. Parmi les désirs natu-
» rels, il y en a dont l'objet nous
» est nécessaire, & d'autres dont
» l'objet n'est que naturel, sans être
» nécessaire. Parmi ceux dont l'ob-
» jet est nécessaire, il y en a qui
» regardent notre bonheur, com-
» me de ne ressentir aucune dou-
» leur ; d'autres qui ne sont néces-

(*a*) *Comme une chose qui est à nous* : parce que nous pouvons y renoncer en nous donnant la mort.

Comme une chose qui n'est pas à nous : parce que la nature peut nous l'ôter malgré nous, en nous ôtant la vie. Il peut y avoir encore un autre sens : *Chose à nous*, parce que nous pouvons la régler par la prudence : *Chose qui n'est pas à nous*, parce que le hazard peut déranger ce que nous avons réglé.

» saires

» ſaires que pour l'entretien de la
» vie.

VI. Par la connoiſſance exacte
» de ces objets, on ſait ce qu'il
» faut fuir ou rechercher pour la
» ſanté du corps & pour la paix
» de l'ame : deux choſes qui conſ-
» tituent tout notre bonheur. Car
» tout ce que nous faiſons dans
» la vie ſe rapporte à ces deux
» points : corps ſans douleur, ame
» ſans trouble.

« Quand nous les avons atteints,
» il n'y a plus en nous de trouble
» ni d'agitations : l'animal n'a rien
» de plus à acquérir ni à rechercher
» pour compléter ſon bien-être.

« Nous ne reſſentons le beſoin
» du plaiſir que quand ſa privation
» nous cauſe quelque douleur.
» Dès que nous ne ſommes plus
» remuez par cette douleur ; nous
» n'avons plus de déſirs (*a*).

(*a*) Ainſi la ſatiſfaction des deſirs eſt le comble de la volupté. Il n'eſt point de

« VII. C'est pour cela que nous » avons dit, que la volupté étoit » le principe & le terme du bon-» heur de la vie : c'est le but es-» sentiel où se porte notre nature : » c'est son premier mobile, quand » elle fuit ou recherche un objet : » c'est elle qui est notre fin ; en » un mot, c'est le sentiment, qui » est la pierre de touche pour tout » ce que nous appellons bien (a).

» VIII. La volupté étant natu-» relle à l'homme, & en même-» tems le premier de ses biens ; » elle porte en soi une raison » pour n'être point embrassée sans » choix.

« Il y a des cas où nous rejet-» terons de grands plaisirs ; quand, » par exemple, ils seront suivis de » plus grandes peines. Il y en a, où

voluptueux qui en demande davantage. *Voyez l'Art. 5. de la I. Part.*

(a) Ὡς κανόνι τῷ πάθει πᾶν ἀγαθὸν κρίνοντες.

» nous embrafferons de grandes & » longues peines ; quand elles fe- » ront fuivies de plus grands plai- » firs.

« Ainfi, quoique tout plaifir » foit un bien en foi, parce qu'il » convient à notre nature ; il y a » cependant des plaifirs qu'il faut » fe refufer. De même, quoique » toute douleur foit un mal en foi; » il y a cependant des douleurs » qu'il faut embraffer. C'eft à la » raifon à confidérer la nature des » chofes, à pefer les avantages » & les inconvéniens ; & alors, » felon les cas, nous nous abftien- » drons du bon, comme on s'abf- » tient de ce qui eft mauvais ; » nous embrafferons ce qui eft » mauvais, comme on embraffe » ce qui eft bon (*a*).

(*a*) Ceci peut être appellé la balance du plaifir. On reproche à Epicure d'avoir trop peu chargé fes baffins. *V. Ch. 6. I. Part.*

« IX. Nous regardons la modé-
» ration, αὐτάρκειαν, comme un
» grand bien : non pour nous faire
» une régle de nous contenter de
» peu ; mais afin que nous puis-
» sions nous y borner quand nous
» n'aurons rien de plus ; parce que
» nous sommes persuadez qu'on
» jouit d'autant mieux de l'abon-
» dance qu'on a le secret de s'en
» passer (*a*), & que nous savons
» d'ailleurs que le plaisir de la na-
» ture est à la portée de tous les
» hommes, & que celui de fan-
» taisie est de difficile accès. Les
» mets les plus communs nous
» procurent autant de plaisir que
» les viandes les plus succulentes,
» quand ils nous délivrent de la
» douleur attachée au besoin. Le
» simple pain, l'eau simple, sont
» des mets délicieux pour quicon-

(*a*) Voilà l'utilité & l'emploi des vertus.

» que attend le moment de l'ap-
» pétit.

« X. L'habitude de la frugalité » nous donnera une ſanté vigou- » reuſe, & de l'agilité pour toutes » les fonctions de la vie. Elle nous » fera mieux goûter les repas » ſomptueux, parce qu'ils ſeront » rares (*a*): enfin, elle nous met- » tra en état de mépriſer les coups » de la fortune.

« XI. Quand nous faiſons con- » ſiſter le ſouverain bien dans la » volupté, nous ne voulons donc » point parler des plaiſirs groſſiers » que recherchent le luxe & la » molleſſe, comme on l'a inter- » prété par ignorance ou par ma- » lignité (*b*), ou comme l'ont en-

(*a*) Eſt-ce-là la volupté de repos ? Si c'eſt elle ; il eſt évident qu'on y arrive par la volupté de mouvement.

(*b*) Epicure ſe met ici en préſence de ſes ennemis, & n'offre que le côté favorable de ſon ſiſtême. *Voyez l'Art. 5. I. Part.*

» feigné quelques Philofophes (*a*).
» Nous l'avons dit : tout fe réduit
» à avoir le corps exemt de dou-
» leur, & l'ame exemte de trou-
» ble (*b*). Ni les feftins fomp-
» tueux, ni les liqueurs précieufes,
» ni les poiffons exquis, ni la com-
» pagnie des femmes ne peuvent
» faire le bonheur de la vie (*c*).
» On ne peut attendre ce bonheur
» que d'une raifon fobre, qui dicte
» le choix des objets qu'on doit
» fuir ou rechercher, & qui rejette
» les opinions qui portent dans
» l'ame la terreur & le trouble.

« XII. La prudence fera donc
» le premier appui de notre bon-
» heur : cette vertu préférable à
» la Philofophie même, vertu, la

(*a*) Les Cyrenaïques.

(*b*) C'eft-à-dire, délivrer le corps de fes befoins preffans, & l'ame de fes craintes.

(*c*) Il a raifon : c'eft l'appétit, & non le mets friand, qui fait le bon repas.

» mere des autres vertus, qui nous
» apprennent qu'on ne peut être
» heureux sans être prudent, hon-
» nête & juste, ni être prudent,
» honnête & juste sans être heu-
» reux. La félicité & la vertu sont
» deux sœurs qui ne se quittent
» jamais (*a*).

« Concevez-vous un mortel plus
» parfait que celui qui a des idées
» saines de la Divinité (*b*); qui
» ne craint aucunement la mort;
» qui a saisi les fins de la nature;
» qui sait que le souverain bien
» est facile à obtenir; que les
» maux qui nous menacent sont
» de peu de durée, ou peu violens;
» qui ne croit pas à cette fatale
» nécessité, que quelques Philo-

(*a*) Toutes ces belles idées sont vraies, même dans le sistême d'Aristippe. *Voyez Art. 5. I. Partie.*

(*b*) C'est-à-dire, qui croit qu'elle ne se mêle point de ce qui regarde les hommes.

» sophes (*a*) ont fait maîtresse sou-
» veraine de notre sort ; qui est
» persuadé qu'il y a des choses
» qui dépendent soit de la fortune,
» soit de nous mêmes ; parce qu'il
» sait que ce qui est soumis à la
» loi de nécessité ne peut être di-
» rigé, que ce qui dépend de la
» fortune n'a nulle consistence, &
» que ce qui vient de nous, n'étant
» asservi à aucune autre puissance
» (*b*), il est sujet au blâme & à
» la louange.

« XIV. Il vaudroit encore mieux
» en croire les fables populaires
» touchant la Divinité, que de

(*a*) Il attaque indirectement les Stoïciens & les autres partisans de la fatalité.

(*b*) Si Epicure étoit mauvais physicien, il étoit encore plus mauvais métaphysicien. Il admettoit la déclinaison des atômes, pour sauver la liberté ; comme si cette déclinaison n'étoit pas aussi mécaniquement déterminée, dans son sistême, que le mouvement direct. Voyez le Diction. de Bayle, Art. *Epicure*.

» nous mettre ſous le joug de cette
» fatale néceſſité introduite par
» quelques Phyſiciens. Du moins,
» y a-t-il quelque eſpoir d'appaiſer
» la colére de ces Dieux par un
» culte, quel qu'il ſoit : mais rien
» ne peut fléchir l'impitoyable né-
» ceſſité.

« XV. Gardez-vous de regarder
» la fortune comme une déeſſe.
» Les Dieux ne font rien au ha-
» zard ni ſans conſeil (*a*).

« Ne la regardez pas non plus
» comme une cauſe aveugle, qui
» livre témérairement aux hom-
» mes, non les biens & les maux,
» mais les grandes occaſions de
» la vie, d'où dépend la chaîne de
» nos biens & de nos maux (*b*).

(*a*) Ils ne font rien du tout : mais s'ils faiſoient quelque choſe, ils ne le feroient pas au hazard.

(*b*) Il y avoit des gens qui croyoient que la fortune fourniſſoit à l'homme, au moins une fois pendant ſa vie, un moment important qu'il

» Il vaudroit mieux être malheureux avec une conduite sensée & réguliere, qu'heureux par l'imprudence & la témérité. Il est plus beau de régir soi-même une entreprise que d'en laisser le soin à la fortune.

» Voilà, Ménécée, ce que vous devez méditer jour & nuit, seul & avec l'ami qui vous ressemble. Ces idées fondamentales établiront la paix dans votre ame. Jamais ni vos pensées du jour, ni vos songes de la nuit ne vous causeront de troubles; & vous vivrez comme un Dieu au milieu des hommes; car ce n'est plus ressembler aux hommes, mais aux Dieux, que de jouir sans cesse du repos des Dieux ».

étoit essentiel de saisir pour le bonheur de tout le reste de la vie.

C'est de-là qu'est venu l'emblême de la fortune.

ARTICLE II.

Maximes d'Epicure.

Diogen. Laër. Liv. X. Seg. 139-154.

C'EST une maxime (*a*) d'Epicure, que le sage doit avoir des maximes, c'est-à-dire, des véritez réduites en propositions courtes & claires, pour servir de régle & d'appui à l'esprit incertain, quand il n'a pas le tems de discuter plus au long, le point qui lui fait difficulté.

Tous les disciples d'Epicure apprenoient par cœur ces maximes, qu'ils regardoient comme des oracles descendus du ciel, *cælo delapsas sententias* (*b*).

(*a*) Max. 24.

(*b*) *Quis enim vestrûm* (*Epicureorum*) *non edidicit Epicuri* κυρίας δόξας, *id est*, *quasi* maximè ratas, *quia gravissimæ sunt ad beatè vivendum breviter enunciatæ sententiæ?* Cic. de Fin. 2. n. 7.

Il y en a plusieurs qui sont claires par elles-mêmes, quelques-unes qui, ayant besoin d'être développées, l'ont été dans la premiére Partie, où nous renverrons. Il y en a d'autres auxquelles nous joindrons une courte explication ; d'autres enfin, dont le sens restera problêmatique & indéterminé, à cause de l'incertitude du texte, que les conjectures des commentateurs n'ont pû fixer.

I.

« L'Etre qui est heureux & im-
» mortel, n'a lui-même, ni ne cause
» à qui que ce soit, aucune peine.
» Il ne se fâche ni ne fait gré de
» rien : ces sentimens sont des mar-
» ques de foiblesse » (*a*).

Epicure auroit pû ajouter que ce sont aussi des marques de connoissance, d'amour de l'ordre,

(*a*) Voyez la I. Part. Art. 3.

d'attention pour les gens de bien, de justice contre les méchans.

Qu'Epicure ait admis l'existence des Dieux ; qu'il ait frequenté les temples ; qu'il n'ait eu même aucune répugnance à se prosterner aux pieds des autels ; qu'est-ce que cela prouve, s'il est vrai qu'il ne regardoit les Dieux que comme de beaux tableaux qu'on admire, & qui ne sont bons à rien ? » Qu'est-ce qu'un sacrifice, dit » Plutarque, sans la présence de » la Divinité ? Une fête sans festin. » Et le prêtre qui sacrifie, qu'est- » il autre chose qu'un rotisseur & » un boucher ? 1. *Adv. Epic.* (*a*).

(*a*) *Novi ego Epicureos omnia sigilla venerantes. Quanquam video nonnullis videri Epicurum, ne in offensionem Athenienfium caderet, verbis reliquisse Deos ; re sustulisse. Itaque in illis selectis ejus brevibusque sententiis, quas appellat* Κυρίας δόξας, *hæc, ut opinor, prior sententia est : Quod beatum & immortale est, id nec habet, nec exhibet cuiquam negotium.* De Nat. Deor. 1. 30.

II.

» La mort ne nous fait rien. Ce
» qui est décomposé ne sent point;
» & ce qui ne sent point ne nous
» fait rien. Voyez I. Part. Art. 4.

III.

» La suprême volupté est la dé-
» livrance de tout ce qui fait mal:
» partout où il y a volupté, tant
» qu'elle y est, il n'y a ni douleur
» ni tristesse. Voyez l'Art. 5 I. Part.

Cette notion de la volupté n'est point selon les idées ordinaires: avoir un plaisir extrême, & ne souffrir aucune douleur, ne sont pas la même chose, quoiqu'en dise Epicure.

IV.

» Nulle douleur du corps ne dure
» long-tems sans quelque interrup-
» tion: si elle est au plus haut degré,

» elle finit bien-tôt : si elle dure plu-
» sieurs jours, elle a des momens de
» repos. Les maladies qui durent ont
» des repos qui sont plus de plaisir
» que la douleur n'a fait de mal. »

Ciceron donne cette recette en deux mots : *Doloris medicamenta Epicurea : si gravis, brevis : si longus, levis.* Si la douleur n'est pas supportable, elle tue : si elle ne tue pas, elle est supportable (*a*).

V.

» On ne peut vivre heureux, ἡδέως,
» qu'en suivant la prudence, l'hon-
» nêteté, la justice ; ni pratiquer
» ces vertus sans être heureux : de
» sorte que celui qui n'est ni pru-
» dent, ni honnête, ni juste ne peut
» manquer d'être malheureux (*b*).

V I.

« Le pouvoir suprême qui nous

(*a*) *De Fin.* 2. 7. | (*b*) V. la I. Part. Art. 4.

» procure un moyen de sureté de
» plus, est toujours un bien, par
» quelque voie qu'on y arrive ».

Cette affreuse maxime, dit Meibom, n'avoït pas été prise dans son vrai sens par les interprêtes. C'est par cette raison qu'on ne peut point dire que Machiavel y a puisé sa détestable politique (*a*).

Epicure prétendoit que l'état naturel de l'homme étoit un état de guerre : *Homo homini lupus* (*b*).

VII.

» Il y a des hommes qui ont
» recherché l'éclat & le pouvoir
» de la fortune pour se procurer
» un moyen de sureté de plus. S'ils
» sont arrivez par-là au repos par-
» fait ; ils ont acquis le plus grand
» bien qui soit dans la nature :

(*a*) V. sa note sur Diog. Laër. pag. 662.

(*b*) V. la Max. 34. & suiv.

» s'ils n'ont pû y arriver ; ils ont été » grands à pure perte.

VIII.

» Nulle volupté n'eſt un mal par » elle-même ; mais il y a tel objet » qui, procurant des plaiſirs, procu» re de plus grandes douleurs (*a*).

IX.

» Si la volupté conſiſtoit dans » la réunion de tous les plaiſirs » que l'homme peut goûter, tant » par le corps que par l'eſprit ; les » voluptez ne diféreroient point » entre elles. »

Gaſſendi donne un autre ſens à cette maxime : « Si toutes les » eſpeces de volupté étoient ſans » ſuites fâcheuſes ; on pourroit ſe » livrer à toutes ſans choix. »

Il eſt aiſé de juger de l'incertitude du texte par la diférence

(*a*) Voyez I. Part. Art. 5.

des sens qu'on lui donne (*a*).

X.

» Si les voluptueux trouvoient
» dans les objets qui leur procurent
» la volupté, le reméde à la crainte
» des phénomènes, de la mort, & de
» la douleur, & outre cela, les bor-
» nes que la cupidité doit se prescri-
» re ; je ne trouverois rien à re-
» prendre dans leur état. Ils seroient
» heureux par la volupté, sans dou-
» leur aucune, ni peine d'esprit (*b*).

Ciceron a traduit ainsi cette maxime : *Si ea quæ luxuriosis efficientia voluptatum, liberarent eos Deorum, mortis & doloris metu, docerentque qui essent fines cupiditatum, nihil haberemus quod reprehenderemus*. De Fin. L. 2 (*c*).

(*a*) Voyez la longue note de Meib. Diog. Laër. 606.

(*b*) V. I. Part. Art. 5.

(*c*) Voici de quelle maniere M. le Baron des Coutures traduit cette maxime. » Si

La Philosophie d'Epicure réduisant la sagesse & la félicité humaine à trois points : ne pas craindre les Dieux : ne pas craindre la mort : être exemt de douleur ; elle ravale la condition des hommes au-dessous de celle des bêtes. Car les bêtes, dit

» tout ce qui flatte les » hommes dans la lascivité de leurs plaisirs, arrachoit en » même-tems de leur » esprit la terreur » qu'ils conçoivent » des choses qui sont » au-dessus d'eux, la » crainte des Dieux, » & les allarmes que » donne la pensée de » la mort ; & qu'ils y » trouvassent le secret de savoir desirer ce qui leur est » nécessaire pour bien » vivre ; j'aurois tort » de les reprendre, » puisqu'ils seroient » au comble de tous » les plaisirs, & que » rien ne troubleroit » en aucune maniere » la tranquillité de » leur situation. »

M. le B. des Coutures, après avoir traduit ainsi cette maxime, trouve le moyen de la justifier : ce qui prouve bien ce qu'a dit Bayle dans ses Nouvelles de la Republique des Lettres, que M. le Baron a fait un panégyrique d'Epicure. Car dans un panégyrique, on ne laisse aucune tache sur la vie du héros qu'on célébre, quoi qu'il en coute à la verité.

Plutarque (*a*), ont ces trois avantages d'une maniere bien plus parfaite que le ſage même d'Epicure. Elles ont moins de douleurs ; parce qu'elles ont moins de beſoins, moins de paſſions, moins de vices, moins d'imagination. Elles ne connoiſſent que l'inſtant préſent, & ſont ſtupidement, c'eſt-à-dire, profondément, tranquilles ſur le paſſé & ſur l'avenir. Elles ne connoiſſent ni les Dieux ni leur vengeance ; & leur ignorance brute ſur cet article, aſſure mieux leur repos que les démonſtrations Epicuriennes. Enfin, c'eſt vraiment pour elles que la mort n'eſt rien ; puiſqu'elles ne la connoiſſent, ni quand elle eſt, ni quand elle n'eſt point.

D'où il ſuit que le ſublime de l'école d'Epicure ſeroit de ramener l'homme, par un effort de

(*a*) Liv. 1. contre Col. p. 1092.

raison, au bonheur dont la nature a fait présent aux bêtes. Cette conséquence absurde est une des plus fortes démonstrations d'une Providence divine & d'une autre vie pour les hommes.

X I.

» Si nous n'avions point de soup-
» çons fâcheux à la vûe de ce qui se
» passe dans le ciel, ni d'inquiétude
» sur la mort, & que nous connus-
» sions les limites du besoin & de
» la douleur, la Philosophie nous
» seroit entierement inutile.

C'est le même sens que dans la précédente & que dans celle qui suit.

X I I.

» Quand on est frappé des crain-
» tes qu'inspirent les fables du vul-
» gaire, on ne peut s'en délivrer
» que par l'étude de la nature; sans

» cette étude, point de plaisirs
» purs. V. la I. Part. Art. 2.

XIII.

» Ce n'est rien de ne pas craindre
» les hommes, si on a quelque in-
» quiétude sur les causes qui sont
» au-dessus de nos têtes, ou dessous
» nos pieds, ou dans l'infini (a).

XIV.

» Comme la tranquilité qu'on
» peut se procurer par le moyen des
» autres hommes ne va que jusqu'à
» un certain point; il y a un art de
» s'en procurer une parfaite à soi-
» même: c'est de simplifier ses be-
» soins, de se dégager de beau-
» coup de choses, & de se conten-
» ter de peu.

XV.

» Les richesses dont la nature est
» satisfaite, sont bornées: on les a

(a) V. I. Part. Art. 24.

» aisément. Les autres ne le sont » point : on ne les obtient ja- » mais.

XVI.

» Le sage laisse peu de chose au » pouvoir de la fortune. La raison » & la prudence ont toujours gou- » verné, & gouvernent ce qu'il y a » de plus essentiel dans sa vie.

XVII.

« L'homme juste est le plus » tranquille de tous les hommes. » L'injuste l'est le moins » (*a*).

Neque stultorum quisquam beatus, neque sapientum non beatus : c'est Torquatus, Epicurien, qui parle ainsi dans Ciceron de Fin. 1. 8.

Les Stoïciens disoient la même chose, mais les Epicuriens croyoient être plus en droit qu'eux de le dire : *Multò hòc meliùs nos*,

(*a*) Ἡ ἀδικία μητρόπολις τῶν κακῶν. Diod. Sic.

ac veriùs quàm Stoici. Ils pouvoient avoir raison.

XVIII.

« La volupté ne s'augmente » point, quand une fois le besoin » réel est satisfait. Elle ne fait plus » que varier. » V. I. Part. Art. 5.

XIX.

» La perfection de l'ame quant » au plaisir, est l'extinction de toute » opinion capable de lui inspirer » de la crainte. »

Les bêtes sont à ce point de perfection par leur stupidité : aussi n'ont-elles pas besoin de philosophie, comme Epicure.

XX.

« A en juger par la nature même » du plaisir, qu'il soit fini ou » infini en durée, il n'importe. »

S'il en est ainsi du plaisir qui est

le ſouverain bien ; il ſemble qu'il devroit en être de même de la douleur, qui eſt le ſouverain mal. Cependant, il faut convenir que plus la douleur dure, plus elle rend l'homme malheureux.

XXI.

» Si le plaiſir du corps pouvoit être » ſans bornes, il faudroit un tems » ſans bornes pour le produire. »

Le ſens & le texte de cette maxime ſont également conteſtez. Nous avons ſuivi la leçon de M. Meibom auſſi bien que dans celle qui ſuit.

XXII.

» Si l'eſprit inſtruit des facultez » limitées du corps, & délivré des » craintes de l'éternité a fait de la » vie un tiſſu auſſi parfait qu'il pou» voit l'être, il ne déſire point l'im» mortalité : il eſt heureux, lors mê-

» me que certaines circonſtances
» l'obligent de quitter la vie. Il ſait
» qu'il n'abandonne que quelques
» momens d'un tems incertain. »

XXIII.

» Celui qui connoît les vrais be-
» ſoins de la nature, ſait combien il
» eſt facile de ſe délivrer des maux
» de l'indigence, & de ſe faire des
» proviſions pour toute la vie. Il
» n'a ni combats à eſſuyer, ni
» efforts pénibles. »

Nul n'eſt pauvre de ce qui ſuffit, diſent Plutarque & Lucrèce : *Nec enim eſt unquam penuria parvi* ; maxime vraie & belle dans toute Philoſophie.

XXIV.

» Il faut bien connoître les fins
» de la morale, les avoir toujours
» préſentes à l'eſprit ; afin qu'on
» puiſſe y ramener ſes jugemens,

» sans quoi toute la vie sera pleine
» d'incertitude & de troubles.

Peut-être qu'il s'agit dans cette maxime des principes de nos connoissances plus que de ceux des moeurs. Le sens n'en est pas aisé à déterminer.

XXV.

« Si vous rejetez le témoignage
» des sens, sans exception, vous
» vous ôtez à vous-même les
» moyens de réfuter les sensations
» que vous croyez fausses ; vous
» n'avez plus de régle, où vous
» puissiez ramener vos jugemens ».

XXVI.

» Si vous rejetez le témoignage
» de quelqu'un des sens, & que
» vous ne distinguiez pas entre les
» jugemens confirmez par l'expé-
» rience & les idées qui naissent sur
» le champ par les sensations, par

» les affections, par toutes les im-
» pressions qui se font sur l'esprit ;
» vous mettrez le trouble même
» dans les autres sensations *confir-*
» *mées* : il ne vous restera plus de
» moyens pour juger. »

XXVII.

« Si vous vérifiez toutes les
» sensations qui ont besoin de l'ê-
» tre, & que vous n'en adoptiez
» aucune qui soit destituée de cette
» vérification, vous serez toujours
» sur vos gardes lorsqu'il s'agira de
» prononcer. »

Le texte incertain de ces trois maximes, a été travaillé par tant de mains hardies, qu'il est presqu'impossible d'en articuler le sens avec netteté. Pour éviter un commentaire aussi inutile qu'il seroit long, nous avons cru devoir donner l'exposé du sistême d'Epicure

ſur les ſenſations, tel que nous l'avons dans Diogene Laërce, L. X. ſeg. 31.

Il y avoit dans l'antiquité deux opinions ſur le témoignage des ſens. Les uns prétendoient que les ſens ne ſont point faits pour nous rien apprendre des objets ; mais ſeulement pour nous inſtruire de leurs rapports avec notre conſervation : c'étoit l'opinion des Ecoles de Platon & d'Ariſtipe (*a*).

La ſeconde aſſuroit que les ſens ſont deſtinez à nous faire connoître, non-ſeulement les rapports des êtres extérieurs avec nous ; mais encore, la nature même de ces êtres : que les ſenſations ſont toutes eſſentiellement vraies, & qu'elles ſont le point d'appui unique de toutes nos con-

(*a*) On peut voir le *Lucullus* de Ciceron & le Traité de M. Huet *De Imbecillitate mentis humanæ.* Et Malbranche, Liv. 2. de la Recherche de la Verité.

noissances. C'est l'opinion d'Epicure.

« Epicure dit dans le livre in-
» titulé *la Régle*, que les sensa-
» tions, les notions communes &
» les affections sont les juges de
» la vérité, *criteria*.

« Il dit d'abord, que toutes les
» sensations sont vraies (*a*). Il le
» prouve, 1°. parce que dans les
» sens, il n'y a ni jugement, ni mé-
» moire (*b*). Ils ne se meuvent pas
» eux-mêmes ; & mûs par l'objet,

(*a*) C'est Gassendi qui ajoute cette proposition au texte de Diogene Laërce, comme nécessaire au sens. Voyez son Comment. sur le X. Liv. *pag. 125*. Il ne s'agit pas ici de la verité de conformité ; mais de la verité d'existence, à laquelle il n'y a point de fausseté opposée que celle du néant.

(*b*) Pour unir deux idées, il faut se souvenir de la premiere, & ensuite l'attacher à la seconde : or les sens n'ont point cette faculté : donc ils ne peuvent unir les idées ; or où il n'y a point de liaison d'idées, il n'y a point de faux ; par la régle : *Abstrahentium non est mendacium*. Donc...

» ils n'unissent ni ne séparent les
» idées. 2°. Rien ne peut les con-
» vaincre de faux : une sensation
» ne peu rien contre l'autre : parce
» que si elles sont dans le même
» genre, elles ont une autorité
» égale ; si elles sont dans un genre
» différent, elles n'ont pas le mê-
» me objet (*a*). Le raisonnement
» ne peut pas non plus les con-
» vaincre ; parce que lui-même il
» est fondé sur les sensations. En-
» fin, la vérité des objets sentis,
» prouve la vérité des sensations.
» La vision & l'audition existent
» comme la douleur : *or, la dou-*
» *leur, quand on la sent, est toujours*
» *vraie, donc la vision & l'audition le*
» *sont toujours*. Il n'y a pas de diffé-

(*a*) Epicure parle de l'objet direct & immédiat : ainsi la vûe ne peut point juger la solidité, ni l'œil les coulenrs, quoiqu'ils puissent, l'un & l'autre, juger l'étendue, qui tient à la solidité & aux couleurs : *V. Lucr. L. IV. v. 480.*

» rence entre être vrai & exister (*a*).

« C'est par la connoissance de » ce qui paroît, qu'on doit arriver » à la connoissance de ce qui ne » paroît point. »

« Toutes les idées naissent par » les sens (*b*), soit par une percep-

(*a*) Cette derniere proposition a été ajoutée par Gassendi, pour une plus grande clarté. Mais il peut se faire qu'elle altere le sens d'Epicure. Gassendi veut pour la justification d'Epicure, qu'il ne s'agisse ici que de la verité d'existence. Il y a apparence qu'Epicure confond les deux. Il parle de la verité qui se trouve, lorsqu'on juge si une chose est ou n'est pas, si elle est de telle ou de telle maniere, de la verité, en vertu de laquelle il sera jugé bien ou mal, c'est-à-dire, que tel objet est un cheval ou un bœuf. Or cette verité est la verité de conformité.

(*b*) Ciceron a rendu ainsi ce principe. *Quidquid animo cernimus id omne oritur à sensibus.* Et Aristote ἄνευ φαντάσματος οὐδὲν ἐςὶ νοεῖσθαι. Democrite avoit employé l'expression de *Table rase.* Ce principe est une des plus vieilles découvertes de la Philosophie. Il suppose faite l'énumération des parties, laquelle rempliroit un gros volume si nous l'avions. Les Anciens étoient bien capables, aussi bien que nous,

» tion directe », (*comme l'idée d'un homme qu'on voit*), » soit par analogie, (*comme quand on imagine un géant ou un pygmée*), » ou par similitude, (*comme quand on imagine une ville qu'on n'a pas vue*), » enfin, par composition, » (*comme une montagne d'or, une bête à trois têtes* (*a*).

« Les phantômes qui occupent les » fous, & les animaux dormans, » sont vrais; car ils meuvent; & » ce qui n'est point ne meut point.

« Par idée anticipée, prénotion, » notion commune, les Epicu- » riens entendent l'idée générique

de le faire; mais leur maniere étoit de donner les résultats & de supprimer les détails.

(*a* Epicure réduit, dans l'Epître à Herodote, ces quatre principes de nos idées à deux, dont le premier est l'impression directe que les objets font sur nos sens; περιλήπτως; le second est l'analogie avec les impressions directes, c'est-à-dire, la réflexion par laquelle l'esprit travaille sur les impressions qu'il a reçues, ἀναλόγως. *Voyez Locke Entend. hum. L.* 2. *c.* 1. §. 24.

» de quelque chose, c'est-à-dire, » la notion d'une chose qu'on a » vue (*a*). Ainsi, aussi-tôt qu'on pro» nonce le mot *homme*, l'idée an» ticipée se présente, parce qu'on » a vu des hommes. Chaque cho» se est connue d'abord par le nom » qu'elle porte : & on ne feroit » aucune question sur rien, si on » n'avoit point d'idée de la chose » sur laquelle on fait la question » (*b*). Ce que je vois de loin est-il » un cheval ou un bœuf? Pour fai» re cette question, il faut que je » sache ce que c'est qu'un cheval » & un bœuf. Je ne pourrois rien » nommer, si je n'en avois en moi » le type par la prénotion. Il faut

(*a*) Chrysippe la définissoit ἐννοίαν φυσικὴν τοῦ καθόλου, une connoissance naturelle d'une notion universelle. *Voyez Gass.*

(*b*) Ciceron dit : *Informationem anteceptam, sine quâ nec intelligi quicquam nec quæri, nec disputari potest.* L. I. de Nat. Deor.

» donc que la prénotion soit évi-
» dente par elle-même. C'est en
» partant de la prénotion que nous
» jugeons, quand nous disons :
» Ceci est un homme (*a*).

» Le jugement est appellé par eux,
» opinion, ou décision.

» Il est quelquefois vrai, & quel-
» quefois faux. Il est vrai, quand
» il est confirmé & qu'il n'est point

(*a*) Il y a quatre Régles sur les Notions.

I. RÉGLE.

Toute notion naît des sensations, soit par impression directe, soit par proportion, ou par imitation, ou par composition.

II. RÉGLE.

La notion est l'idée des attributs essentiels d'une chose, ou sa définition, qui précéde nécessairement toutes les questions qu'on peut faire sur cette chose.

III. RÉGLE.

La notion précéde tout jugement ; c'est d'elle qu'on peut savoir l'identité ; la diversité, la connexion, l'indépendance, &c. des choses entr'elles.

IV. RÉGLE.

Ce qui n'est pas évident, doit être démontré par une notion évidente. *Gass. Com. sur le X. L. de D. L. p. 138.*

» démenti par les ſenſations évi-
» dentes. Il eſt faux, quand il eſt
» démenti, ou qu'il n'eſt point
» confirmé par les mêmes ſenſa-
» tions évidentes. C'eſt de là qu'eſt
» venu le mot *attendez*, ou *atten-*
» *dons*. Attendons que nous ſoyons
» auprès de la tour ; & nous juge-
» rons certainement ſi elle eſt ron-
» de ou quarrée.

« Les affections ſont au nombre
» de deux : le plaiſir & la douleur.
» Tout animal en eſt ſuſceptible :
» l'une lui convient, l'autre lui eſt
» contraire. C'eſt par elles qu'on
» juge de ce qu'il faut rechercher
» ou éviter. »

Voilà, ſelon Epicure, quels ſont les principes des connoiſſances humaines. Par les ſenſations, nous connoiſſons ſûrement ce qui eſt vrai ou ce qui ne l'eſt pas. Par les affections, nous connoiſſons ce qui eſt bon & ce qui ne l'eſt pas.

Les ſenſations nous inſtruiſent de la nature des choſes; les affections nous apprennent leurs rapports avec notre bonheur. Les uns fondent la Phyſique, & les autres la Morale.

Epicure voulant des dogmes, parce qu'ils ſont eſſentiels à l'objet de ſa Philoſophie, qui eſt de bannir toute crainte, & par conſéquent, d'établir des jugemens irréfragables, & ne pouvant avoir dans ſon ſiſtême d'autre fondement de certitude que la véracité des ſens, leſquels ſont, ſelon lui, la ſeule origine, & le ſeul principe de nos idées, prononça que les ſenſations étoient toutes eſſentiellement vraies, par les trois raiſons qu'on a vûes, il y a un moment.

On ſe révoltoit contre la généralité de cette aſſertion. Si cela eſt ainſi, diſoit-on, il faudra convenir qu'une tour quarrée vue de loin

ſera ronde, & que vue de près, elle ſera quarrée.

La conſéquence n'eſt pas juſte, répond Epicure. Il eût fallu conclure, 1°. que le ſimulacre, ou le phantôme de la tour vue de loin eſt rond : & il l'eſt effectivement ; parce qu'en traverſant les airs, ſes angles ſe ſont rompus & émouſſez par le choc des atômes qu'il a rencontrez en venant à notre œil. 2°. que le ſimulacre de la même tour vue de près eſt quarré ; parce qu'effectivement il l'eſt : frappant nos yeux preſque dans le même état où il étoit en ſe détachant de la tour qui nous l'envoie. On a dit qu'il ne falloit pas confondre la ſenſation avec le jugement qui la ſuit : la ſenſation eſt toujours vraie, & le jugement qui la ſuit, ne l'eſt pas toujours.

Quand le ſera-t-il ? Il le ſera, répond Epicure, quand il aura été

confirmé, ou qu'il n'aura pas été démenti par les sensations évidentes : & il sera faux, quand il aura été démenti, ou qu'il n'aura pas été confirmé par les mêmes sensations évidentes (*a*).

Pour abréger les discussions, il faut dire qu'Epicure entend par sensation évidente, celle qui se fait avec les conditions requises, si célébres dans l'école; & qui sont, la

(*a*) Voici quatre Régles rédigées par Gassendi, touchant les Sensations, selon le sistême d'Epicure.

I. RÉGLE.

Les sens ne sont jamais trompez ; par consequent toute sensation est vraie.

II. RÉGLE.

Le jugement prononcé d'après la sensation est tantôt vrai, tantôt faux.

III. RÉGLE.

Le jugement est vrai quand il est confirmé, ou qu'il n'est pas démenti par les sensations évidentes.

IV. RÉGLE.

Le jugement est faux quand il n'est pas confirmé, ou qu'il est démenti par les sensations évidentes. *Voyez les Com. de Gass. sur le X. Livre de Diogene Laërce, p. 138.*

distance légitime, la bonne dispo-sition de l'organe, la convenance du milieu, & la persévérance de la même impression. Par conséquent, je ne jugerai sûrement que la tour est ronde ou quarrée, que quand je l'aurai vûe de près.

En deux mots : toutes les sensations sont vraies de la vérité d'existence ; parce que dès qu'on sent, il y a nécessairement deux choses qui existent, la sensation & la cause de la sensation : ce qui fait que cette vérité d'existence pourroit aussi être appellée vérité de connexion. Mais elles ne sont vraies de la vérité de conformité, que quand elles ont été vérifiées & confirmées par les sensations revêtues des conditions qu'on vient de marquer.

On réplique : Ce langage réduit aux termes de la précision, ne signifie autre chose que ce qu'on

dit communément, qu'il y a des ſenſations vraies, & qu'il y en a de fauſſes, en prenant la vérité & la fauſſeté dans le ſens ordinaire. Et ſi cela eſt, l'objection revient dans toute ſa force. Voici le raiſonnement: S'il y a des ſenſations vraies, & s'il y en a de fauſſes; comment les diſtinguera-t-on les unes des autres? Parmi les raiſons qu'Epicure a employées pour prouver qu'elles ſont toutes vraies, il y a celle-ci: qu'une ſenſation ne peut en réfuter une autre; parce que ſi elles ſont dans un genre différent, elles ne peuvent point rendre témoignage ſur le même objet, & que ſi elles ſont dans le même genre, elles ont autant d'autorité les unes que les autres. Si cela eſt, pourquoi juge-t-il d'après celle qui lui a fait voir la tour quarrée, plûtôt que d'après celle qui la lui a fait voir ronde? Il faut les en croire toutes

deux, ou ne les en croire ni l'une ni l'autre (*a*). Et si on ne croit aucune sensation ; on ne connoîtra démonstrativement ni l'étendue, ni le mouvement, ni les atômes, ni le vuide ; & alors, tout le systême bâti sur la connoissance démontrée des principes physiques s'écroulera & tombera en ruine.

XXVIII.

» Si vous ne rapportez point toutes vos actions aux fins de la nature, & que pour fuir ou rechercher un objet, vous soyez déterminé par quelqu'autre point de vûe, votre conduite ne sera point d'accord avec vos discours.

XXIX.

» Parmi les objets de nos désirs, les uns sont naturels sans être nécessaires, d'autres sont naturels &

(*a*) Plut. *adv. Col.*

» néceſſaires ; les autres, enfin, ne
» ſont ni naturels ni néceſſaires,
» mais l'ouvrage de la fantaiſie &
» du caprice » (*a*).

Epicure appelle déſirs naturels & néceſſaires, ceux dont l'objet nous délivre de quelque douleur, comme de boire quand on a ſoif. Il appelle naturels & non néceſſaires, ceux dont l'objet ôte la douleur dont on pourroit être délivré ſans lui, comme les mets frians. Enfin, les déſirs qui ne ſont ni naturels ni néceſſaires, ont pour objet des choſes dont on peut ſe paſſer ſans aucune douleur, comme les couronnes & les ſtatues. C'eſt Diogene Laërce qui fait ce commentaire.

On l'entend. Le ſage a permiſ-

(*a*) Voyez Lettre à Men. & Cicer. *de Fin.* 1. 13. L'ordre des Maximes 29 & 30 eſt différent dans quelques éditions : nous avons ſuivi celui de Gaſſendi.

ſion de manger quand il aura faim; de boire quand il aura ſoif, &c. Tous ces beſoins ſont des douleurs; & le bonheur conſiſtant dans la délivrance des douleurs, il peut, il doit, ſe délivrer de ſes beſoins. Si cependant, lorſque la nature pourvue de ſon néceſſaire, gardera à-peu-près le ſilence, (je dis *à-peu-près*) l'idée du plaiſir, préſentée avec des mets friands & des liqueurs délicieuſes, réveille le ſentiment du beſoin, faux ou vrai, qui s'annonce par le déſir d'uſer: que fera alors le ſage Epicurien? Il s'abſtiendra; parce que ce n'eſt plus la nature qui parle, c'eſt le caprice. Soit. Mais ce caprice peu-à-peu ſe rendant le maître, jette dans l'ame où il eſt, un trouble auſſi violent, & même plus violent que celui de la nature, lorſqu'elle demande ſes plus juſtes & ſes plus preſſans beſoins. N'impor-

te : il continuera de résister. Mais que devient la paix de l'ame & cette apathie ou indolence, qui fait le bonheur du sage ? Qu'il prenne la balance, & qu'il pése les suites de la résistance & celles du consentement. Hé bien, il pése. S'il résiste ; il voit d'abord de longs combats, & ensuite peut-être du repos. S'il consent ; il voit d'abord du repos, & peut-être ensuite de longues peines. Peut-être oui ; peut-être non. Mais si elles arrivent, ces peines... On répondra dans le langage de l'école d'Epicure, que nous pouvons vivre si la nature le veut, & ne pas vivre si nous le voulons.

XXX.

» Les désirs naturels qui ont pour
» objet des choses dont on peut
» se passer sans douleur, ne sont vio-
» lens, quand ils le sont, que parce

» que l'opinion ajoûte à ces choses
» ce qu'elles n'ont point : & ce n'est
» que par la fausse idée qu'on s'en
» est faite qu'elles nous emportent.

XXXI.

» Les désirs auxquels on peut se
» refuser, sans que la douleur s'en-
» suive, n'ont point pour objet des
» choses nécessaires : ce ne sont que
» des appétits désordonnez, aisez à
» dissiper (*a*) ; sur-tout, si l'objet est
» par lui-même difficile à obtenir,
» ou qu'il soit cause de quelque
» dommage.

XXXII.

» De tous les biens que la sagesse
» procure à l'homme pour le rendre
» heureux, il n'en est point de plus
» grand que l'amitié. C'est en elle

(*a*) Cela n'est pas toujours si aisé. Etoit-il aisé à Aléxandre de s'abstenir de faire des conquêtes, chose peu nécessaire au bonheur?

» que l'homme, borné, comme il
» l'eſt, par ſa nature, trouve ſa ſu-
» reté & ſon appui. Lec. de Meib.

» Voici, dit Bayle, un beau paſ-
»ſage de Ciceron: *De quâ*, (amici-
»tia), *Epicurus quidem ita dicit, om-*
»*nium rerum quas ad beatè vivendum*
»*ſapientia comparaverit nihil eſſe ma-*
»*jus amicitia, nihil uberius, nihil ju-*
» *cundius..., Epicurus una in domo,*
»*& ea quidem anguſta, quam magnos,*
»*quantaque amoris conſpiratione con-*
»*ſentientes tenuit amicorum greges?*
»*Quod fit etiam nunc ab Epicureis* (a).
» Qu'on vienne dire après cela,
» que des gens qui nient la Pro-
» vidence & qui établiſſent pour
» leur derniere fin leur propre ſa-
» tisfaction, ne ſont nullement ca-
» pables de vivre en ſociété, que
» ce ſont néceſſairement des traî-
» tres, des fourbes, &c? Toutes
» ces belles doctrines ne ſont-elles
» pas confondues par ce ſeul paſ-

(a) *De Fin.* 1. 20.

» sage de Ciceron? Une vérité de
» fait, comme celle que Ciceron
» vient d'attester, ne renverse-t-
» elle pas cent volumes de raison-
» nemens spéculatifs » ?

Il y a deux petites observations à faire sur le passage cité : la premiere est que Ciceron le met dans la bouche de Torquatus, qui fait le personnage d'Epicurien dans cet endroit du Livre cité, & qui, selon l'usage de sa secte, ne parle jamais qu'avec enthousiasme de son maître, & de tout ce qui a rapport à lui. La seconde est, que Ciceron, lui-même, répond à ce beau discours de Torquatus dans le II. Livre : voici ses paroles.
» Mais Epicure, dit-on, a eu beau-
» coup d'amis. Comme s'il étoit
» question ici de savoir si Epicure
» a été lui-même doux, humain,
» complaisant ! Il s'agit non de ses
» mœurs, mais de sa doctrine.

Laissons

» Laissons aux Grecs le droit qu'ils » ont de parler mal de ceux qui ne » pensent pas comme eux. Enfin, » quelque porté qu'il ait été à l'a- » mitié, supposé que ce que vous » avez dit soit vrai; (car je n'assure » rien) (*a*), il n'a pas bien vû les

(*a*) Jonsius semble n'avoir pas pris la vraie pensée de Ciceron dans ces mots : *tamen si hæc vera sunt, nihil enim affirmo*. Il prétend qu'il révoque en doute les mauvais propos qu'on accusoit Epicure d'avoir tenu contre les autres Philosophes. Mais il ne s'agit dans cet endroit que du nombre de ses amis, que Torquatus avoit fait valoir avec emphase dans le premier Livre *de Finibus*, & sur lequel Ciceron dit qu'il ne veut point prononcer.

Nous pouvons dire ici en passant, que le zele des apologistes d'Epicure, est quelquefois si vif, qu'il leur ôte le tems d'examiner à fonds ce qui peut lui être favorable ou contraire. Gassendi lui-même, tout moderé qu'il est, y a été pris quelquefois. C'est d'après lui que Bayle a cité Torquatus au lieu de Ciceron. Il y en a un exemple encore plus frappant, à l'occasion de Plutarque, que Gassendi accuse d'avoir jugé Epicure sur des discours en l'air, plutôt que sur des témoignages fideles. C'est, dit-il, Plutar-

» suites »... Et quelques lignes plus bas : « Qu'Epicure ait été » bon, ami fidéle, réglé & hon- » nête dans sa conduite, lui & plu- » sieurs de ses partisans, qu'ils » aient écouté leur devoir plûtôt

que lui-même qui en convient : ἀλλὰ τὴν δόξαν, οὐ τὴν ἀλήθειαν σκοποῦμεν. Cet aveu de la part d'un Auteur, tel que Plutarque, a quelque chose de révoltant. Voici en peu de mots de quoi il s'agit. Plutarque, dans le Livre, où il prouve *Que la Philosophie d'Epicure ne mene point au bonheur*, dit qu'un des plus grands plaisirs de cette vie, est celui de la gloire ; & qu'on ne peut l'espérer, quand, comme Epicure, on pense qu'il ne faut vivre que pour soi ; qu'il ne faut point se livrer aux occupations de la vie civile ; ni exercer les charges, &c. Il se fait aussitôt une objection. On dira peut-être que c'est à tort qu'on reproche cette doctrine aux Epicuriens. Il répond : Que ce soit à tort ou non : ce de quoi il s'agit, n'est pas le fait de la doctrine, c'est le fait du reproche. S'il est généralement répandu, c'en est assez pour que les Epicuriens ne puissent point prétendre au plaisir produit par la gloire, Or, &c. Il y a même des villes qui ont fait des décrets contre eux, &c. *Plut.* p. 1100.

» que la volupté, qu'eſt-ce que
» cela prouve, ſinon que la vertu
» a plus de pouvoir que la volupté?
» Il y en a qui diſent mieux qu'ils
» ne font : chez Epicure, ce ſera
» le contraire. »

XXXIII.

» C'eſt la même ſageſſe qui a mon-
» tré à l'homme, qu'il n'y a point de
» douleur qui ne finiſſe, ni même
» qui dure long-tems. Leçon de Meib.

XXXIV.

» Le droit de la nature s'explique
» par l'utilité réciproque (*a*) : c'eſt
» une convention de ne pas ſe
» nuire mutuellement. »

Nous allons préſenter de ſuite les huit autres maximes qui accompagnent celle-ci : après quoi nous y joindrons quelque développement.

(*a*) Σύμβολον τοῦ συμφέροντος.

XXXV.

» Il n'y a ni juste ni injuste entre
» les animaux qui n'ont pû faire
» des conventions de ne pas se nui-
» re. Par la même raison, il n'y en a
» point entre les hommes qui n'ont
» point voulu, ou qui n'ont point
» pû, convenir ensemble de ne
» pas se nuire réciproquement.

XXXVI.

» La justice de soi n'est rien. Elle
» n'a lieu que par les traitez, en
» quelque lieu qu'habitent les na-
» tions qui contractent (*a*).

XXXVII.

» L'injustice par elle-même n'est
» point un mal. Elle ne l'est que
» parce qu'elle laisse après soi la
» crainte des vengeurs des loix

(*a*) Ciceron étoit bien éloigné de penser ainsi. » La loi, » dit-il, n'est point

XXXVIII.

» Il n'est pas possible que celui » qui a violé les conventions qu'il » a faites, se sente assuré du secret » jusqu'à la mort, quelque bien ca» ché qu'il soit dans le moment.

XXXIX.

» En général ce qu'on appelle jus» tice est la même chose par-tout : » la raison de l'utilité réciproque. » Mais les lieux & les circonstan» ces lui donnent des varietez.

» une invention hu» maine ni un établis» sement arbitraire, » que les peuples » ayent fait; mais l'ex» pression de la raison » éternelle qui gou» verne l'Univers. » L'outrage que Tar» quin fit à Lucréce » n'en étoit pas moins » un crime ; parce » qu'il n'y avoit point » encore à Rome de » loi contre ces sortes » de violences. Tar» quin pécha contre la » loi éternelle... qui » n'est autre chose que » la suprême raison du » grand Jupiter. » *Liv. II. des Loix.*

XL.

» Si ce qu'on a cru juste se trouve
» réellement utile à la société, il est
» vraiment juste. S'il ne se trouve
» pas utile, il cesse d'être juste. »

XLI.

» Si une loi est tantôt utile & tan-
» tôt non utile, elle est juste quand
» elle est utile. Cela est clair pour
» quiconque ne s'embarasse point
» de mots vuides de sens. »

XLII.

» Quand le juste qu'on avoit cru
» utile ne l'est pas effectivement,
» sans qu'il y ait eu changement
» dans les circonstances, cela prou-
» ve qu'il n'étoit pas juste. Si c'est
» par le changement des circons-
» tances qu'il a cessé d'être utile, il
» a cessé alors d'être juste. »

Cette doctrine sur la nature &

l'essence de la justice est commune à tous ceux qui nient la Providence, & elle suit nécessairement de leurs principes. Le fameux Hobbes qui entreprit de rétablir la Morale d'Epicure, comme Gassendi en avoit rétabli la Physique, nous en donnera l'explication en peu de mots.

Il distingue dans l'homme deux sortes d'états, l'état de nature, qui convient aussi aux bêtes, *status belluinus*; & l'état de société, qui ne convient qu'à un animal raisonnable, *status civilis*.

Dans l'état de nature, on voit l'homme libre, sans loi, sans maître, ayant un droit sans bornes, à tout & sur tout, *jus in omnia*.

Mais tout homme ayant en particulier le même droit, il s'ensuit qu'à égale volonté de jouir, c'est le combat seul qui peut décider entre deux contendans ; & que

la force ſeule l'emporte. Malheur aux vaincus ! C'eſt par cet état qu'il ſemble à Epicure que le genre humain a commencé.

Cependant, les vaincus eurent une reſſource : ce fut de former une conſpiration ſecrete, pour rompre leurs chaînes, & lier à leur tour, le bras qui les avoit mis aux fers. Alors commença l'état de ſociété, dans lequel l'oppreſſeur même fut opprimé par les forces réunies de pluſieurs.

De-là il ſuit, que dans l'état de ſociété il y a deux forces contraires, dont l'une eſt le poids de la loi ſociale, qui peſe ſur le droit naturel du particulier, & qui le tient en reſpect; l'autre, eſt le reſſort de la liberté du particulier opprimé, qui ſe tend contre la loi ou conſpiration de la ſociété.

Avant l'union de pluſieurs contre l'ennemi commun, tout étoit

à tous ; & par conſéquent, rien n'étoit injuſte. Mais depuis l'union, il y a eu pour l'un droit à ceci, & pour l'autre droit à cela, c'eſt-à-dire, *le tien & le mien :* ſans quoi l'union eût été impoſſible : le droit à tout étant un état de guerre.

Il a donc fallu pour condition préliminaire du pact, ou de la paix entre pluſieurs, que chaque particulier renonçât à ſon droit à tout, & ſe reſtraignît au droit à une partie, pour en jouir ſans trouble, ſous la protection & la garantie de la ſociété.

C'eſt de-là, ſelon Hobbes, & ſelon les Epicuriens, qu'eſt née la notion du juſte, lequel n'eſt autre choſe que la poſſeſſion légitime du droit reſtraint ; & de l'injuſte, qui eſt la répétition violente du droit cédé.

D'où il ſuit, 1°. que le droit de

la société, composé des droits que les particuliers avoient à tout, est comme le dépôt de tous ces droits, & qu'elle peut en jouir dans toute leur étendue : c'est même ce qui la constitue essentiellement.

Par conséquent, rien pour elle n'est juste, ni injuste, vis-à-vis d'une autre société, avec qui elle n'aura point fait de pact ou de traité.

Il suit 2°. que les particuliers de cette même société ont le même droit qu'elle, contre tous ceux qui ne sont pas de leur société ; & qu'ils ne peuvent jamais, par quelque excès que ce soit, devenir coupables à leur égard ; parce que ce n'est qu'en faveur de leur société, & des membres qui la composent, qu'ils ont renoncé à leur droit à tout.

Donc tout ce qu'il y a de justice sur la terre dépend des engagemens qu'une société a pris avec

ſes membres, ou avec une autre ſociété, & de ceux que les membres ont pris avec leur ſociété, ou entre eux. Telle eſt la nature, l'eſſence & l'origine du juſte & de l'injuſte.

Que fera le ſage, quand, remontant à la premiere origine des loix, il aura vû qu'elles ne ſont que l'ouvrage de la conſpiration de pluſieurs, contre un ſeul qui ſeroit plus fort que chacun d'eux ſéparément; qu'une entrepriſe, heureuſe de l'intérêt commun ſur l'intérêt naturel du particulier? quand il aura vû que ſon droit à tout n'a été reſtraint à une partie, que par la violence du grand nombre qui s'eſt trouvé le plus fort?

S'il ne conſent pas à être duppe, il tâchera de rentrer ſourdement dans ſes droits uſurpez, de ſe ſouſtraire à la loi, toutes les fois qu'il pourra reprendre ſur elle la poſ-

session inaliénable de sa premiere liberté. Il pensera comme un personnage de la république de Platon (Thrasimaque), que la justice n'est que la sottise d'une belle ame, & l'injustice, l'adresse d'un homme instruit. Lorsqu'on lui fera la même question que celle qu'Epicure s'est faite à lui-même (*a*), « Si le » sage assuré du secret, pourroit » faire une action contraire aux » loix » : il avouera comme lui, que la réponse est embarassante : ce qui signifie, ajoûte Plutarque, qu'il le pourroit ; mais qu'il faudroit bien se garder d'en faire l'aveu.

S'il donne des conseils en confidence, à quelqu'un de ses amis, il lui dira, comme Epicure à Idomenée (*b*), « de ne s'assujettir aux

(*a*) Plut. *adv. Col.* 1127.

(*b*) *Adv. Col.* 1127. C'est cet Idomenée à qui Epicure disoit modestement, pour le détourner du genre de vie qu'il avoit embrassé : *Si c'est la gloire qui vous touche : les*

» loix qu'autant qu'il le faut, pour » éviter le choc & le trouble qui » suit la transgression ».

Partant de ces principes, le sage Epicurien ne manquera pas de rendre à ce qu'il appellera nature dans sa personne, tout ce qu'il pourra ôter aux loix. Il saura profiter de la liberté que lui donne sa philosophie contre la société, & des avantages que lui donne la loi de la société contre ceux qui ne sont pas philosophes. En un mot, il se soustraira à l'autorité autant qu'il le pourra, quand elle sera contre lui; & il la fera valoir tant qu'il pourra, quand elle sera pour lui. Qui peut lui faire un crime d'avoir préféré son propre avantage à celui d'un autre? sur-tout, s'il est vrai, comme il l'est dans son sis-

Lettres que je vous écris vous rendront plus célebre, que tout ce que vous faites pour vous donner de la considération. Sen. Ep. 21.

tême, que l'utilité ſeule eſt la mere des loix ; & que la loi de l'utilité particuliere, antérieure à celle du bien public, eſt l'ouvrage de la nature ; tandis que celle du bien public n'eſt que l'ouvrage de la convention réciproque des hommes ?

Ce ſont ces conſéquences, & quelques autres ſoigneuſement voilées par ceux qui les admettent, qui ont effrayé les défenſeurs des principes innez. A voir la chaleur avec laquelle on a combattu pour & contre ces principes, depuis quelque tems, il eſt aiſé de ſentir qu'ils tiennent à un ſiſtême plus étendu & plus important qu'il ne paroît au premier coup d'œil.

En effet, ſans compter la notion de l'ame, qu'on brouille dans tous ſes points, en la réduiſant à une ſimple table raſe ; en ne lui

laissant aucun acte, ni connoissance qui provienne d'elle, qui soit à elle ; en lui ôtant jusqu'au sentiment d'elle-même, lorsqu'elle n'a plus les organes des sensations, (ce qui réduit toutes les idées que nous avons de la vie de l'ame séparée du corps, à une possibilité absolue, comprise dans l'idée générale que nous avons de la puissance infinie de Dieu, qui peut, dit-on, donner des perceptions à l'ame par d'autres voies que par celles du corps) sans compter, dis-je, cet inconvénient, qui n'est pas de médiocre importance ; il y a celui de faire dépendre les notions du bien & du mal moral des sensations du bien & du mal physique ; de sorte que les idées du bien & du mal physique seroient les idées de la nature, & celles du bien & du mal moral, des idées factices de l'esprit humain.

Ces conſéquences néceſſaires dans le ſiſtême des Epicuriens renverſent réellement, & ſelon leur intention, les loix eſſentielles de la Morale, les notions fondamentales du vice & de la vertu, & ne font de toute la ſociété humaine qu'un aſſemblage d'animaux qui croient agir par raiſon, & vouloir librement, ce qu'ils ne font que par mécaniſme : automates d'autant plus ſots, qu'ils s'imaginent n'en pas être ; & d'autant plus malheureux, qu'ils penſent & qu'ils ſentent comme s'ils n'en étoient pas.

Cependant, il faut l'avouer, toutes ces conſéquences ne ſont pas eſſentielles à l'opinion même qui tire toutes nos idées des ſenſations.

Car, quand même on réduiroit tous les ſentimens de la nature à la douleur & au plaiſir ; qui empêcheroit

pécheroit de supposer que c'est Dieu même qui a jugé à propos de conduire l'homme par cette voie infaillible, à la connoissance du bien & du mal moral; gravant dans l'homme, dans l'essence même de l'homme, par l'impression de la douleur & du plaisir, ses devoirs naturels, tant envers la Divinité, qu'envers ses semblables; nous donnant par le sentiment de notre foiblesse & de notre ignorance, les idées d'une puissance & d'une sagesse, où nous ne concevons point de bornes; nous faisant connoître par le mal que nous sentons nous mêmes, le mal que nous pouvons faire aux autres; & par la crainte de l'éprouver, la défense de le faire éprouver à autrui. Alors la loi du bien-être particulier devient le code de la société, & celle du bien-être de la société, la caution du bien-

être particulier. La crainte même qui, selon Hobbes, est une cause de guerre dans l'état de nature, devient dans l'état de société une cause d'union, & un principe naturel de loix & d'équité.

Qu'on ajoûte à ces principes nez des sensations de l'homme pris solitairement, & comme un individu à part, ceux qui naissent de la société conjugale, par laquelle chaque individu n'est que comme une moitié d'un tout, liée à l'autre moitié par le penchant naturel des cœurs ; on a une nouvelle source de paix, d'union, & par conséquent de loix sociales. L'époux livré à son épouse, n'a plus d'intérêt exclusif. L'amour de lui-même confondu dans l'amour de son semblable, se trouve enrichi par les sacrifices qu'il lui fait. Ce sentiment heureux suit le progrès du sang. L'homme voit son

être se renouveller dans ses enfans, aller à l'immortalité par ses neveux, qui attachez directement & collatéralement les uns aux autres par les plus doux noms de la nature; forment comme un rézeau immense, dont les nœuds affermis les uns par les autres, couvrent la surface de la terre, de tous les rapports d'amour, d'union, d'égalité, de subordination qui constituent ce qu'on appelle la société.

En quels caractères plus lumineux Dieu pouvoit-il graver ses loix de justice & de sagesse dans l'espéce humaine? Quelle voix plus forte pouvoit-il employer pour les publier? Chaque mouvement de notre ame, chaque impression des objets extérieurs sur notre corps, & de notre corps sur elle, est une indication, ou un développement de la loi naturelle, qui ordonne le

bien & qui défend le mal.

Il s'enfaut bien que les Epicuriens anciens & modernes, l'entendent ainsi : & c'est ce qui a fait le crime de cette opinion, déja dangereuse par elle-même. La Divinité n'ayant aucune influence sur la formation, ni sur le destin de la nature humaine ; l'homme dans leur systême, n'est qu'une machine animée qui se brisera, soit par le dépérissement naturel de ses organes ; dont les élémens, contraints par une forme accidentelle, doivent se relâcher avec le tems ; soit par le choc violent de quelque cause extérieure, que la force ou l'adresse n'auront pû détourner. Tout est mécanique dans l'homme : c'est le poids, la masse, la figure, l'attraction mutuelle, la rencontre fortuite des atômes qui décident de tout chez-lui, comme dans le monde, où il n'y a ni or-

donnance ni causes finales, que par la tournure & l'habitude de notre imagination.

Faut-il s'étonner, après cela, si le juste & l'injuste ne sont que de vains noms, ou tout au plus, des conventions arbitraires, dont l'intérêt seul est le nœud & le garant ? Faut-il être surpris des conséquences odieuses que les adversaires d'Epicure ont tiré de son sistême ? « Quand est-ce, dit Plutarque, que les hommes vivront » comme les bêtes les plus sauvages & les plus insociables ? Ce » ne sera pas quand ils n'auront » plus de loix ; mais quand ils n'auront plus ces grands principes » qui sont les fondemens & l'appui » des loix. Ce sera quand on invitera l'homme à la volupté ; qu'on » niera la providence des Dieux ; » qu'on regardera comme sages » ceux qui méprisent l'honnêteté,

» qui ne tient point au plaisir; qu'on
» tournera en ridicule ces grandes
» véritez :

Qu'Un Dieu tient en sa main, comme souverain maître,
Les causes, les progrès, & les fins de tout être.

Et ailleurs :

Vois-tu dans la nature, où sa marche est tracée,
Les loix qu'il prescrit aux mortels ?
La justice le suit pour venger ses autels,
Et rétablir les droits de sa gloire offensée.

» Ce sont ces hommes qui ont
» besoin de loix, ceux qui regar-
» dent ces véritez comme des fa-
» bles, qui mettent leur bonheur
» dans leur ventre, & dans les au-
» tres plaisirs grossiers. C'est pour
» ceux-là qu'il faut des chaînes,
» des verges, des Rois armez d'au-
» torité, pour empêcher des hom-
» mes sans frein & sans Dieu, de
» dévorer leurs semblables. Car,

» c'eſt ainſi que vivent les bêtes :
» elles ne connoiſſent rien de plus
» beau que la volupté, elles n'ont
» point d'idée de la juſtice des
» Dieux, ni de reſpect pour la
» vertu, employant tout ce que la
» nature leur a donné d'adreſſe &
» de force, pour ſatisfaire leurs
» appétits ſenſuels, & ſe procurer
» les plaiſirs du corps. Le bel ora-
» cle que nous a prononcé Métro-
» dore, quand il nous a appris que
» *tout ce que l'eſprit & la raiſon*
» *avoient jamais inventé de beau, ſe*
» *rapportoit eſſentiellement au corps*
» *& à ſes plaiſirs, & que toute en-*
» *trepriſe qui ne tendoit point là étoit*
» *ſans objet !* Les bêtes brûtes
» qui n'ont de voix & de cri que
» pour aſſouvir leur ventre & leurs
» déſirs brutaux, expriment-elles
» d'autres ſentimens, quand on les
» entend hennir ou mugir? Contre Col.

XLIII.

» Quiconque veut vivre sans
» craindre rien de ce qui est au de-
» hors, ne doit entreprendre que
» de se procurer ce qui est à sa por-
» tée : il doit regarder comme hors
» de lui, tout ce qu'il ne peut se
» donner ; s'abstenir de beaucoup
» de choses, & sur-tout, de celles
» dont il est inutile de jouir (*a*). »

XLIV.

» Ceux qui ont eu le talent de se
» procurer par leurs environs une
» sécurité entiere, ceux-là ont
» passé leur vie agréablement dans
» le sein de l'amitié & de la con-
» fiance réciproque : & quand il a
» fallu perdre ces amis si chers, ils
» ne se sont point plaints que la
» mort les eût enlevez trop-tôt.

(*a*) Lec. de M. Meibom.

ARTICLE III.

Le Sage d'Epicure.

Diog. Laër. Seg. 117.

S'IL eſt vrai que nous ayons bien expoſé la doctrine d'Epicure dans la premiere partie ; on a dû la retrouver dans les Maximes qu'on vient de parcourir ; & on doit la retrouver encore dans le Portrait du ſage Epicurien, tel qu'Epicure lui-même nous l'a tracé.

On ſe ſouviendra que ce ſage ne craint les Dieux, ni dans cette vie, ni dans l'autre ; que croyant ſon ame mortelle, tout ſon être eſt dans cette vie, & par conſéquent, tout ſon bien-être ; que les loix, ſelon lui, ne ſont que des conventions humaines, dont la derniere raiſon eſt le bien particu-

lier, compris dans le bien public; enfin, que l'exemption de toute douleur du corps & de l'esprit, c'est-à-dire, la satisfaction pleine & entiere de l'individu en cette vie, est le parfait idéal de l'humanité. Que fera-t-il en conséquence de ces principes? On nous présente le tableau de sa conduite: il suffit d'y jetter les yeux.

I.

» Les hommes ne peuvent faire » quelque dommage aux autres » hommes que par haine, par en» vie, & par mépris. Le sage sait » se mettre au-dessus de tout ce » que peuvent faire ces passions. » Ce trait est essentiel au portrait du sage dans toute Philosophie. *In sapientem*, dit Seneque, *non cadit injuria.* Il doit être indépendant du jugement des sots & de ceux des méchans, qu'il ne peut

pas plus empêcher que la grêle de tomber, les insectes de piquer.

II.

» Le sage ne cesse jamais d'être
» sage, quand une fois il est par-
» venu à l'être. »

Il y est parvenu, sans doute; quand il est parvenu à croire fermement les dogmes de son maître Epicure, & à agir en conséquence. Reste à savoir, si étant sage, il peut les croire sans retour d'inquiétude.

III.

» Il ressent les passions, sans rien
» perdre de sa sagesse. »

Il peut même s'y livrer : c'est le moyen de se rendre le calme & le repos, qui est son objet. Il sera toujours sage, pourvû que le calcul ait précédé sa détermination, & qu'il ait suivi son calcul dans l'exécution.

IV.

» Ne devient point ſage qui « veut, ni dans tout pays. »

Cette propoſition ne doit pas être priſe en rigueur. Il n'y a point de caracteres, quelque rebelles qu'ils ſoient, que la culture ne puiſſe former & adoucir. Cependant Thalés diſoit : Je rends graces aux Dieux d'être né raiſonnable & non bête, homme & non femme, grec & non barbare. *Non ex omni ligno Mercurius.*

V.

» Le ſage eſt toujours heureux, » même dans les tourmens, quoi- » qu'il ſe plaigne & qu'il gémiſſe. »

C'étoit un paradoxe chez les Stoïciens ; qui mettoient le bonheur ſuprême dans la vertu. C'eſt une contradiction manifeſte chez Epicure qui mettoit le bonheur dans

l'exemption de la douleur. Apparament qu'il y avoit quelque restriction mentale : *Toujours heureux, autant qu'il peut l'être : heureux, parce qu'il a en lui le pouvoir de quitter la vie, & de se délivrer de toute douleur. Heureux encore, si* on le veut, *parce qu'il a le secret de se rappeller le souvenir des plaisirs qu'il a eus auparavant.* Au reste, que les Epicuriens concilient ces deux propositions : *Le bonheur, même celui du sage, réside dans la volupté, ou dans l'exemption de la douleur*, & cette autre, *la douleur ne détruit pas le bonheur du sage.* Quid attinet gloriosè loqui, nisi Constanteo loquare ?

V I.

» Il est le seul capable d'une vraie
» reconnoissance envers ses amis,
» présens ou absens. »

VII.

» Il n'a aucun commerce avec
» la femme qui lui eſt interdite
» par les loix.

On en ſent la raiſon : Epicure avoit trouvé par le calcul, qu'il y avoit plus à perdre qu'à gagner.

VIII.

» Il punit ſes eſclaves : mais il fait
» grace à ceux qui ont un bon ca-
» ractere & de bonnes intentions.»

C'eſt un trait en faveur de l'humanité contre les Stoïciens. Et après tout, un maître doux eſt plus heureux chez lui, qu'un maître dur & violent. *Servi, humiles amici.*

IX.

» Il n'eſt point amoureux, ni ne
» croit que l'amour ſoit envoyé
» par quelque Dieu. »

Si le ſage Epicurien pouvoit

s'imaginer que l'amour eſt envoyé par un Dieu, il ne pourroit eſpérer de s'en délivrer par ſa Philoſophie, ni par un effort de ſa ſageſſe. Sa vertu ſeroit un préſent du ciel; & l'hommage qui lui en ſeroit dû, rameneroit la religion avec toutes ſes ſuites.

X.

» Il eſt peu inquiet de ſa ſépul» ture. »

En mourant il perdra pour toûjours l'intérêt de ſon être. *Nec tumulum curo*, diſoit Mécéne, *ſepelit natura relictos.*

XI.

» Il ne ſe fait point une affaire » ſérieuſe de parer ſon diſcours. »

XII.

» Il fuit tous les plaiſirs de l'a» mour: perſuadé qu'ils ne ſont ja-

» mais de bien, & que c'est beau-
» coup s'ils ne font point de mal (*a*).

XIII.

» Il n'a ni femme ni enfans. »

C'est un attirail trop embarassant : c'est présenter trop de surface aux coups de la fortune. Cependant, il aura l'un & l'autre, si les circonstances de sa vie l'ordonnent.

XIV.

» Il ne passe point les nuits à table. »

XV.

» Il n'est ni magistrat, ni chef
» dans sa nation (*b*). »

XVI.

» Il n'est point cynique ; ni ne

(*a*) V. Lucrece. *Lib. IV.*

(*b*) *Epicurus ait : Non accedet ad rempublicam sapiens, nisi si quid intervenerit. Zenon ait : Accedet ad rempublicam, nisi si quid impedierit.* Sen. de Otio Sap. c. 30.

mendie

» mendie son pain comme ceux
» de cette secte. »

XVII.

» Qu'on lui créve les yeux, il
» est encore heureux (*a*). »

XVIII.

» Il peut ressentir la tristesse, &
» même être cité devant le juge. »

XIX.

» Il peut laisser des livres : mais
» il ne les lira pas dans les assem-
» blées publiques.

D'autres traduisent, mais il ne composera point de panégyriques.

XX.

» Il veille sur son bien, & pré-
» voit l'avenir. »

XXI.

» Il aime la vie rustique. Meibom.

(*a*) Voyez la note ci-dessus, p. 268.

Elle donne repos & liberté.

. . . . Non
Otia divitiis Arabum liberrima mutem.

C'étoit la devise d'Horace.

XXII.

» Il est toujours prêt contre la for-
» tune.

Si la Fortune, cette déesse volage, étend ses aîles pour s'envoler, dit Horace ; je lui rend ses dons, & je m'enveloppe dans ma vertu.

Cependant, quoi qu'en dise Epicure, son bonheur dépend de la fortune, qui est maîtresse de tout ce qui peut lui procurer du plaisir & lui causer de la douleur : car, tout cela est extérieur ; or tout ce qui est extérieur dépend de la fortune.

XXIII.

» Il choisit pour ami un caractere
» gai & complaisant.

Surtout, point de ces amis tristes, disoit Sénéque, qui sont toujours gémissants, voyant tout par un côté lugubre. Quelque parfaite & solide que soit leur amitié, on ne peut goûter avec eux ni douceur ni repos (*a*).

XXIV.

» Il aime les spectacles du théatre » & s'y plaît plus que les autres. »

XXV.

» Il ne croit point que toutes les » fautes soient égales. »

Les Stoïciens ne voyoient dans toutes les fautes que la loi transgressée. Les Epicuriens n'y voyoient que le dommage fait. Il falloit y voir l'un & l'autre.

XXVI.

» Il pense que la santé est un bien

(*a*) *De Tranquill. C. 7.*

» pour les uns, une chose indifférente pour les autres. »

Cette pensée n'est rien moins que claire ; & ne paroît pas s'accorder avec l'axiôme, *Corps sans douleur, ame sans trouble.*

XXVII.

» Il croit que la fermeté d'ame » est une vertu qui s'acquiert. »

Sans cette persuasion, l'Epicurien dans les maux, n'auroit d'autre parti à prendre que l'abattement & le désespoir.

XXVIII.

« Il croit que l'amitié est fondée » sur l'intétêt : c'est une terre qu'on » seme. Son lien est l'utilité réci- » proque. »

On a beau retourner ce sentiment : il ne sera jamais délicat, ni avantageux à la société. Croira-t-on que l'Epicurien ne préférera

pas les belles terres, les grands domaines, à la possession d'un ami? *Dubium est quin fundos & insulas amicis anteponemus* (*a*)?

XXIX.

« Il y a deux sortes de bonheur: » le bonheur parfait qui ne convient qu'à un Dieu: & le bonheur de l'homme, qui est susceptible de plus & de moins ».

Cette division n'a gueres de sens dans la Philosophie d'Epicure, qui fait consister le bonheur dans la délivrance ou cessation de la douleur. Les Dieux qui n'en ont point, peuvent-ils en être délivrez? Veut-il dire que le bonheur des Dieux consiste dans la réunion de tous les plaisirs? Mais il change sa notion du bonheur; & d'ailleurs, comment des êtres qui n'agissent sur rien, sur qui rien n'agit, peu-

(*a*) *De Fin. II. 26.*

vent-ils avoir du plaisir ? Veut-il dire que les Dieux sont dans une parfaite sécurité ? Mais l'homme sage, selon Epicure, peut y arriver par ses principes : c'est l'unique objet de sa Philosophie.

XXX.

» Si le sage a des ancêtres, il pla-
» ce leurs bustes dans ses portiques
» ou ailleurs, indifféremment. »

Il les place, & il le doit. C'est un moyen de considération aux yeux du vulgaire, c'est-à-dire, une caution de plus pour la sureté & le service.

XXXI.

» Il est le seul qui puisse juger
» sainement de la poësie & de la
» musique. »

Epicure faisoit aussi peu de cas de l'une que de l'autre.

XXXII.

» Il ne sait point les poëtes ni
» leurs fictions : tant il est éloigné
» de faire des vers. »

Avouez, avouez sans rougir, disoit Métrodore, cité par Plutarque (*a*), que vous ne savez pas pour qui combattoit Hector, ni quels vers sont au milieu ou au commencement du poëme d'Homere. Et Torquatus dans Ciceron : *An ille* (sapiens) *tempus in poetis evolvendis consumeret, in quibus solida utilitas nulla, omnisque puerilis est delectatio ?*

XXXIII.

» Un sage peut être plus sage
» qu'un autre sage. »

Les Stoïciens n'en convenoient pas.

(*a*) *Adv. Epic.*

vent-ils avoir du plaisir ? Veu
dire que les Dieux sont dan
parfaite sécurité ? Mais l'
sage, selon Epicure, pe
ver par ses principes : c'
objet de sa Philosop

XX

» Si le sage a
» ce leurs bu
» ou ailleur

Il les r ge au Prince,
un mo »
yeux XXXVII.
une
& , il ouvre un école ; ses audi-
teurs ne seront pas nombreux. »

Il y en a une bonne raison : les leçons de la sagesse ne peuvent être goûtées par les sots : & les sages, qui sont faits pour l'entendre, sont en petit nombre (a).

(a) V. Sen. Ep. 7.

XXXVIII.

récite en public quelque
le sa façon, il faudra
t bien prié. »
sage en ce point?
nes au public.

X.

dogmes, & ne met-
toutes nos connoissan-
en problêmes. »

On en a dit la raison dans la remarque sur la maxime 35.

XL.

» Son ame paisible sera toujours
» la même dans la veille & dans
» le sommeil. »

XLI.

» Il donnera, s'il le faut, sa vie
» pour son ami. »

Cela n'est arrivé à aucun Epi-

XXXIV.

» S'il eſt dans l'indigence, il ti-
» rera partie de ſa ſageſſe. »

Il en fera des leçons en payant.

XXXV.

» Il félicite ceux qui reviennent
» à la raiſon & à la vertu. »

XXXVI.

» Il rendra hommage au Prince,
» ſi le cas l'exige. »

XXXVII.

» S'il ouvre un école; ſes audi-
» teurs ne ſeront pas nombreux. »

Il y en a une bonne raiſon : les leçons de la ſageſſe ne peuvent être goûtées par les ſots : & les ſages, qui ſont faits pour l'entendre, ſont en petit nombre (*a*).

(*a*) V. Sen. *Ep.* 7.

XXXVIII.

» S'il récite en public quelque
» ouvrage de ſa façon, il faudra
» qu'on l'en ait bien prié. »

Epicure fut-il ſage en ce point? Il donna 300. volumes au public.

XXXIX.

» Il aura des dogmes, & ne met-
» tra point toutes nos connoiſſan-
» ces en problêmes. »

On en a dit la raiſon dans la remarque ſur la maxime 35.

XL.

» Son ame paiſible ſera toujours
» la même dans la veille & dans
» le ſommeil. »

XLI.

» Il donnera, s'il le faut, ſa vie
» pour ſon ami. »

Cela n'eſt arrivé à aucun Epi-

curien ; mais cela ſeroit poſſible. Donner ſa vie n'eſt pas toujours un grand préſent, ſur-tout, pour un diſciple d'Epicure, qui quelquefois la quitte pour rien, & par ſimple dégoût.

On connoît la doctrine d'Epicure & ſes maximes : on a vu ſon portrait, à peu de choſes près, dans le portrait du ſage. On le verra mourant dans l'article qui ſuit.



ARTICLE IV.

Lettre d'Epicure à Hermachus.

CETTE Lettre courte, mais énergique, contient les dernieres paroles d'Epicure; & présente un de ces momens critiques & intéressans, où l'homme se dévoile & se montre tel qu'il est :

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res.
Lucr. III. v. 57.

Elle est adressée à Hermachus son disciple, à qui il avoit laissé par testament sa chaire, son jardin, avec ses dépendances, pour passer ensemble à ses successeurs, à perpétuité. Diogène Laërce suppose qu'elle a été écrite à Idomé-

née ; Ciceron, qu'elle le fut à Hermachus : peut-être le fut-elle à tous deux, le texte portant ὑμῖν, *vobis*. Nous avons suivi la leçon de Ciceron uniquement pour prendre un parti dans une chose indifférente par elle-même : voici cette lettre telle que Ciceron l'a traduite.

Epicurus Hermacho, S.

Cum ageremus vitæ beatum & eundem supremum diem, scribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant vesicæ & viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque nostrorum (a). *Sed tu, ut dignum est*

(a) Gassendi accuse Plutarque d'avoir altéré le texte d'Epicure en lisant τῇ μνήμῃ τῶν ἀπολελαυσμένων πρὸς περὶ ἡδονῶν, au lieu de lire, comme Diogène Laërce & comme Ciceron a lû, à en juger par sa traduction, ἐπὶ τῇ τῶν γεγονότων ἡμῖν διαλογισμῶν. *Plu-*

tuâ erga me & erga Philoſophiam voluntate ab adoleſcentulo ſuſceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.

tarchus ut Epicurum poſſet faciliùs carpere verba detorſit & immutavit. De Vit. & M. Epic. L. III. c. 7.

On pourroit répondre à Gaſſendi qu'ἡδονῶν eſt autant, & plus dans le ſiſtême d'Epicure que διαλογισμῶν. Il y a dans Ciceron même de quoi juſtifier cette leçon. Car pourquoi Ciceron, en reprenant les termes de cette Lettre, cite-t-il, ſans détermination, les objets dont Epicure ſe rappelle le ſouvenir? *Præteritis*, inquit, *gaudeo.* De quels biens paſſez voulez-vous parler? *Quibus præteritis?* Si Ciceron n'eût pas vû ailleurs que dans la Lettre à Hermachus la recette Epicurienne contre la douleur, il ne la rapporteroit pas ici de cette maniere; il ne demanderoit point quels ſont ces biens paſſez, dont le ſouvenir eſt le contre-poids de la douleur; car il eſt clair que dans la Lettre à Hermachus, ce ſont des plaiſirs de l'eſprit, διαλογισμῶν. Il penſoit donc à une autre recette. On la trouve citée quelques lignes plus bas: *Bona præterita non effluere ſapienti.* Et plus bas encore. *Vobis* Epicureis *voluptatum perceptarum recordatio vitam beatam facit, & quidem corpore perceptarum.* Voilà de quoi autoriſer la leçon de Plutarque. Epicure

Essayons de la traduire en françois.

Epicure à Hermachus, S.

» Je vous écris, Hermachus, » dans cet heureux jour, le dernier » de ma vie. Je souffre des entrail- » les & de la vessie, au-dessus de » tout ce qu'on peut imaginer. » Mais j'oppose à mes maux la » joie de mon esprit, en me rap-

souffroit des douleurs cruelles ; il se rappelloit, pour leur servir de contre-poids, les plaisirs dont il avoit joui. Ainsi il opposoit les plaisirs à la douleur ; le passé au présent ; παρετάττετο. Plutarque a donc pû lire, comme il a lû, sans faire tort au sistême d'Epicure. Peut-être même que cette leçon est la seule bonne ; car, après tout, Epicure ne fait que mettre en œuvre le remede que la Philosophie procure à ses partisans au milieu des tourmens. Or ce bonhenr ne peut être que le souvenir des plaisirs passez ; car on sait qu'ils n'étoient pas tous dans le cas de se rappeller le souvenir de leurs belles inventions. Nous n'avons pas le tems d'entrer ici dans une plus longue discussion.

» pellant les preuves des impor-
» tantes veritez que j'ai établies.
» Je vous recommande les enfans
» de Métrodore (*a*). C'est un soin
» digne de l'attachement que vous
» avez eu, dès votre jeunesse,
» pour la Philosophie & pour moi.

Ciceron considerant cette Lettre, avoue qu'Epicure est grand & admirable dans ce moment; que sa mort est comparable à celle des plus fameux héros de la Grece : *Non ego jam Epaminondæ, non Leonidæ mortem hujus morti antepono*. Mais en même-tems il soutient que ce qu'il a dit en mourant, est le cri de la nature contre ce qu'il a enseigné pendant sa vie; que pénétré de sa situation, & parlant de l'abondance du cœur, il s'est oublié lui-même, & a perdu

(*a*) Métrodore, ami & disciple d'Epicure, étoit mort il y avoit six ou sept ans. Il avoit eu plusieurs enfans de Leontium.

de vûe les principes essentiels de sa philosophie. » Tournez-vous » comme il vous plaira, „ dit-il à Torquatus, » vous ne trouve- » rez rien dans cette Lettre si belle » de votre maître, qui soit d'ac- » cord avec ses dogmes : il se ré- » fute lui-même. Reprenons ses » paroles : » c'est toujours Ciceron qui parle, » & voyez la diférence » qu'il y a entre sa doctrine & sa » conduite. *Je vous écris dans cet » heureux jour, le dernier de ma » vie. Je souffre des douleurs au- » dessus de tout ce qu'on peut ima- » giner.* »

» S'il est vrai, comme Epicure » l'a enseigné, que la douleur soit » le souverain des maux, comme » la volupté est le souverain des » biens, voilà sans doute un hom- » me malheureux : il n'est pas pos- » sible d'en disconvenir. Comment » donc peut-il dire qu'il est heu- reux ?

» reux ? Continuons. *J'oppose à*
» *ces douleurs la joie que je res-*
» *sens dans mon esprit en me rap-*
» *pellant les preuves de la Philo-*
» *sophie que j'ai établie.* Mais,
» Epicure, songez-vous que vous
» avez écrit qu'il n'y avoit aucune
» joie, aucun plaisir, qui ne fût
» rélatif au corps ? Que pouvez-
» vous lui rapporter dans l'état af-
» freux où vous êtes, pour en
» concevoir de la joie ? *Je me rap-*
» *pelle avec plaisir le passé.* Quel
» est-il ce passé ? Celui qui a rap-
» port au corps ? Vous ne parlez
» dans votre lettre que du souve-
» nir de vos argumens & de vos
» preuves philosophiques. Celui
» qui a rapport à l'ame seulement ?
» Vous vous êtes donc trompé,
» quand vous avez assuré que tou-
» tes les joies de l'ame étoient es-
» sentiellement relatives au corps.
» Mais quel rapport, l'attention

» tendre que vous avez pour les
» enfans de Métrodore (*a*), peut-
» elle avoir avec votre corps ?
» Convenez plutôt qu'il y a dans
» le cœur de l'homme des senti-
» mens généreux par lesquels les
» belles ames font le bien, sans
» autre salaire que celui de l'avoir
» fait. Votre lettre est un hom-
» mage que vous rendez malgré
» votre philosophie, à cette pré-
« cieuse vérité. Dans les autres
» sectes la théorie est plus belle
» que la pratique : chez vous, c'est
« le contraire : vous faites mieux
» que vous n'avez dit. » Ainsi raisonnoit Ciceron plaidant la cause de la vertu, & trouvant des titres pour elle jusques dans l'école de la volupté.

Nous sera-t-il permis de sou-

(*a*) *Leontium ab Epicuro & Metrodoro amata. Fabr. L. III.* c. 33. §. 3. V. Laer. L. X. 4. 5. 6. 23.

mettre cette même Lettre à un nouvel examen ; &, supposé qu'il en sorte quelques conséquences un peu diférentes de celles que l'Orateur philosophe en a tirées, de les présenter avec cette liberté qui ne blesse jamais la Philosophie, & dont cependant je n'userai qu'avec timidité vis-à-vis d'une si grande autorité?

Les dernieres paroles d'un mourant ne doivent être censées le cri du cœur, que dans les hommes simples, qui se laissent conduire, jusqu'à la fin, par la nature. On conçoit que dans cette extremité le cœur se déchirant par la violence du dernier coup, doit laisser échapper des sentimens que l'homme peut avoir cachez, ou n'avoir pas demêlez pendant sa vie : le prestige, ou si on veut, le masque tombe, & la verité seule reste.

Il en eſt tout autrement de l'homme qui ſe détermine à mourir, qui choiſit ſon jour, ſon heure, ſon moment. Pour peu qu'il ſoit philoſophe, il fait ſes apprêts, & tâche de mourir conſéquent. Le même art qui a ſoutenu ſes ſentimens pendant ſa vie, en arrange encore les expreſſions au moment de l'adieu. Or c'eſt ainſi qu'il ſemble qu'Epicure eſt mort.

Comme on pourroit nous conteſter ce fait; que perſonne juſqu'ici ne ſemble avoir déterminé, on nous permettra de nous arrêter un inſtant, pour diſcuter les raiſons ſur leſquelles nous appuyons nos conjectures.

Dans les premiers ſiécles de la Philoſophie, les ſages, pleins de reſpect pour les loix de la nature, croyoient bonnement que c'étoit à elle-ſeule à marquer le dernier de nos momens, & à nous y con-

duire par la route qu'elle jugeroit à propos de choisir. Si la fortune des choses humaines s'avisoit quelquefois de déranger le plan de la nature ; ils s'y soumettoient encore, attendant toujours l'ordre, & ne le prévenant jamais. C'est ainsi que sont morts Thalès, Solon, Phérécide, Pythagore, Héraclite, Anaxagore, Parménide, Socrate, Antisthène, & d'autres, dans les vieux tems de l'ancienne Philosophie.

Ce ne fut que quand on eut rafiné sur la question du bien-être & du *mal-être*, & sur les fins de l'homme pendant sa vie & après sa mort, qu'on commença à établir une autre méthode de mourir. Le Philosophe étant, disoit-on, aussi libre que les Dieux (parce que la Philosophie n'est autre chose que l'art de se posseder soi-même) devoit-il rester à la dis-

crétion de la fortune cruelle, ou de la nature ingrate, qui le détruisent souvent par des longs supplices? S'il est un cas où la Philosophie doit délivrer l'homme, c'est dans cette derniere crise; ou bien ses promesses ne sont que des mots. Ainsi, le sage calcule la somme des biens & celle des maux qui lui restent dans la vie. Si la premiere l'emporte, il consent de vivre; si c'est l'autre, il lui convient de mourir: *In quo plura sunt quæ secundùm naturam sunt, hujus officium est in vitâ manere; in quo autem sunt plura contrâria aut fore videntur, hujus officium est è vitâ excedere.* Ce sont les paroles d'un Stoïcien (*a*). Si nous disons que les Epicuriens pouvoient les adopter, parce qu'ils avoient à peu-près les mêmes principes, ce ne sera point un paradoxe pour ceux

(*a*) Seneque.

qui ont vû de près la Philoſophie ancienne.

Les Stoïciens détruiſant à la mort tout ſentiment individuel de l'homme, rejetoient l'ame dans le principe univerſel de la nature. Ce principe étoit le feu, cauſe materielle & efficiente de tous les êtres, mûe, reglée & déterminée par le deſtin, c'eſt-à-dire, par une roue de néceſſité, dont la révolution embraſſoit & entraînoit l'enſemble & la ſuite de tous les êtres (*a*).

Les Epicuriens anéantiſſoient de même tout l'être individuel de l'homme, & en rejetoient les parties compoſantes dans la maſſe commune des atômes; mais au lieu de la néceſſité fatale pour ouvrir les portes de la vie & de la mort, ils employoient le hazard aveugle. Ces deux cauſes dans l'a-

(*a*) V. I. Part. Art. 6.

nalyse revenant au même, devoient avoir la même influence sur la conduite des hommes. Aussi quand la mesure de la vie étoit remplie à-peu-près, & que les facultez presque usées, les avertissoient de préparer le départ, ils avoient les uns & les autres les mêmes raisons pour mourir; c'est-à-dire, pour faire un sacrifice, où, sans rien perdre, ils gagnoient une diminution de douleur, & un accroissement de gloire.

Ce fut par ces considérations; que Zénon, chef des Stoïciens, s'étant cassé un doigt en tombant, crut entendre la voix de la nature, & s'étrangla pour lui obéir; que Diogène luttant contre la fiévre, trouva le sécret de la vaincre, en retenant sa respiration.

Démocrite pere des atômes, seroit mort, dit-on, dans le tems de la fête de Cérès; mais sa sœur

voulant y assister, le pria de différer de quelques jours. Il eut pour elle cette complaisance, & remit à mourir au lendemain. Epicure avoit ces exemples fameux devant les yeux. Ceux des Stoïciens surtout, qui reprochoient à sa doctrine d'affoiblir l'ame & d'énerver le courage, le déterminerent à leur opposer un trait de cette vigueur & de cette liberté, ausquelles il n'aspiroit pas moins que les prétendus héros du Portique.

Il étoit âgé de soixante-douze ans : il avoit été toute sa vie tourmenté de la gravelle. Ses douleurs depuis quatorze jours étoient portées à un dégré inexprimable. Il étoit d'ailleurs d'une complexion si merveilleusement foible, que Métrodore, celui dont nous avons parlé, en avoit fait le sujet d'un livre : à peine, selon le récit de Suidas, pouvoit-il porter ses ha-

bits, descendre de son lit, voir la lumiere & le feu.

Dans cet état de foiblesse & d'anéantissement, il prend son jour pour mourir. Le jour arrivé, il écrit la lettre que nous avons vûe; ensuite il se fait descendre dans un bain d'eau chaude, où il expire, après avoir avalé du vin pur. C'est le récit de Diogène-Laërce.

Epicure avoït plus de Physique qu'il n'en falloit, pour prévoir qu'un corps excessivement foible par lui-même, & attenué par une longue diette & des douleurs aigues, ne pourroit soutenir le bain chaud. Il n'est point de médecin assez hardi pour l'employer dans ces états de foiblesse extrême. On peut donc supposer que le bain lui ôta le reste de ses forces & le fit mourir.

Ainsi quand Diogène-Laërce, Gassendi, Bayle & les autres, nous

disent qu'Epicure mourut dans les douleurs de la pierre, ils disent ce qui est vrai: mais ils ne disent pas tout; & par cette réticence ils nous induisent à croire que ce fut la pierre qui le fit mourir. Elle le fit mourir, comme la victoire de César fit mourir Caton; comme la fistule fit mourir Atticus: c'est-à-dire, qu'elle le détermina à prendre son parti dans ce moment plutôt que dans un autre. Sans cette circonstance, la mort d'Epicure pourroit-elle être comparée à celles de Léonidas & d'Epaminondas? Il prit son jour; il fit les apprêts, il choisit le moyen. C'en est assez pour faire croire qu'il mourut libre & de son propre mouvement.

Cela posé, voici comme on pourroit raisonner sur la lettre dont il s'agit.

Epicure ayant marqué le mo-

ment de ſa mort, pouvoit ne laiſſer aucun monument de ſes dernieres penſées. Voulant en laiſſer un, eſt-il vrai-ſemblable qu'il ait voulu que ce monument détruisît par un ſeul mot, tout ce qu'il avoit écrit pendant ſa vie ; ou que, le détruiſant, il ne l'ait pas ſenti ? L'équité ſemble exiger qu'on n'en porte ce jugement qu'après qu'on aura vû que les expreſſions de ſa lettre ne peuvent recevoir un autre ſens.

Epicure a dit qu'il étoit heureux dans ſes douleurs ; & que ſon bonheur venoit de ce qu'il ſe rappelloit ſes découvertes.

Il ſemble que dans ſon ſiſtême, c'étoit ainſi qu'il devoit parler.

Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la ceſſation de la douleur. Il en ſouffroit de cruelles depuis quatorze jours. Mourant ce jour-là, il voyoit le moment de ſa

délivrance : il y touchoit ; il y étoit. Il pouvoit donc dire : Je ſuis heureux. Il l'étoit en effet ; parce qu'un homme qui ſouffre depuis long-tems, ne ſouffre plus lorſqu'il touche au terme certain de ſes maux.

Mais ce bonheur n'étoit-il point troublé par la crainte de la mort ? Nullement. La mort n'eſt rien, ſelon Epicure, & ne nous fait rien, parce que tant que nous ſommes, elle n'eſt pas encore, & que quand elle eſt, nous ne ſommes plus (*a*). Ne craint-il pas les ſuites de la mort ? Encore moins. Epicure ſe rappelle ſes preuves & ſes prétendues démonſtrations ; où il réduit tout en atômes qui ne ſentent rien. Cette penſée préſente à ſon eſprit, & miſe en oppoſition vis-à-vis des maux qu'il endure, eſt un contre-poids qui emporte ſa

(*a*) Ep. à Menécée.

douleur. Il voit dans le tombeau où il va descendre, un sommeil & une insensibilité éternelle. Il y a plus : cette joie qu'il ressent est toute relative au corps, comme elle doit l'être, selon Ciceron, pour être le fruit naturel de sa Philosophie. Cela est évident : son corps ne souffrira plus.

Mais d'où vient ce souvenir tendre pour les enfans de Métrodore ? Que peut-il en revenir à son corps, surtout quand il ne sera plus ? C'est un reste de bienfaisance dont il fait une derniere leçon à ses disciples ; parce que cette vertu, nécessaire à tout homme dans la société, est essentielle à quiconque met tout son bonheur en cette vie. C'est la seule de toutes les vertus qui rapporte au centuple. Elle est le prix & le garant de la bienveillance des autres hommes, sans laquelle il n'y a dans la vie, ni

paix, ni plaisir, ni fureté. Epicure ayant eu le tems de méditer une lettre si courte, en a pesé toutes les expressions; & il a vû que ce sentiment de tendresse, venant à la suite de ceux que sa Philosophie avoit approuvez dans le cours de sa vie, pouvoit entrer dans l'ordre des rapports dont il avoit pensé que le corps étoit le centre.

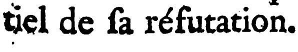
En deux mots: ci-devant, quand Epicure ressentoit les douleurs de la faim & de la soif; il buvoit ou mangeoit, pour se délivrer de l'une ou de l'autre: quand il ressentoit des maladies supportables; il les supportoit, en attendant les intervales du mieux, ou le repos de la guérison. Aujourd'hui, qu'il éprouve des maux excessifs, & qui le menacent, à soixante & douze ans, d'une destruction, qui, selon son âge même, étoit peu éloignée, tout bien considéré dans

le préſent & dans l'avenir, il quitte un poſte ſouverainement malheureux, où le hazard ſeul, à qui il ne doit rien, l'avoit placé. Diogène le cynique avoit dit dans le ſtyle de ſon Ecole, qu'il falloit faire proviſion de philoſophie ou de cordes. Il a cru, lui, qu'il falloit ôter la disjonctive, & ſe munir de tous les deux. Il meurt, non comme le Héros d'Utique, en ſe poignardant lui-même, tragiquement, dans un moment où il étoit ſeul; mais en s'éteignant doucement, & peu à peu, au milieu de ſes amis. Il s'affaiſſe dans un bain d'eau chaude, qui, en même-tems qu'il adoucit ſes douleurs, acheve de relâcher les foibles liens qui le retenoient encore, & le conduit à la mort, ſous l'apparence & avec tous les accompagnemens du ſommeil.

C'étoit ainſi qu'un philoſophe voluptueux

voluptueux, qui ne connoiſſoit de loix que celles du hazard, du méchaniſme, & de l'opinion, devoit terminer ſes jours, dans l'endroit où ſon être ceſſoit d'être un bien pour lui. Il s'eſt délivré de la vie pour ſe délivrer de la douleur. C'eſt l'exemple qu'il a laiſſé à ſes diſciples.

Reſte à ſavoir, ſi la douleur, qui fait renoncer à la vie, ne ſera pas aſſez forte pour faire renoncer à la vertu. C'eſt la derniere analyſe de la Morale d'Epicure, où on trouve auſſi le principe eſſentiel de ſa réfutation.





ARTICLE V.

Extraits de la Lettre d'Epicure à Hérodote (a).

CEtte Lettre & celle à Pythoclès qui suit celle-ci, pourroient fournir la matiere de plusieurs volumes à quiconque entreprendroit d'exposer en détail les dogmes qu'elles contiennent. Que de choses à dire, si on vouloit comparer ces dogmes avec ceux des autres Philosophes anciens & modernes; si on vouloit les justifier, ou les réfuter par l'expérience des tems, & par les découvertes des derniers siécles !

Nous ne les traduirons pas en-

(a) Cet Hérodote étoit disciple & ami particulier d'Epicure.

tierement pour deux raiſons : la premiere eſt, qu'il y a pluſieurs morceaux qui n'ont que des rapports très-éloignez avec notre objet : la ſeconde eſt que, dans ces mêmes morceaux, le texte eſt ſi incertain, & le ſens du texte ſi obſcur & ſi embrouillé, qu'aulieu de donner les paroles mêmes d'Épicure & ſes penſées, nous n'euſſions offert que les incertitudes & les conjectures des Commentateurs.

Epicure commence celle à Hérodote, par l'expoſition même de ſes vues : c'eſt de faire un précis court & clair des principes généraux de ſa philoſophie, une ſorte de manuel, contenant les véritez fondamentales de ſon ſiſtême, tellement réduites, que l'application puiſſe s'en faire aiſément à tous les détails, dans les occaſions qui ſe préſentent fréquemment de

raisonner sur les objets physiques.

Nous commençons.

I.

Maxime fondamentale dans la Physique des Anciens. Seg. 39. (*a*)

» La premiere vérité, qui sert de
» base à tout le reste, est qu'il ne se
» fait rien de ce qui n'est pas ; &
» que rien de ce qui est ne se réduit
» à n'être pas (*b*). Car s'il se faisoit
» quelque chose de ce qui n'est
» pas ; toute matiere seroit propre
» à former toutes sortes d'êtres :
» il ne faudroit ni semences, ni
» matiere organisée. Et si ce qui
» se détruit se réduisoit à ce qui
» n'est pas ; toutes les espéces
» périroient, parce qu'il ne reste-

(*a*) Ces chiffres marquent l'endroit du texte de Diog. Laër. L. X.

(*b*) C'est Gassendi qui ajoute ce dernier membre, pour figurer avec ce qui précéde & ce qui suit.

» roit rien de ce qu'elles auroient
» été. »

Epicure n'a pas dit, *rien ne se fait de rien*, οὐδὲν ἐξ οὐδενὸς, mais rien de ce qui n'est pas, οὐδὲν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος. Le non-être est ce qui est sans forme, sans nature fixe & déterminée. Le rien, ou le néant, est ce qui n'est point du tout (*a*). La matiere premiere, si elle existoit, seroit non-être dans le sens d'Epicure, quoi qu'elle ne fût point néant. Ainsi, le sens de ce premier principe est qu'il y a dans les premiers élémens, qui sont, selon Epicure, les atômes, une configuration éternelle &

(*a*) Colotes, dit Plutarque, qui n'avoit pas l'ombre de Philosophie, a pris pour une même chose, *l'homme non-être*, & *l'homme néant*. Mais Platon met une grande différence entre le non-être & le néant. Voyez le passage entier *adv. Col.* p. 1115.

inaltérable, qui détermine la forme des êtres, & qui la maintient constament dans les individus de la même espéce, sans y faire intervenir le ministere de la Divinité. C'est la maxime, *Rien ne se fait sans cause*, restrainte aux causes mécaniques : elle est de Leucippe. Nous avons développé les sens qu'on peut lui donner, dans une dissertation donnée à l'Académie en 1756.

« L'Univers a toujours été ce » qu'il est aujourd'hui, & il sera » toujours le même. Il n'est rien » en quoi il puisse être changé. Il » n'y a rien hors de lui qui puisse » lui être ajouté, ni causer en lui » quelque diférence (*a*) ».

Par *univers*, Epicure entend

(*a*) Ocellus Lucanus a dit la même chose dans le même sens. Chap. I. *de Nat. Univ.* On peut même dire que cette doctrine est commune à tous les Philosophes de l'antiquité, sans exception.

non le monde, mais la masse universelle des atômes dans l'espace infini.

II.

Principes de Composition. Seg. 40.

» L'Univers est partie corps, & » partie espace, ou vuide. L'exis- » tence des corps se prouve par le » témoignage des sens, par les- » quels nous arrivons aux con- » noissances de raisonnement, » comme nous l'avons dit ailleurs » (*a*). Et s'il n'y avoit point ce » que nous appellons vuide, lieu, » espace, nature intactile, les » corps ne pourroient être dans » le lieu, ni se mouvoir au travers » du lieu, comme il est évident » qu'ils s'y meuvent.

« On ne peut concevoir ni par » idée directe, ni par analogie avec

(*a*) Voyez l'explication des Maximes XXV. XXVI. &c. pages 221. *& suiv.*

» les idées directes (*a*), aucune » autre chose qui soit par elle-» même. Car nous ne parlons » pas des essences qui résultent des » combinaisons, ni des modes » qu'on appelle accidentels (*b*).

III.

Corps simples & Corps composez. 42.

» Parmi les corps, il y en a de » composez, & d'autres simples, » dont se forment les composez. » Les simples sont indivisibles & » inaltérables; car toutes choses se » réduiroient au non-être, si elles » n'avoient pas en elles des prin-» cipes indissolubles, dans la dis-

(*a*) L'intention d'Epicure est de faire croire qu'il n'y a point d'être simple, intelligent par sa nature, & par consequent, point de providence universelle.

(*b*) Lec. de Gassendi.

» ſolution même du compoſé (*a*).
» Or, ces principes ſont tels, parce
» qu'ils ſont pleins, & qu'ils ne
» donnent aucune priſe aux diſ-
» ſolvans.

I V.

L'Univers eſt ſans borne. Ibid.

» L'Univers eſt infini. Car ce
» qui eſt fini a une extrémité : ce
» qui a une extrémité, peut être
» vû d'ailleurs ; l'univers ne peut
» être vu d'ailleurs ; il n'a donc
» point d'extrémité, ni par conſé-
» quent de fin, il eſt donc infini.
» Or, il eſt infini *de deux manieres* :
» en nombre, par la multitude des
» atômes ; en étendue, par l'im-
» menſité de l'eſpace. Car ſi l'eſ-
» pace étant infini, le nombre des
» atômes étoit fini, les atômes ne

(*a*) Voyez la note ſur le premier article de cette Lettre.

» s'arrêteroient nulle part; mais ils
» se perdroient dans l'espace, sans
» trouver aucun obstacle qui mo-
» difiât leur mouvement par le
» choc. Si d'un autre côté, le nom-
» bre des atômes étant infini, l'es-
» pace étoit fini, le lieu manque-
» roit aux atômes.

V.

Configuration des Atômes. Seg. 42.

« Les atômes ou corps pleins,
» dont se forment les différentes
» concrétions, comme de leurs
» élémens, ont un nombre indé-
» fini (*a*) de figures différentes.
» Sans cela, on ne pourroit ren-
» dre raison de cette variété de

(*a*) ἀπερίληπτα. Ce sont ces figures essentielles aux atômes, qui font leur organisation, & qui préparent & entretiennent les combinaisons spécifiques des élémens, & ensuite de tous les êtres qui sont composez des élémens.

» configurations qui se trouvent
» dans la nature. Il y a une infinité
» d'atômes dans chaque espéce de
» leurs configurations ; car sans
» cela, les atômes ne seroient pas
» infinis en nombre. Mais ces con-
» figurations, nous l'avons dit, ne
» sont qu'indéfinies en nombre,
» & non pas infinies : parce que si
» elles étoient infinies, il faudroit
» qu'il y eût des atômes d'une
» étendue infinie, une infinité de
» configurations supposant l'éten-
» due infinie dans quelques espé-
» ces d'atômes (*a*). »

Epicure veut dire, selon Gas-

(*a*) Nous avons suivi la leçon de Gassendi. Diogène-Laërce ajoute de lui-même, comme une nouvelle preuve du nombre fini des configurations, l'impossibilité de la division à l'infini. En effet, si la divisibilité s'arrête à un certain point ; il s'ensuit qu'il y a plusieurs configurations de moins dans la nature des atômes ; par conséquent, que les configurations ne vont point jusqu'à l'infini.

fendi, que plus il y a d'étendue dans un corps, plus il y a pour ce corps de configurations possibles. Un atôme qui auroit cent millions de faces, seroit nécessairement plus grand que celui qui ne peut en avoir que quatre, & ainsi de suite, en suivant la progression jusqu'à l'infini.

V I.

Mouvemens des Atômes. Seg. 43.

« Les atômes ont un mouve-
» ment continû & éternel (*a*).
» Les uns sont emportez à une
» grande distance ; d'autres ont un
» mouvement de trépidation, lorf-
» que, par le mouvement de dé-

(*a*) Diogène ajoute qu'Epicure dit plus bas qu'ils se meuvent d'une vitesse égale, parce que ce mouvement se faisant dans le vuide, la pesanteur ou la légérete de l'atôme, ne causent point de différence dans leurs mouvemens.

» clinaison, ils se sont accrochez » mutuellement, ou qu'ils se trou» vent engagez dans quelque con» crétion.

VII.

D'où vient le mouvement des Atômes? Seg. 44.

» La cause de ce mouvement » est d'un côté, la nature même » de l'espace, qui environne cha» que atôme sans le contraindre » aucunement; & de l'autre, la du» reté de ces mêmes atômes, qui » occasionne des répercussions, » selon la nature des concrétions » qui se choquent. Ces mouve» mens n'ont point eu de com» mencement, parce que les atô» mes & le vuide n'en ont point » eu (*a*).

(*a*) Diogène ajoute qu'Epicure dit plus bas que les atômes n'ont aucune qualité que la configuration, la grandeur &

« Ce petit nombre de principes
» peut déjà fournir des idées de la
» nature.

VIII.

Pluralité des Mondes. Seg. 45.

» Il y a une infinité de mondes,
» dont les uns ressemblent à celui-ci, les autres ne lui ressemblent pas. Car les atômes étant
» infinis en nombres, comme nous
» l'avons démontré, & se portant
» dans divers endroits de l'espace
» infini, ils se rencontrent loin de
» ce monde, dans une infinité de
» lieux, pour y former une infinité
» de mondes. Les atômes sont un
» fonds qui ne s'épuise pas, ni par
» la formation d'un monde, ni
» par la formation d'un nombre de
» mondes qui seroit fini, de telle

la pesanteur ; que les couleurs varient par la seule position des atômes.

» eſpéce ou de telle autre eſpéce.
» Ainſi, rien n'empêche qu'il y ait
» une infinité de mondes.

I X.

Cauſes de nos ſenſations. 46.

» Il y a des ſimulacres, ou ima-
» ges, ſemblables aux corps; mais
» qui ſont d'une fineſſe dont rien
» n'approche. Car il ne répugne
» point que dans l'eſpace environ-
» nant il ſe forme de ces ſurfaces
» minces, ni que les atômes ſe
» prêtent à la fineſſe & à la conve-
» xité de ces ſimulacres; ni enfin
» que ces ſimulacres s'élévant des
» corps, conſervent quelque tems
» les poſitions & les rapports de
» leurs parties. Nous appellons ces
» images, tantôt idoles, tantôt
» ſimulacres (*a*). »

(*a*) Tout ce qu'Epicure a dit de ces images, a été dit par d'autres, anciens & modernes, de la lumiere réfléchie.

X.

Génération des Images. Seg. 48.

« La génération des images va » aussi vîte que la pensée. Car le » flux des surfaces étant continû, » la succession des parties ne peut » être discernée (*a*), parce qu'elles » se suivent sans aucune interrup- » tion, en conservant pendant » quelque tems l'ordre des atô- » mes, & la position réciproque » des parties du corps, d'où elles » émanent, jusqu'à ce qu'enfin elles » se brouillent & se confondent. » Les images qui se forment d'el- » les-mêmes dans l'air peuvent se » former aussi rapidement que les » autres; parce qu'elles sont toutes » en superficie. Il y a sans doute » d'autres manieres pour les for- » mer; on les admettra, pourvû

(*a*) Meib. lit, αἰσθήσει, au lieu de σημειώσει.

qu'elles

» qu'elles ne ſoient point détruites
» par les ſenſations évidentes, &
» qu'on voie comment elles peu-
» vent produire leurs effets ſur
» nous (*a*). »

Epicure admet ces images que le hazard forme dans les airs, pour expliquer les rêveries des malades, ou des fous, qui ayant des idées bizares, doivent les avoir reçues, ſelon ce Philoſophe, de quelque objet extérieur. Il en eſt de même des idées qu'on a de la Divinité. On voit dans les phantômes de l'imagination les Dieux comme des géans qui traverſent les airs, ou qui regnent dans le vuide des intermondes. Si on les voit, ils ſont; parce que toutes nos idées étant vraies, il faut qu'elles aient été produites par un objet vrai & réel.

(*a*) Cette derniere période nous a paru d'un ſens très-équivoque.

XI.

Qualitez des Atômes. Seg. 54.

« Les atômes n'ont par eux-mê-
» mes aucunes qualitez sensibles,
» que la figure, la pesanteur, l'é-
» tendue, & celles qui tiennent né-
» cessairement à ces trois. Toutes
» les autres, telles que la couleur,
» la chaleur, &c. changent selon
» l'arrangement des atômes. Par
» consequent, elles ne sont point
» dans les atômes. Leurs qua-
» litez propres & inhérentes, qui
» sont celles que nous avons indi-
» quées, ne sont pas plus altéra-
» bles que les atômes.

« Il faut bien qu'il reste quelque
» chose d'indissoluble après la dis-
» solution des mixtes, par quoi les
» changemens se fassent, non de
» l'être au néant, ni du néant à
» l'être, mais par la transposition

» de plusieurs parties, & par l'ad-
» dition & le retranchement de
» quelques autres. Il suit de là,
» que tout être dont les parties ne
» peuvent être transposées, est
» dès-lors incorruptible ; par-
» conséquent, les atômes & leurs
» figures le sont, puisqu'ils restent
» les mêmes dans toutes les dé-
» compositions ».

XII.

Egalité du mouvement des Atômes. 61

« Le mouvement de tous les
» atômes est nécessairement égal,
» tant qu'ils se meuvent dans le
» vuide, parce que rien ne les ar-
» rête. Les plus pésans n'ont point
» plus de vitesse que les plus lé-
» gers ; parce qu'il n'y a pas plus
» d'obstacle aux uns qu'aux autres ;
» ni les plus petits que les grands,

» parce que l'eſpace eſt également
» libre pour les uns & pour les au-
» tres. C'eſt toujours la même vi-
» teſſe, que le mouvement ſoit
» direct ou réfléchi, en enhaut, par
» les chocs, ou en enbas, par leur
» propre poids.

XIII.

Nature de l'Ame. Seg. 63.

« Conſidérons maintenant les
» ſenſations & les affections de
» l'ame : elles nous feront com-
» prendre aiſément que l'ame eſt
» un corps très-ſubtil, répandu
» dans toute une combinaiſon or-
» ganiſée, & très-approchant d'un
» ſoufle de flamme, tenant à la
» fois de l'air & du feu. Cependant
» les parties de ce feu ſurpaſſent
» encore en fineſſe celle de ces
» deux élémens. C'eſt ce qui rend
» l'ame ſenſible à toutes les affec-

» tions du composé. Cette nature » de l'ame est prouvée par ses fa- » cultez, par ses affections, par » son agilité, par ses pensées, & » par toutes les propriétez que la » mort nous fait perdre.

» L'ame est la principale cause » du sentiment, qu'elle ne pro- » duiroit pas cependant, si elle n'é- » toit pas attachée à une certaine » organisation. Le corps organisé, » qui met l'ame en état de sen- » tir, partage avec elle, & par » elle, cette faculté; quoiqu'il ne » partage pas les autres. C'est pour- » quoi l'ame se retirant, le corps » ne sent plus. Il n'avoit point par » lui-même le sentiment, mais par » son union avec un autre être, » qui l'a, par sa conformation natu- » relle, φύσει, c'est-à-dire, par une » faculté préparée en elle pour » recevoir par le mouvement, des » impressions sensibles, & les com-

» muniquer au corps, à cause de
» la cohésion intime & du rapport
» sympatique de ces deux parties.
« Et voilà pourquoi tant que
» l'ame est unie au corps, quand
» même on en retrancheroit des
» membres, la sensibilité subsiste.
» Mais cette sensibilité n'est plus
» dès que l'ame a péri par la dis-
» solution, soit de tout le corps,
» soit de quelqu'une de ses parties,
» où l'ame est contenue principa-
» lement. Le corps reste entier,
» & avec toutes ses parties, quoi-
» que sans sentiment, parce qu'il
» a perdu cette quantité d'atômes
» déterminée par la nature, pour
» constituer l'essence de l'ame.

XIV.

Ce que devient l'Ame après la mort.

« Quand ce composé se dissout,

» l'ame se disperse & n'a plus les » mêmes facultez. Elle ne reçoit » plus d'impressions par le mou- » vement, & par conséquent, elle » n'a plus de sentiment : car on ne » peut concevoir que le sentiment » reste dans un être qui n'a plus les » mêmes rapports, & qui ne reçoit » plus les mêmes impressions que » lorsqu'il sentoit.

X V.

De quels atômes l'Ame est composée. Ibid.

« L'ame est composée d'atômes » très-polis & très-ronds, assez » semblables aux atômes de feu. » (*a*).

X V I.

Où réside l'Ame. Ibid.

» La partie raisonnable de l'ame

(*a*) Lec. de Gass. Meibom lit, très-different des atômes de feu.

» a son siege dans la poitrine ;
» comme il paroît par les sensa-
» tions de joie & de crainte : &
» sa partie irraisonnable est dans
» tout le reste du corps (*a*).

» Maintenant si on rapporte tout
» ce que nous avons dit sur l'ame,
» aux passions & aux sensations
» qu'elle éprouve, & qu'on se rap-
» pelle en même-tems ce que nous
» avons dit dans le commence-
» ment, il sera aisé d'appercevoir
» qu'elles ont toutes leur origine
» dans les impressions reçûes, par
» lesquelles on explique tous les
» détails.

XVII.

Formation des Mondes par les tourbillons. Seg. 73.

» Les mondes, ainsi que toutes
» les autres concrétions finies, qui

(*a*) Voyez I. Part. Art. 4.

» ont de la ressemblance avec tous
» les objets que nous voyons, se
» sont formez de l'infini en se sé-
» parant par des tourbillons parti-
» culiers, les uns plus grands, les
» autres plus petits. Ils se détrui-
» ront les uns plutôt, les autres
» plus tard, les uns par une cause,
» les autres par une autre.

» Il ne faut pas croire non-plus
» que tous les mondes aient né-
» cessairement la même figure.
» Les uns sont ronds, les autres
» ovales, les autres autrement.
» Cependant toutes sortes de figu-
» res ne leur conviennent pas.

XVIII.

Oisiveté des Dieux. Seg. 76.

» Quant aux choses célestes,
» il ne faut pas croire que les mou-
» vemens des astres, leurs retours,
» leurs éclipses, leurs levers, leurs

» couchers, & les autres phéno-
» ménes ſemblables ſoient cauſez
» par aucune puiſſance heureuſe &
» immortelle qui les gouverneroit,
» ou qui leur auroit donné des
» loix dans le commencement.

» Peut-on concilier les ſoins,
» les détails pénibles, le cour-
» roux, la faveur, avec le parfait
» bonheur ?

» Ils ne conviennent qu'à la
» foibleſſe, à la crainte, à l'indi-
» gence (*a*). On ne dira point
» non-plus que ce ſont je ne ſais
» quels Etres divins & heureux qui
» aient voulu d'eux-mêmes ſe
» charger de rouler avec les aſtres
» (*b*) ? N'uſons que de termes
» convenables au reſpect que nous

(*a*) Voyez Max. I.

(*b*) M. Mebom, dont nous avons ſuivi la leçon, prétend qu'Épicure attaquoit indirectement Ariſtote, qui avoit dit que les aſtres étoient conduits par des êtres de nature etherée ou de feu céleſte.

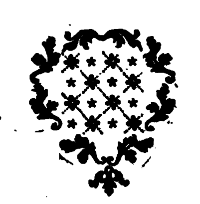
» leur devons, & dont on ne puisse
» rien déduire qui n'y soit con-
» forme : sans quoi nous en serons
» bien-tôt punis par le trouble in-
» térieur de nos ames. Disons que
» dans le commencement il s'est
» formé des tourbillons d'atômes
» qui ont produit le monde, & en
» même-temps ces loix constantes
» & immuables qui en perpétuent
» les phénomênes.

XIX.

Les Dieux ne sont nullement à craindre. 21.

« Enfin, ajoûtons à tout ce que
» nous avons dit, que la plus grande
» peine qui fatigue les ames hu-
» maines est de croire qu'il y a des
» Etres éternels, & heureux, qui
» aient des fonctions, des volon-
» tez, des passions, qui ne peu-
» vent cependant point s'accorder

» avec ce bonheur & cette immor-
» talité, & de voir en perſpective
» des malheurs éternels dont les
» hommes ſont menacez par les
» fables..., ſe donnant par leurs
» fauſſes idées, & leurs ſotes
» frayeurs des tourmens & des
» maux auſſi réels & auſſi conti-
» nus que s'il y en avoit des cau-
» ſes réelles. La tranquilité d'ame
» demande qu'on s'affranchiſſe de
» toutes ces opinions, & qu'on
» ſe tienne conſtament aux prin-
» cipes généraux. »



ARTICLE VI.

Extraits de la Lettre d'Epicure à Pythocles.

PYTHOCLES étoit un jeune-homme qui avoit mérité l'amitié particuliere d'Epicure. C'étoit, dit Gassendi, d'après Plutarque, le plus beau naturel qu'il y eût dans la Grèce. Il a eu raison de ne point traduire le reste de l'éloge (*a*). Ce fut à sa priere qu'Epicure se détermina à faire sur les Météores, c'est-à-dire, sur les phénomênes, qui annoncent avec plus d'éclat, l'existence & la puissance d'un Maître souverain dans la nature, ce qu'il avoit fait sur les premieres causes physiques,

(*a*) *Adv. Col.* p. 1124. C.

je veux dire un précis de sa doctrine, où l'on vît avec évidence dans une exposition réduite, la cause naturelle & mécanique de ces phénomênes ; & par conséquent, l'inutilité d'une Cause premiere & intelligente, dont les fonctions se portant sur les détails de la nature, auroient pû se porter jusqu'à la conduite de l'homme, & rendre celui-ci justiciable d'un tribunal qui auroit pû influer sur son bonheur & sur son malheur. Voilà l'objet d'Epicure dans cette lettre. On va l'entendre lui-même.

I.

Pourquoi on étudie la Physique. 82.

« Mettez-vous d'abord dans
» l'esprit qu'on ne doit se proposer
» l'étude des phénomêmes cé-
» lestes, soit en général, soit en
» particulier, pour d'autres fins

» que la paix de l'ame & la tran-
» quilité de l'esprit. C'est l'objet
» unique de toutes les parties de
» la philosophie. Cependant, il
» ne faut point demander l'impos-
» sible sur cette matiere, ni exiger
» par-tout des principes aussi
» évidents qu'en Morale, ou en
» Physique, tels que ceux-ci, *l'u-*
» *nivers est corps & vuide, les pre-*
» *miers corps sont indivisibles*, &
» d'autres semblables, dont les ob-
» jets n'ont qu'une maniere d'être,
» pour être d'accord avec les phé-
» nomênes. Car cela ne se trouve
» point dans la matiere présente,
» où le même phénomêne peut
» avoir diférentes causes, & par-
» conséquent diférentes explica-
» tions, également d'accord avec
» les idées produites par les sens.
» Il ne s'agit point de débiter sur
» la physique des opinions nou-
» velles sans preuves, mais de sui-

» vre pas-à-pas les phénomênes ;
» où ils nous conduiſent.

» Le bonheur de notre vie dé-
» pend de l'imperturbabilité de
» notre ame, & non de diſcours
» préſomptueux, ou d'opinions
» prétendues neuves, qui ne por-
» tent ſur rien. »

On croiroit, à en juger par ce prélude, qu'Epicure, ſe déclarant ſi hautement contre les aſſertions téméraires & préſomptueuſes, va nous donner le vrai, ſimple & pur, abſolument ſéparé de tout ce qui n'eſt qu'opinion, ou jugement incertain. Il n'en veut qu'aux opinions excluſives, & prétend qu'on doit admettre toutes les explications qui ont quelque analogie avec ce que nous voyons ſous nos yeux, & qu'on n'en rejette aucune.

« Tout ce que nous diſons ſur
» les Météores ſera conſtaté ſuffi-
« ſament

» sament, si après avoir présenté » différentes causes, toutes d'accord avec ce qui se passe autour » de nous, nous ne donnons l'exclusion à aucune. Car ceux qui » en adoptent une & rejetent les » autres, qui ne sont pas moins » vraisemblables, courent risque » d'abandonner le vrai pour des » romans ».

Voici de quelle maniere Epicure raisonnoit : Quand on a une seule explication mécanique d'un phénomêne, on n'a pas besoin d'avoir recours à l'action des Dieux pour l'expliquer ; à plus forte raison, quand on en a plusieurs. Or, nous adoptons toutes les explications mécaniques des phénomênes ; donc, il sera inutile d'avoir recours à l'action de la Divinité pour en rendre raison.

Les ennemis d'Epicure lui reprochoient d'être entierement igno-

rant, & très-mauvais logicien: j'ai laissé au Lecteur à en porter son jugement dans les occasions qui se sont présentées dans la lettre à Hérodote, & qui se présenteront encore dans celle-ci. Notre unique objet est d'exposer, & de fournir des preuves de notre exposition.

II.

Définition du Monde. Seg. 22.

» Le monde est cette convexité » du ciel qui comprend les astres, » la terre, & tous leurs phénomê- » nes. C'est une portion de l'infini » terminée en elle-même par des » extrémitez qui sont denses ou » rares, en mouvement ou en re- » pos, rondes ou triangulaires, » ou de quelque autre figure: car » aucune de ces formes ne répu- » gne en soi, ni aux phénomênes.

» Lorsque cette convexité se bri-
» sera, tout l'intérieur se décom-
» posera, & tombera dans la con-
» fusion.

» Nous ne pouvons savoir de
» quelle nature ni de quelle forme
» sont les limites de ce monde, ni
» où elles sont; mais nous pou-
» vons savoir qu'il y a une infinité
» de mondes.

III.

Comment ce Monde a pû se former? Seg. 89.

» On conçoit qu'un monde tel
» que celui-ci a pu se former, soit
» dans les intermondes (nous ap-
» pellons ainsi l'intervalle qui sé-
» pare deux ou plusieurs mondes);
» soit dans un espace entierement
» dégagé de toutes concrétions;
» (mais qui n'est pas un vuide ab-
» solu, comme l'ont dit quelques

» Philosophes), lorsque les atô-
» mes ou semences convenables
» venant d'un ou de plusieurs au-
» tres mondes, ou de quelque in-
» termonde, s'unissant peu-à-peu,
» se condensant, se transportant au
» gré du hazard, & recevant d'ail-
» leurs des accroissemens, acquie-
» rent enfin la solidité de l'organi-
» sation que comporte la nature
» des premiers fondemens de la
» masse entiere. Car ce n'est pas
» assez de parler de la rencontre
» des atômes, ni de leur circonvo-
» lution (*a*) dans l'endroit de l'es-
» pace, ou il doit se former un
» monde par les loix mécaniques;
» ni de dire que la masse s'accroît
» jusqu'à ce qu'elle en ait touché
» une autre, comme l'ont dit quel-
» ques-uns de ceux qu'on appelle
» Physiciens. Cela répugne à nos
» idées & aux phénomênes.

(*a*) δῖνον ou δίνησιν

IV.

Formation des Aſtres. Seg. 90.

» Le Soleil, la lune, & les au-
» tres aſtres n'ont point été formez
» à part, & enſuite reçus dans ce
» monde. Ils ſe ſont accrus & con-
» formez, (de même que la terre,
» la mer, & ce que l'une & l'autre
» renferme), par les ſécrétions &
» les circonvolutions d'une ma-
» tiere ſubtile, ſemblable à l'air,
» au feu, ou tenant de tous les
» deux. Les ſens même nous don-
» nent idée de cette eſpéce de for-
» mation.

V.

Grandeur du Soleil & des autres aſtres. Seg. 91.

» Le ſoleil & les autres aſtres
» ne ſont pas relativement à nous

» plus grands qu'ils ne le paroiſ-
» ſent (*a*).

» Mais en eux-mêmes, ils peu-
» vent être un peu plus grands,
» ou un peu moins, ou préciſé-
» ment la même choſe (*b*). On
» peut en juger par les feux que
» nous voyons à une certaine diſ-
» tance de nous. Quelque diffi-
» culté qu'on faſſe ſur ce point,
» on les réſoudra aiſément, ſi on
» part toujours de ce qui ſe paſſe
» ſous nos yeux, comme nous
» l'avons démontré amplement
» dans nos livres de phyſique. »

Epicure, qu'il ſoit permis de l'obſerver une fois en paſſant, pourroit bien être de ceux qui ne

(*a*) Anaximandre a penſé que le Soleil étoit un globe concave qui vomiſſoit le feu par une bouche auſſi grande que la terre. *Plut. Plac. II. c. 21.*

(*b*) *Huic* (Epicuro) *Sol bipedalis fortaſſe: tantum enim eſſe cenſet quantus videtur, vel paulò aut majorem, aut minorem.* Cic. de Fin. I. n. 6.

montrent jamais tant de confiance que quand ils ne ſont point ſûrs d'eux-mêmes. Ce trait d'ignorance ſur la grandeur des aſtres lui a été ſouvent reproché par ſes ennemis. On en verra d'autres, ſans compter ceux qu'on a déjà vûs.

V I.

Mouvement journalier des Aſtres. Seg. 92.

» Le lever & le coucher du
» ſoleil & des autres aſtres peut
» venir d'un feu qui s'allume en
» certains endroits du ciel, & qui
» s'éteint dans d'autres, par la ren-
» contre d'une matiere propre à
» produire ces deux phénomênes
» (*a*). Nul exemple ne s'y oppoſe.
» Peut-être auſſi viennent-ils de
» l'élévation de ces aſtres ſur l'ho-

(*a*) C'étoit l'opinion des Stoïciens. *Voyez* *Plut. Placit. II. c.* 23.

» rison, & de leur abaissement au-
» dessous, par la même raison.
» Le mouvement des astres peut
» s'expliquer par le mouvement
» général du ciel même qui les
» entraîneroit avec lui; ou par une
» progression qui leur seroit propre
» dans un ciel immobile, en suivant
» certaines loix méçaniques éta-
» blies dès l'origine, & dont l'im-
» pression aura commencé en
» orient; ou enfin, par l'action
» d'un feu qui s'avance toujours
» dans le ciel, en poursuivant son
» aliment.

VII.

Mouvement périodique du Soleil & de la Lune. Seg. 93.

» Les retours périodiques du
» soleil & de la lune peuvent être
» causez par l'obliquité même du
» ciel, qui, avec le tems, auroit
» pris cette configuration; ou par

» la résistance de l'air ; ou parce » que la matiere qui nourrit les » astres seroit disposée de cette » sorte, & les attireroit de celle » qui seroit consumée, à celle qui » ne le seroit point. Enfin, ils peu- » vent venir du premier ébranle- » ment qui a déterminé les astres » dont il s'agit, à un mouvement » spiral & périodique. Aucun de » ces moyens ne répugne, si on » les rapproche de ce qui nous est » connu, sans s'embarasser des » sistêmes serviles des Astrono- » mes (a).

VIII.

De la Lune en particulier. Seg. 95.

» Les accroissemens & les dé- » clins de la lune peuvent se faire » par son mouvement sur elle-mê-

(a) Epicure est toujours dur ou méprisant dans les qualifications qu'il donne à ceux qui ne sont pas de son avis.

» me, *en lui supposant un côté obs-*
» *cur*, ou par quelque configura-
» tion de l'air comprimé; ou par
» l'interposition de quelque corps
» opaque, ou enfin, par quelque
» autre moyen, qui, se pratiquant
» sous nos yeux, peut nous ex-
» pliquer de pareils effets ...

» La lune peut avoir sa lumiere
» par elle-même, ou l'emprunter
» du soleil: il y a des exemples de
» l'un & de l'autre. Nul phéno-
» mêne ne s'y oppose ...

» Cette face qui paroît sur l'orbe
» de la lune, peut venir de la dif-
» férence des parties qui la com-
» posent; ou d'un corps opaque
» qui la couvre; ou de quelque
» autre cause semblable à ce que
» nous voyons ailleurs. Car il faut
» s'attacher constament à ces pre-
» miers fondemens de nos con-
» noissances, sans lesquelles il n'y
» a point de tranquillité à espérer.

Cette face apparemment avoit de quoi effrayer le petit peuple de la ſecte, qui n'étoit rien moins que ſubtil, *genus minimè malitioſum.* Comme les Dieux, ſelon Epicure, avoient la figure humaine, ils pouvoient craindre que ſous ce maſque pâle, il n'y eût quelque eſprit curieux de la conduite des hommes, & capable d'agir en conſéquence de ce qu'il auroit vu.

IX.

Des Eclipſes. Seg. 66.

» Les éclipſes du ſoleil & de la
» lune peuvent arriver par l'ex-
» tinction même de la lumiere de
» ces deux aſtres, ou par l'oppo-
» ſition de quelque autre corps
» tel que le ciel & la terre, &c. »

Ce n'eſt pas aſſez pour Epicure d'avoir une bonne explication; il

ramasse aussi les mauvaises, afin de faire nombre, & de peur de donner dans les explications exclusives.

» Le retour régulier des éclipses » doit s'expliquer comme d'autres » phénomênes qui sont sous nos » yeux. On n'a pas besoin pour » cela de la puissance des Dieux, » qui doivent être sans aucune » fonction, & jouir d'un bonheur » complet. Si on les appelle ; toute » la physique des corps célestes est » inutile pour nous tranquiliser. »

Et si on ne les appelle pas, elle est inexplicable. On doit les appeller pour être premiere cause, & pour fonder les loix générales du mouvement ; ensuite on appelle l'observation & le raisonnement, c'est-à-dire, la physique, pour expliquer les causes secondes & leurs effets.

X.

Causes de la variation des jours & des nuits. Seg. 91.

» La variation successive dans » la longueur des jours & des nuits » peut venir de ce que le soleil va » tantôt plus vîte & tantôt plus » lentement, selon les lieux qu'il » a à traverser, soit au-dessus, soit » au-dessous de l'horison; ou parce » que la route est tantôt plus lon- » gue & tantôt plus courte ; ou » parce qu'elle est plus difficile en » certains endroits & moins en » d'autres : nous voyons ici bas » des effets & des causes sembla- » bles. »

Hâtons-nous de venir au tonnere, aux éclairs, à la foudre, sur lesquels les Epicuriens ont besoin d'être rassurez.

XI.

Du Tonnere. Seg. 100.

» Les tonneres peuvent être
» causez par des vents qui se rou-
» lent & se trémoussent dans les
» cavitez des nuages, comme dans
» nos tonneaux vuides ; ou par
» l'explosion d'un feu que l'air
» anime ; ou par la rupture & la
» séparation violente des nuages ;
» ou par le choc & le froissement
» des nuages congélez : enfin,
» les phénomênes terrestres nous
» fournissent plusieurs explications
» de celui-ci.

XII.

Des Eclairs. Seg. 101.

» Il y en a aussi plusieurs pour
» l'éclair. Le frottement & le choc
» des nuages peuvent produire la

» configuration qui donne le feu, » & par conséquent l'éclair. Les » vents se portant à travers les nua» ges, peuvent pousser des bouf» fées de flammes. L'éclair peut » naître par expression, d'un nuage » comprimé, soit par un autre nua» ge, soit par les vents. Ce peut » être la lumiere des astres, inter» ceptée d'abord par les nuages, » & rendue ensuite par l'action des » vents ou de ces mêmes nuages » qui la laissent échapper. Ce peut » être encore cette même lumiere » criblée à travers les nuages, au » moment que le feu agit dans les » nuées & qu'il produit le tonnere » par leur mouvement. Ce peut » être l'air enflammé par l'excès » du mouvement & par le choc » violent des réflexions (102); » enfin, ce peut être le brisement » des nuées fait par les vents: les » atômes ignez s'élançent & font » briller l'éclair.

» L'éclair précéde le tonnere ; » parce que dans l'inſtant ou le » vent tombe ſur la nuée, la con» figuration qui produit l'éclair ſe » fait, & que le même vent ſe déve» lopant ne produit le tonnere que » l'inſtant d'après : ou ſi l'on veut » que les deux effets ſoient ſimul» tanez, il faudra dire que l'éclair » arrive à nous plus vîte que le » tonnere. C'eſt ainſi que l'action » qui ſe fait avec bruit, & qu'on » voit à une certaine diſtance nous » envoie l'image avant le ſon.

XIII.

De la Foudre. Seg. 105.

» La foudre peut être l'effet de » pluſieurs vents empriſonnez, qui » ſe roulent violemment, s'en» flamment & briſent la nuée par » un feu qui ſe précipite tantôt ſur » les montagnes, tantôt ſur d'au-

» tres

» tres lieux, qui ſont au-deſſous.
» Ce briſement violent ſe fait à
» cauſe de la condenſation ex-
» trême des nuages environnans,
» laquelle empêche le feu de pé-
» nétrer peu-à-peu, & l'oblige à
» l'effort qui le met en liberté. Il
» peut y avoir encore d'autres cau-
» ſes : l'eſſentiel eſt de ne point
» donner dans les cauſes chiméri-
» ques. »

Ces cauſes chimériques ſeroient le bras de quelque divinité offenſée, qui ne tonneroit jamais que pour annoncer ſa colere aux mortels coupables à ſes yeux.

X I V.

Des Cometes. Seg. 11.

» Il y a des comêtes, lorſqu'un
» feu nourri dans certains lieux de
» l'air, pendant un certain tems
» s'allume : & que le ciel par une

» certaine diſpoſition de la matiere
» environnante le ſoutient pendant
» un certain tems au-deſſus de nos
« têtes (*a*) ; ou lorſque, mues par
» certaines conjonctures, elles
» s'approchent de nous, & vien-
» nent briller à nos yeux. Elles
» diſparoiſſent par les cauſes con-
» traires, ſoit que quelque choſe
» s'oppoſe à leur mouvement,
» comme la terre, cette partie im-
» mobile autour de laquelle le reſte
» tourne ; ſoit qu'elles aient au-
» tour d'elles un tourbillon qui les
» empêche d'approcher de nous,
» de même que d'autres aſtres ;
» ſoit enfin le défaut de matiere,
» dont elles ſe repaîſſent, où on les
» voit, & qui les empêche d'aller
» où on ne les voit pas. Explica-
» tions qui ne ſont pourtant point
» excluſives.

(*a*) Lec. de Meibom.

X V.

Des Planetes. Seg. 113.

» Parmi les aſtres il y en a
» qu'on appelle errans, par ce que
» leur mouvement eſt tel, & d'au-
» tres fixes & non errans. Il peut
» ſe faire que dans les commen-
» cemens ils aient été déterminez
» par des loix particulieres, les uns
» à l'uniformité dans leur mouve-
» ment; les autres à quelques va-
» riations contraires aux loix gé-
» nérales du mouvement circulai-
» re. Il peut ſe faire encore que
» dans les routes qu'ils parcourent,
» les lieux ſoient tellement diſpo-
» ſez en certains endroits, que les
» aſtres y ſuivent toujours le même
» ordre; & qu'ailleurs au contraire,
» il y ait des irrégularitez dans
» leurs courſes. Il ſeroit inſenſé
» de s'attacher à une ſeule cauſe;

» lorſqu'on voit par les phénomè-
» nes, qu'il peut y en avoir plu-
» ſieurs. C'eſt témérairement que
» les partiſans d'une aſtrologie fri-
» vole cherchent des explications
» ridicules, aſſujétiſſant la Divi-
» nité à des ſervices indignes d'elle.

X V I.

Des Préſages. Seg. 115.

» Les préſages que l'on tire de
» certains animaux ne ſont que des
» faits occaſionnez par l'influence
» des ſaiſons. Dira-t-on que les
» oiſeaux qui changent de climats
» forcent l'hiver d'arriver ? ou qu'il
» y ait quelque part des divinitez
» aſſiſes, en attendant le départ de
» ces animaux comme un avis
» pour agir en conſéquence ? Il
» n'eſt point d'animal, quelque ſtu-
» pide qu'il ſoit, en qui puiſſe naî-
» tre cette penſée ; comment pour-

» roit-elle être dans les Dieux » ?

On conviendra aisément qu'il falloit que Pythocles & les autres Epicuriens pour qui Epicure a écrit cet abregé sur les phénoménes célestes, ne fussent guères allarmez sur l'action des Dieux, si les explications qu'on vient de voir ont suffit pour leur mettre l'ame en repos. Quand toutes ces explications seroient vraies, elles ne donneroient que les causes secondes; & c'est des premieres seules qu'il s'agit.

Nos modernes rient de cette maniere de procéder. Ils n'ont pas tort. Mais ils oublient dans ce moment ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes, qu'une demi-preuve & quelquefois moins, suffit à quiconque désire d'être persuadé. Est-ce raisonner, dit-on, que d'attribuer au hazard les mouvemens du

ciel ſi certains, le cours des aſtres ſi régulier, toutes choſes ſi bien liées enſemble, ſi bien proportionnées & conduites par des loix ſi conſtantes & ſi invariables ?

Mais eſt-ce raiſonner davantage que d'attribuer tous ces effets merveilleux à une cauſe néceſſaire, qui connoît ſans action, qui choiſit ſans deſſein, qui ſe meut ſans liberté, qui ſe modifie par nature & par néceſſité ? Lequel vaut mieux du hazard, ou de la fatalité, aveugle ou non, pour donner une ordonnance réelle à l'univers, de la dignité à l'homme, du mérite à la vertu ? Dans l'un & dans l'autre ſiſtême, le monde eſt-il autre choſe qu'un palais ſans roi, l'homme qu'un animal ſans deſtination, la vertu qu'une opinion de mode ? Le monde phyſique eſt-il autre choſe qu'une maſſe organiſée ſans

dessein ; & le monde moral qu'un sistême de politique ?

On est étonné qu'il y ait eû un homme qui se soit persuadé, que certains corps solides se mouvoient d'eux-mêmes par leur pésanteur naturelle, & que de leur concours fortuit, il se soit formé un monde tel que celui-ci. On a raison.

Mais ne doit-on pas être étonné de même qu'il y ait des gens d'esprit, qui, avec je ne sais quels principes métaphysiques, dont l'unité rigoureuse, la substance générale, la nature naturante, & la nature naturée sont les notions élémentaires, ont cru pouvoir composer ce même monde, & établir par enthousiasme, ces idées bizarres & inintelligibles, à la place de la tradition du genre humain? On peut du moins imaginer les

atômes, les concevoir jusqu'à un certain point, concevoir leur mouvement, leurs rencontres..... Mais ces autres principes, dont pourtant on veut tirer les mêmes conséquences par rapport au bonheur de la vie, joignent aux inconvéniens des atômes une incompréhensibilité absolue, sous laquelle l'esprit gémit gratuitement, sans que le cœur en ait plus de liberté.

Qu'on compare ces chimères énigmatiques avec la noble simplicité de la doctrine qui sert de frein & de consolation au vulgaire : « Nous commençons par » croire qu'il y a un Dieu maître » de tout, & qui gouverne tout, » qui dispose de tous les événe- » mens, qui ne cesse de faire du » bien au genre humain; dont les » regards démêlent ce que cha-

» cun est, ce que chacun fait, tout
» ce qu'on se permet à soi-même,
» dans quel esprit & avec quels
» sentimens on professe la loi, la
» religion; & qui met de la diffé-
» rence entre l'homme pieux &
» l'impie... Peut-on nier que ces
» sentimens-là ne soient d'une
» grande utilité, & combien est
» sainte une société d'hommes per-
» suadez qu'ils ont au milieu d'eux
» & pour juge & pour témoin un
» Dieu juste, infiniment puis-
» sant? » *Sit hoc persuasum civibus dominos esse omnium rerum ac moderatores, Deos: eaque quæ geruntur, eorum geri ditione ac numine, eosdemque optimè de genere hominum mereri; & qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, quâ mente, quâ pietate colat religiones intueri: piorumque & impiorum habere rationem. Utiles esse opiniones has, quis*

neget, quàmque sancta sit societas civium, inter ipsos Diis immortalibus interpositis tum judicibus, tum testibus? Cic. de Leg. II. 7.

FIN.

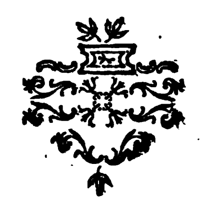


TABLE DES MATIERES.

A

B

C

D

E

H

I

L

A Mé-

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Fin de la Table.



APPROBATION.

NOus Commissaires nommez par M. le Merre Doyen des Lecteurs du Roi, Professeurs au College Royal de France, pour l'examen d'un Manuscrit, qui a pour titre : *La Morale d'Epicure, tirée de ses propres écrits, par M. l'Abbé Batteux*, Professeur Royal de Philosophie grecque & latine, &c. avons jugé que cet Ouvrage, écrit avec autant d'élégance que de solidité, est digne de la réputation de son Auteur, & très-assorti au besoin de notre siécle. A Paris, ce 28. Février 1758.

DE LA BLETERIE,

DEGUIGNES.

En conséquence de ce rapport, & comme Doyen de Messieurs les Professeurs Royaux, j'ai cedé à M. l'Abbé Batteux, au nom de la Compagnie, son Privilége pour l'impression de cet Ouvrage : de laquelle cession il a été fait acte dans l'Assemblée de Messieurs les Professeurs Royaux. A Paris, le 19 Mars 1758.

LE MERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amez les Lecteurs & Professeurs de notre College Royal, Nous ont fait exposer qu'ils avoient besoin de nos Lettres de Privilége pour pouvoir faire imprimer leurs Ouvrages. A CES CAUSES, & voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, les Leçons du College Royal, & les Ouvrages que l'Assemblée des Lecteurs & Professeurs voudra faire imprimer en son nom, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur

semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois qu'à l'occasion des Livres ci-dessus specifiés, il puisse en être imprimé d'autres qui ne soient pas desdits Exposans. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter lesdits Ouvrages en tout ou en partie, ni d'en faire aucune traduction ou extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation desdits exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers ausdits Exposans ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au

long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans ou leurs ayant-cauſe ; pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie

des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept-cens cinquante-quatre, & de notre Regne le trente-unieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, PERRIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 285. fol. 303. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe, art. 4. à toutes perſonnes, de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour le vendre en leurs

noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires de chacun prescrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris, le 16. Juin 1754.

DIDOT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve DELATOUR, rue de la Harpe.

60.c

